





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

MIKAËL LE MOLDAVE.

En Vente:

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX,

Première Partie, L'ORGUEIL,

PAR EUGÈNE SUE.

LA TACHE DE SANG

Par le vicomte d'Arincourt.

AVENTURES DE SATURNIN FICHET,

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Les Trois Mousquetaires

Par Alexandre Dumas.

VINGT ANS APRÈS

Par Alexandre Dumas.

LE COMTE

DE MONTE-CRISTO

Par Alexandre Dumas.

SANS DOT

Par madame Charles Reybaud.

MADAME JEAN

Par J.-M. Brisset.

LE CHATEAU D'AUVERGNE, Par Élie Berthet.

LA DAME DE MONSOREAU

Par Alexandre Dumas.

LA VIE DE SOLDAT, ou les Casernes de Paris,

Par ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Impr. de E. Dèpée, à Sceaux (Seine)

MIKAËL

LE MOLDAVE,

PAR

M^{ME} LA COMTESSE DASH.

2



PARIS

PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES DE BERNARD, ETC.,

11, rue du Jardine.

1848

MEMOIR

OF

THE

LIFE



BY

J. H. [Name]

[City]

I

DOQUIE.

Le prince avait oublié et le marquis et les cigains à qui son tête-à-tête prolongé devait sembler au moins étrange. Tout à ce bonheur d'aimer et d'être aimé qu'il goûtait pour la première fois, son cœur, rempli d'une seule idée, se gonflait de cette joie délicieuse, et en jouissait dans son enivrement divin. Plusieurs

heures se passèrent comme des minutes ; un bruit de voix interrompues le fit descendre de son ciel, et presque au même instant Zinka entra.

— C'est donc vrai, dit-elle, en contemplant d'un œil mélancolique la belle fille dont la tête reposait sur les genoux du prince, cela est donc vrai ! voilà le commencement de l'oracle réalisé.

— Que me veux-tu, nourrice ? demanda Mikael en se levant vivement, que se passe-t-il ?

— Le Français prétend qu'on vous a assassiné, il désire vous voir. Vasily et Petraki soutiennent que vous êtes avec Kiva, ils défendent l'entrée, si vous ne paraissez pas, le sang va couler.

— Mon Dieu ! j'y cours, s'écria le prince ; mon cher Louis ! mes braves Albanais !

Kiva restait immobile et les yeux baissés devant sa mère, qui la regardait tristement.

— Tu m'avais promis d'être forte, Kiva, tu

le sais pourtant, tu sais à quoi tu t'exposes.

— Oui, ma mère, je sais que c'est ma perte, que c'est ma mort; mais je l'aime tant! mais j'ai eu le bonheur de le voir si heureux! crois-tu que cela ne vaille pas ma vie?

— Pauvre, pauvre fille! tu connais donc l'amour, comme je l'ai connu, moi! l'amour qui détruit, qui brise, qui tue. Tu me comprendras, à présent, et fasse le ciel que tu ne m'imites jamais.

— Oh! non, non, ma mère, je n'aurai pas ton funeste courage. N'importe ce qui arrive, n'importe à quelles douleurs je sois réservée, je ne me vengerai jamais sur Mikaël. Oh! jamais! jamais!

— C'est bien cela, continua sa mère, tu n'as pas mon sang toi, mais lui! Avec mon lait il a sucé ce caractère indomptable qui t'écrasera, toi, faible et aimante créature, toi qui n'auras pour armes que tes pleurs, pour défense que ton dévouement.

— Tais-toi, Zinka, ne blasphème pas ainsi. Oh! tu ne connais pas mon noble, mon admirable Mikaël. Puisqu'il a pris ma vie c'est qu'il veut la couvrir de fleurs, tu ignores comment et combien il m'aime!

— Ne parles pas ainsi devant lui, ne lui montre pas jusqu'où va ta folie, ou crains qu'il n'en abuse. Je me rappelle comment les princes aiment les esclaves, je me rappelle aussi comment il les oublie! Le voici, Kiva, redeviens toi-même, rappelle tes sourires les plus triomphants, tes attitudes les plus fières, règne si tu veux être longtemps adorée.

Mikaël rentrait avec le marquis. La cigaine recula jusqu'au bout de la petite chambre.

— Un étranger ici, monseigneur! s'écria-t-elle. Et votre promesse?

— Un ami, répondit le prince, un frère qu'il fallait rassurer et à qui je veux montrer mon idole. D'ailleurs nous avons besoin de son as-

sistance. Te quitter à présent, Kiva, retourner au milieu de ma famille, cacher ce que j'éprouve, feindre d'autres sentiments, m'occuper enfin d'autre chose que de mon amour, je ne le puis. Si je rentrais au château, je te prendrais par la main, je te ferais asseoir à côté de moi sur mon fauteuil princier et je dirais à tous : Voici la maîtresse de ma vie. Il faut éviter ce que le monde traiterait d'extravagance, ce que moi je nomme justice. Je resterai ici.

— Y pensez-vous, mon prince ?

— J'y pense, marquis. Je pense à tout ce qui concerne ma passion, du moins. J'ai écrit, en partant, à Roxandre, que j'allais visiter les monastères pour attacher les moines à ma cause, cette idée vient d'elle. Mon absence devait durer quelques jours, mais quelques jours ne suffisent pas à ma soif de la bien-aimée, c'est un avenir tout entier de délices auquel j'aspire, et je veux dès à présent en jeter les

bases. La princesse n'a pas sans doute ajouté foi à mon mensonge, assez peu adroit du reste. Que m'importe ! je suis parti la tête à moitié perdue, je n'aurais pu mieux calculer. Retournez à Krantz avec Champagne, Louis, dites à mon oncle, à Roxandre, que je chasse dans les montagnes, accompagné de mes deux albanais et des paysans des monastères. Voyez, sachez quel effet aura produit mon départ, tâchez de réparer le mal. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le lieu de mon séjour actuel, que les noms de Zinka, de Kiva doivent rester secrets. Demeurez au manoir une ou deux semaines, revenez ici et nous partirons seulement alors pour les couvents. D'ici là, j'aurai trouvé un moyen de ne pas me séparer de Kiva dans cette tournée.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, mon prince, que vous me traitez comme la princesse Roxandre, ce qui est certainement

très flatteur pour moi, mais vous me donnez une mission comme la lettre dont vous parlez, assez peu vraisemblable. Ne vaudrait-il pas mieux me dire tout bonnement : Mon cher Louis, vous me gênez ici, d'un autre côté, mes parents m'inquiètent, allez les rejoindre, et je compte sur votre adresse pour me débarasser d'eux et de vous d'une manière convenable.

— Eh bien ! répliqua le prince en souriant, tenez-vous-le pour dit, mon ami, et agissez en conséquence.

— A la bonne heure ! j'aime mieux cela, et je pars. Je ferai de mon mieux, monsieur, cependant la position est difficile. Permettez à mon amitié une seule observation : Nous avons déjà beaucoup perdu de temps, songez à l'avenir ! adieu, Kiva.

Et le jeune homme sortit, Mikaël ne le retint pas.

Kiva resta près de son amant, une larme tombait sur sa joue.

— Déjà ! déjà redescendre sur la terre ! Mikael, ajouta-t-elle, pourquoi ne pas suivre le marquis ? pourquoi ne pas retourner près de votre famille ?

— Y songes-tu, Kiva ? Est-ce que je le puis ? Te quitter, mon Dieu ! te quitter, toi, mon bien et ma vie !

— Cela arrivera pourtant ainsi, Mikael. Que suis-je pour vous ? que suis-je auprès de vous ? Et n'entends-je pas le cri de cette Moldavie adorée ? dois-je donc vous prendre une existence qui n'appartient qu'à elle ? Oh ! non, non, mon bien-aimé, devenez un héros, sachez conquérir le rang auquel vous appelle votre naissance et votre gloire, permettez-moi seulement de vous servir de marchepied, permettez-moi de vous soutenir dans cette lutte cruelle, permettez-moi de mettre ma poitrine au-devant des coups qui vous menacent, et

puis après soyez grand , soyez honoré , je n'aurai plus rien à faire en ce monde.

— Et qui me rendra heureux, quand tu m'auras laissé grand et honoré, ma Kiva? Où trouverai-je un cœur pour m'aimer comme tu m'aimes? où trouverai-je des heures semblables à celles que je viens de passer?

— Près de la femme que vous aimerez alors, monseigneur! Et celles-ci seront oubliées, et vous croirez qu'elles n'en étaient qu'une pâle aurore, car vous serez ingrat comme les autres, peut-être.

— Kiva! s'écria le prince d'un ton de reproche.

— Oh! pardonne, pardonne, mon Mikaël; j'ai tant l'habitude de la souffrance, je ne puis croire au bonheur, ce papillon dont les couleurs nous attirent et qui s'envole si vite, sans nous laisser le temps de le saisir! Ingrat! non, tu ne seras point ingrat. Tu ne ressembles point au reste de ta race, Dieu t'a créé un

jour qu'il avait une bonne pensée, tu apportes avec toi le bonheur dont il te couronne ; il t'a tout donné, il te prodigue ses dons les plus chers, et il a voulu que tu m'appartinsses, il a voulu que mon âme fût réhabilitée par toi. Oh! tant de gloire, tant de joie à une pauvre cigaine !

Zinka , assise près de la porte, écoutait ces paroles que la passion rendait si ardentes, elles les écoutait avidement, et ses larmes coulaient en silence.

— Ma mère, continua Kiva qui l'avait oubliée jusque-là, ma mère, ne pleurez pas, il n'y aura que moi de perdue. Il reste ici, occupez-vous donc de le servir. Préparez tout ce que notre demeure peut lui offrir de plaisirs et de fêtes.

— Et Vasily, répondit la cigaine, que deviendra-t-il ?

— Vasily sait que j'ai brisé nos promesses, il ne prétend rien davantage. Ne le craignez pas, ma mère ; Vasily, si terrible pour les au-

tres, est un agneau pour moi, vous ne l'ignorez pas.

— Vasily rentrera sous terre à mon aspect, que m'importe Vasily, puisqu'elle ne l'aime pas ! Nous irons visiter les montagnes, n'est-ce pas, Kiva ? Nous irons ensemble admirer les merveilles de notre pays. Oh ! comme je les comprendrai mieux près de toi ! Oh ! comme j'en jouirai doublement ! Quelles joies immenses nous attendent ! Et ce bonheur nous le goûterons seuls, et je suis débarrassé des importuns qui m'assiègent ! Amis, parents, grandeurs, qu'est-ce que cela ? Mon existence tout entière est maintenant dans cette petite chambre, elle se concentre sur une seule tête, sur la tienne, ma Kiva !

Hélas ! hélas ! que ces paroles sont douces, que ces heures sont décevantes ! de combien de larmes on les paie ! par quelles douleurs on les expie ! Ce qui fait notre orgueil et notre bonheur devient notre supplice. Ces souvenirs nous poursuivent, ces mots adorables retentis-

sent encore à notre oreille, ces baisers brûlent encore nos lèvres, et il nous faut oublier ces souvenirs, ces paroles et ces baisers, car c'était mensonge, c'était tromperie, car celui qui nous adorait à genoux a renversé son idole, car il ne garde plus même un souvenir lui ! Oh ! pourquoi Dieu a-t-il fait certaines âmes pour souffrir ? pourquoi a-t-il donné aux uns la puissance de détruire et de briser, tandis que les autres savent seulement se dévouer et verser des larmes ? Pourquoi ne peut-on pas lire dans les cœurs ? pourquoi place-t-on son avenir entier sur une si faible branche ? Ces mystères appartiennent au Créateur et à l'autre vie ; les élus du ciel ne sont pas les élus de la terre. Le Seigneur nous appelle par un chemin semé d'épines ; il nous amène ainsi à laisser sur la route toutes nos croyances pour conserver seulement la croyance éternelle, la croyance dans sa bonté, dans son amour, dans sa miséricorde !

Les minutes, les heures, les jours coulèrent

comme un songe. Ils n'existaient plus que l'un par l'autre. Kiva déployait le prestige de son esprit, de ses talents, de sa grâce; elle était successivement une voluptueuse bayadère, un poète rêveur, une amante passionnée; elle répandait à pleines mains sur sa tête ces trésors inépuisables d'un cœur qui aime, elle l'initiait à ces secrets divins fermés pour lui jusque-là. Puis, reprenant sa cobza, elle chantait le passé de la Moldavie, elle redisait les victoires de ses héros, elle exaltait cet avenir germant dans le courage, dans le caractère du prince, elle faisait passer en lui cette ardeur dont elle se sentait remplie, et, converti par cette voix divine, il eût enfanté des prodiges. Zinka évitait sa fille; Vasily s'exilait dans les bois, Pétraki gardait la porte; rien ne troublait donc ce délire, sans cesse renouvelé et sans cesse renaissant.

— Kiva, dit un jour le prince, j'ai une fantaisie d'amoureux. Je voudrais aller avec toi

visiter les rochers de Doquie, m'y conduiras-tu ?

— Allons, Mikaël ! mais je dois te dire avant à quoi tu t'exposes, ajouta-t-elle en souriant.

— A quoi donc ? Le danger ne saurait être bien grave, et d'ailleurs le fût-il, je le braverais encore.

— Tu connais l'histoire de Doquie, pourtant tu ignores que Doquie morte est toujours présente, que les amants, en s'approchant d'elle, doivent faire un serment terrible, et que si ce serment est trahi, la nymphe se venge d'une manière éclatante.

— Je ne puis rien jurer à Doquie que je ne t'aie déjà juré à toi, ma bien-aimée ?

— Oui, mais moi je ne me vengerai pas, tandis qu'elle !

— Je ne crains rien, demain nous partirons. Quel voyage plein de charmes ! je te verrai conduire cette charmante bête à laquelle

tu as donné le non de Doquie, je marcherai près de toi, je te porterai à mon tour, je suis jaloux de tout, ma Kiva, même de celle qui t'évite une fatigue.

— Mon Mikaël !

— Et plut à Dieu que cette jalousie fût la seule dont mon cœur ait à souffrir ! Mais le passé, mais ce terrible passé, toujours dressé comme un spectre entre nous deux ! Oh ! pourquoi ai-je quitté mon pays ? pourquoi n'ai-je pas recueilli tes premiers élans d'amour ! alors, j'en suis sûr, tu serais restée digne de moi ; je te connais, ma Kiva, je sais tout ce qu'il y a de grand dans ton âme : tes erreurs sont venues des autres, tu as cédé aux circonstances, souillée hélas ! tu n'as pas été pervertie ; il existe en toi, maintenant encore, plus de pureté véritable, plus de noblesse de cœur que dans le sein de bien des femmes immaculées ; je sais qu'on peut t'adorer, quoique tu sois un ange déchu. Oh ! ne crains pas, rien ne pourra

ébranler ma confiance et mon admiration. Et puis, tu m'aimes si saintement !

Le lendemain dès l'aurore la petite colonie se mit en route. Kiva montée sur Doquie, Mikaël à ses côtés, toujours avec son déguisement, les albanais derrière, aussi déguisés, et Pétraki servant de guide. Ils se dirigeaient vers les solitudes les plus reculées du mont Pion. Le prince ne se lassait pas d'admirer.

— J'ai visité la Suisse, disait-il, elle n'est pas plus sublime. D'ailleurs j'étais sans toi !

Ils rencontraient fréquemment des monastères et des ermites, ces gorges en sont peuplées, Mikaël se cachait alors soigneusement. Georges et Elie se signaient et s'agenouillaient en face des églises, Kiva les regardait.

— Ils ont l'air pénétré, disait-elle à Mikaël, la foi est peut-être un bonheur. Moi aussi, j'ai souvent éprouvé le besoin de prier.

— Et n'as-tu jamais prié, Kiva ?

— Si, un génie inconnu, un génie élevé au-dessus de moi et qui peut tout, jamais, comme les chrétiens, un père, jamais surtout cette céleste image, la protectrice des femmes, votre vierge Marie, il me semble pourtant qu'elle m'exaucerait.

— Eh bien ! pourquoi ne pas prier, mon adorée ?

— Oh ! ma mère me maudirait ! En ce moment surtout je suis si reconnaissante, j'ai si peu mérité les faveurs dont je suis accablée, je voudrais remercier celui qui me les prodigue, et je n'ose pas !

Ils arrivaient, en causant ainsi, au pied du pic *Ciclio*, un des plus élevés des Alpes danubiennes.

— Nous n'avons pas besoin de monter le *Ciclio* pour atteindre Doquie, dit Kiva, mais, si vous désirez bien voir votre futur royaume, mon

prince, je vous engage à le gravir : c'est difficile, pourtant vous ne vous en repentirez pas.

— Je te suivrai partout, ma belle fée. Tu vas laisser ici ta monture, je pense ?

— Oui, mon oncle la gardera, et je te conduirai, sur ce plateau si étroit, nous serons seuls au monde, rien ne se mettra entre nous. Viens, mon Mikaël.

Et ils montèrent tous les deux, se tenant embrassés, s'appuyant l'un sur l'autre, s'arrêtant pour cueillir une fleur, éclosée dans les fentes du rocher, se reposant sur la mousse, regardant autour d'eux avec admiration et se regardant avec plus de bonheur encore, enfin ces enchantements de l'amour, ces délices qui le suivent et qu'il emporte, ces fêtes du cœur mille fois plus belles que celles du monde. Ils arrivèrent sur le faite, où s'élevait une croix, car le souvenir de Dieu domine tout, seul il reste immuable, il survit aux

orages , on le retrouve après tous les malheurs.

Sur cette cime élevée la vue était magnifique : d'un côté la Transylvanie et ses montagnes bleuâtres, couvertes de vapeurs; au pied du mont Pion, à l'orient, la Bistritza, ce torrent auquel il donne naissance, se déroulait comme un ruban, au milieu du feuillage noir des sapins, des clochers des monastères et des villages; dans la plaine serpentaient la Moldova et le Sireth, et à perte de vue les riches vallées se succédant les unes aux autres, allaient rejoindre la Haute-Moldavie, pour se rapprocher du Pruth.

Le rocher volcanique, séparé par un précipice du sentier qu'ils occupaient, perçait les nues; à la base, une petite source bouillonnait au milieu des lichens, des fraisiers et des afrines, sorte de fruit particulier à ces hauteurs. Mikaël et Kiva s'assirent sur le bord.

— Vois-tu, là-bas, au-dessous de nous, au fond de ce gouffre, ces groupes de pierres grisâtres, dont on distingue à peine la forme? Eh bien! c'est le but de notre voyage, c'est Doquie. Nous pourrions y descendre d'ici par la *Piatra detonnata*, ou le *Piscior de Sahastru*, mais la pente est trop escarpée, d'ailleurs nous ne verrions pas le charmant sentier par lequel je vais te conduire. Qu'importe la route la plus longue, puisque nous sommes ensemble?

— Oui, qu'importe le reste du monde, ma Kiva? Vois ces terres, ces montagnes, ce pays admirable sur lequel je régnerai, tout cela ne vaut pas ton sourire.

— Fils dénaturé! répliqua-t-elle moitié riante, moitié sérieuse, comparer le sourire d'une femme à la patrie, préférer le sourire d'une femme à la patrie! oh! que tu auras besoin de la servir pour effacer cette parole.

— Et je la servirai, ma bien-aimée, comme

un de ses enfants les plus dévoués, le plus dévoué peut-être ! tu seras fière de ton Mi-kaël.

— Que je voie ta gloire, que tu aies été heureux par moi et que je meure !

Ils tournèrent la montagne et arrivèrent bientôt à un couvent de religieuses, situé de la manière la plus pittoresque et la plus sauvage. Les voix unies chantaient en ce moment les louanges du Seigneur, et perçaient les voûtes de la chapelle.

— Elles prient aussi, murmura Kiva.

— Explique-moi les paroles que tu as prononcées tout à l'heure, mon amie. Pourquoi Zinka te maudirait-elle si tu priais notre Dieu ?

— Ma mère hait les chrétiens et m'a fait jurer de ne jamais consentir à recevoir le baptême.

— Et d'où vient cette haine ? elle a vécu toujours au milieu de nous, elle fut comblée des bienfaits de ma famille ?

— Cela vient, reprit tristement Kiva, de ce qu'elle a trop aimé, de ce qu'elle a été trahie, et de ce qu'elle se venge !

— Elle se venge ! et de quoi ?

— Excuse-moi, mon Mikaël, le secret de ma mère, n'est pas le mien, je ne puis te le révéler. Je suis moi-même la plus grande vengeance de Zinka, elle m'en a fait complice dès ma naissance, avant que je ne susse ce qu'était la vengeance. Jusqu'ici j'ai partagé ses sentiments, depuis que je t'aime, je ne hais plus personne, cet amour a épuré mon âme, et je pardonne à toutes les offenses.

— Et tu ne veux pas me dire le nom des ennemis de ta mère, des tiens ?

— Non, Mikaël, car je ne le puis. D'ailleurs est-ce que j'ai des ennemis ou des amis, à présent ? est-ce qu'il y a au monde d'autres créatures que toi ? est-ce que j'ai d'autres intérêts, d'autres idées ? Du haut de

mon amour, je place le genre humain, comme d'ici nous apparaissent ces villes et ces châteaux, si au-dessous de moi qu'il n'existe plus.

Ils s'enfoncèrent en ce moment dans une forêt sombre, où le sentier était à peine visible. Les troupeaux seulement y marquaient leurs traces, des ruisseaux émaillaient le gazon, et pour les traverser Mikaël prenait Kiva dans ses bras. A chaque instant il s'en rencontrait de nouveaux ou l'amoureux jeune homme les cherchait avec empressement. Des rochers escarpés encombraient le passage, des troncs d'arbres jetés de l'un à l'autre servaient de pont, leurs branches mortes, leurs racines renversées présentaient des figures bizarres. Dans ce trajet pénible tout était plaisir pour ces deux êtres qui s'aimaient et qui regardaient à travers leur amour.

Bientôt enfin la forêt s'éclaircit et les voyageurs arrivèrent au couvent *Ceribouco*, sur le

bord du ruisseau *Sirbeni*, des moines centenaires l'habitaient ainsi que toutes les solitudes de ces contrées. Deux d'entre eux, assis auprès de l'église, travaillaient à des ustensiles de bois d'if, qu'ils vendent aux voyageurs; ils donnèrent leur bénédiction à la petite troupe et Mikaël se découvrit respectueusement. Un des cénobites, frappé de son noble visage, lui demanda son nom.

— Mikaël, répondit-il.

— Mikaël ! nom d'heureux augure. Les saints anges te gardent, mon fils. Voilà sans doute ta fiancée ?

Kiva devint rouge et baissa les yeux.

— Mieux que cela, mon père, c'est ma femme.

— Puisse votre amour et votre bonheur durer autant que vos années !

Lorsque le prince prononça ces paroles, la cigaine tourna vers lui un œil humide de

reconnaissance et de bonheur. Elle passa son bras sous le sien.

— Ta femme, Mikaël, oui, j'aurais pu l'être si tu n'avais pas quitté ces contrées, si j'étais restée digne de toi, mais à présent, tu profanes ce titre en me le prodiguant.

— Tu es ma femme devant Dieu, et jamais femme n'occupera dans mon cœur la place que je t'ai donnée.

— Tais-toi, Mikaël, je porterai la peine de mes fautes.

Le chemin devenait de plus en plus difficile, les obstacles augmentaient, ils semblaient défendre le lieu où s'accomplit autrefois la légende merveilleuse. Ils atteignirent la montagne *Puiorut Sahastrouloui* et ils commencèrent à cotoyer le ruisseau Albo, qui traverse la vallée étroite de Doquie. Après quelques pas, ce singulier monument leur apparut enfin parfaitement conservé et tel que la tradition nous le représente. Une multitude d'aigles

voltige presque sans cesse au-dessus des rochers, ce sont les descendants des aigles romaines, des fiers conquérants de la Dacie. Mikaël prit un mousquet des mains de Georges et en abattit un à leurs pieds. Aussitôt les autres s'envolèrent en poussant des cris affreux.

— Qu'as-tu fait? dit Kiva, toute pâle, verser du sang, ici devant la nymphe! quel triste présage! Ordonne à tes gens et à mon oncle de s'écarter, nous devons approcher seuls de Doquie. Regarde-la d'ici et dis-moi si ce n'est pas étrange et si la romance ne te l'a pas bien décrite.

Au fond de cette gorge sombre, on voyait alors un quartier de basalte, figurant admirablement bien une femme, dans de grandes proportions. Le visage et les cheveux étaient parfaitement distincts, on pouvait passer entre les deux jambes en se baissant. D'autres blocs épars çà et là offraient le simulacre très re-

connaissable des brebis , et au-dessus plane un aigle de pierre, aux ailes déployées , le même auquel Trajan confia la garde de Doquie et de sa couronne.

— La ballade a raison , dit le prince, on serait réellement tenté de croire aux miracles. Et quel site agreste ! comme il encadre bien cette pauvre princesse , l'héroïne de la patrie , préférant la mort à l'amour du maître du monde.

— Avançons, Mikaël , et songe que Doquie punit le parjure. Ma mère reçut le don funeste de prédire l'avenir , elle m'a envoyé vers toi, lorsque tu étais inconnu à tous et que Pétraki seul t'avait deviné en te rencontrant sur la route. Eh bien ! ma mère aussi m'a dit : Ceux qui veulent tromper , ceux qui veulent mentir , ne doivent pas approcher de Doquie, car tôt ou tard sa vengeance saura les atteindre et une vengeance terrible. Il existe

aussi une prédiction très ancienne sur ce monument. Il doit être renversé quand le plus noble enfant de la Moldavie mourra abandonné et malheureux , après avoir trahi sa foi. C'est un oracle un peu obscur , il ne te regarde pas , la trahison ne peut arriver à ton cœur.

Ils vinrent jusqu'aux pieds de la nymphe et les aigles continuaient leurs cris : Kiva , ainsi que toutes les imaginations vives , se frappait facilement.

— Mikaël, dit-elle , pourquoi as-tu tué ce pauvre oiseau ?

— Ma bien-aimée , repousse ces chimères ? Que font à notre avenir les présages et les prophéties ? Notre avenir n'est-il pas en nous-même ? Cesserons-nous de nous aimer et tant que nous nous aimerons ne serons-nous pas l'un à l'autre ? Mais, ma Kiva , ton sentiment pour moi est-il bien celui que j'ai rêvé ? résisterait-il à toutes les épreuves ? ré-

sisterait-il à la plus cruelle , à mon abandon ? M'aimeras-tu toujours ? Si je n'ai pas été ton premier amour , serai-je au moins le dernier ? Mon sang bout à l'idée que tu pourrais en choisir un autre . J'ai envie de te tuer d'avance , pour n'avoir pas à te tuer après . Jureras-tu , que mort , absent , infidèle , tu m'appartiendras néanmoins , me le jureras-tu , ici , où le mensonge reçoit sa punition , où nul ne trompe sans que sa tromperie retombe sur sa tête ?

— Je te jure , mon Mikaël , reprit-elle d'une voix assurée , je te jure que mort , absent , infidèle , que de près ou de loin , à la vie ou à la mort , tu seras le maître de mon existence , je jure que je t'aimerai , quoique tu fasse , je jure que le jour où tu me plongerais un poignard dans le sein je te pardonnerais ton crime , comme je te pardonnerais tes offenses .

— Et moi , mon adorée Kiva , je jure de t'ai-

mer toujours avec la même ardeur, avec la même passion, je jure que nulle autre n'obtiendra sur moi les droits que je te donne, je jure que tu seras heureuse par moi et qu'aucun chagrin ne te viendra de ma tendresse, du lien qui nous unit. Je me sou mets à la vengeance de Doquie, ajouta-t-il en s'inclinant, si je manque au serment que je fais. Es-tu contente, maintenant, as-tu encore peur de quelque chose ?

— De rien, de rien, s'écria-t-elle, en se jetant dans ses bras. Tu es à moi, tu m'appartiens. Que pourrais-je demander ?

— Eh bien ! retournons au couvent, on nous y donnera l'hospitalité.

— A toi, mais à moi !

— Qui reconnaîtrait la païenne sous ce joli costume montagnard ? Et n'ai-je pas dit que tu étais ma femme.

— Je t'en ai supplié, Mikael, ne prononce

pas ce mot, il me rappelle ce qui nous sépare, ce qui nous séparera toujours.

— Enfant ! est-ce que quelque chose peut nous séparer ?

Ils reprirent la route par laquelle ils étaient venus. Kiva pour chasser la tristesse empreinte malgré elle dans son cœur, se mit à raconter au prince des légendes et des histoires de la Moldavie. Elle cherchait à entretenir chez lui le feu du patriotisme et elle se créait l'ange protecteur de son amant et de son pays.

— Te rappelles-tu le monastère de Naimtzo, Mikaël ? la princesse t'y conduisit dans ton enfance. Sans le rendez-vous du marquis, nous eussions pu nous y rendre, car il n'est pas fort éloigné. Tu aurais visité la forteresse, une des plus belles et des plus curieuses de la Moldavie, elle nous rappelle tant de souvenirs de gloire !

— C'est là n'est-ce pas que s'est passée la

fameuse scène de la généreuse Hélène, mère d'Étienne-le-Grand ?

— Oui, cette noble femme lui a fait une réponse digne d'une Spartiate.

— Répète moi cette chronique, Kiva : ces récits dans ta bouche acquièrent une valeur nouvelle, j'aime à les entendre. Ma patrie me devient plus chère puisqu'elle est aussi la tienne, en la défendant, c'est te défendre, te délivrer toi-même.

— Le sultan Bajazet résolu de soumettre la Moldavie, il prit en personne le commandement de l'armée et franchit le Danube au printemps de 1448. Il conquit successivement plusieurs forteresses et ainsi les Turcs se frayèrent un chemin dans l'intérieur du pays, ce qu'ils avaient en vain tenté jusque là. La terreur se répandit partout. Étienne, après avoir consulté les Boyards, résolut d'abandonner la plaine. On dirigea vers les Carpathes, les vieil-

lards, les femmes, les enfants, les trésors et les objets précieux. Hélène et sa famille se réfugièrent dans la forteresse de Niamtzo, et pendant ce temps, Étienne, à la tête de ses guerriers, attendait le moment favorable pour livrer à l'ennemi une bataille décisive.

Les Turcs mirent tout à feu et à sang. Ils s'avançaient le long du Sireth et campèrent sur les bords de la Moldova. Étienne alla les chercher à *Resboyeni*, leur livra bataille, mais, écrasé par le nombre, il fut vaincu. Se reployant sur les montagnes, il marcha toute la nuit vers Niamtzo. Sa mère apprit ainsi sa défaite. Ordonnant que l'on ferme les portes, elle se présenta sur les remparts et dit au prince :

« *Quoi ! faut-il que je te voye aujourd'hui,*
 « *de retour du combat sans être victorieux !*
 « *Pour la première fois tu frustres mon attente,*
 « *oublierais-tu donc que tu as porté le nom de*
 « *brave ? Fuis loin de moi et ne reviens jamais*

« que la victoire à tes côtés. J'aime mieux que
« tu périsses par la main de l'étranger que d'a-
« voir à te reprocher l'infamie de devoir ton sa-
« lut à une femme. »

Bien qu'harrassé de fatigue, Étienne se ranima à ses paroles, il se mit à la tête de ses soldats, leur communiqua son ardeur, leur fit jurer de vaincre ou de mourir et les ramena sur le champ en présence de l'ennemi. Les Turcs se livraient au pillage, après leur sanglante victoire. Il les joignit à *Negrechtly*. Sans leur donner le temps de se reconnaître, il s'élança sur eux, en fait un horrible carnage, les poursuit jusqu'aux défilés de *Vaslany*, leur barre le passage et a la gloire de voir fuir devant lui l'empereur, dont il conserva la tente et les trésors. Bajazet, jusques là la terreur du monde, s'estima trop heureux d'arriver sain et sauf à Andrinople, avec une petite suite. C'est ainsi qu'Étienne délivra sa patrie et qu'il conquit le nom de Grand.

— Je veux qu'on dise aussi plus tard : Mikaël le Grand ! il devint grand parce qu'il aimait Kiva, parce que Kiva le conduisit à la victoire ! Tu es et tu seras toujours mon bon génie, ma bien-aimée.

On leur ouvrit la porte du couvent malgré l'heure avancée, et sans même leur demander leurs noms. Kiva se cachait derrière le prince, qui marchait le premier. En entrant dans le réfectoire il ôta son vaste chapeau et se trouva en face du père Bazile et du moine qu'il avait vu le matin. A leur aspect, Mikaël recula involontairement, Bazile se leva et laissa échapper une exclamation de surprise.

II

LES PARENTS.

— Est-ce bien vous, mon prince ! s'écria-t-il. Vous ici et en pareille compagnie !

Il venait de reconnaître la Cigaine, malgré ses efforts pour se dissimuler. Mikaël le regarda avec hauteur et prenant sur-le-champ son parti :

— C'est bien moi, mon père, répondit-il, et quels que soient ceux qui m'accompagnent,

je ne les laisse jamais insulter , je vous en prévient.

— Voilà le prince Mikaël Cantimir , celui dont je vous vantais tout à l'heure les nobles qualités, celui qui doit délivrer la Moldavie du joug qui pèse sur elle , le voilà , mon frère , continua Basile , sans paraître s'inquiéter des paroles de Mikaël.

— J'ai vu Sa Seigneurie ce matin, elle a passé devant le monastère , déguisée comme elle l'est encore, avec l'illustre dame son épouse , déguisée aussi , apparemment.

— Son épouse ! son épouse avez-vous dit ? cette femme , son épouse !

— Il me l'a assuré du moins.

— Au nom de Dieu , au nom de l'honneur , est-ce vrai , Mikaël ?

— Non , mon père , non , interrompit vivement Kiva , se mettant en avant du prince , non cela n'est pas vrai, soyez tranquille. Si le prince Mikaël Cantimir pouvait s'oublier jusque là ,

Kiva, la cigaine, sait trop quelle est sa valeur, pour subir et mériter cette humiliation.

Le moine la regarda avec pitié.

— Pauvre fille ! toujours, toujours la même !

— Il ne s'agit point ici de Kiva, dit Mikaël impatienté, mais de moi, mon oncle, de moi seul. Je suis maître de mes actions je pense, je reviens du Mont Pion, j'ai voulu connaître en détail ce pays, où je dois combattre, j'ai voulu avoir au moins cet avantage sur les rivaux qu'on m'oppose. J'ai choisi les guides qui m'ont le plus agréé, cela me regarde et je n'ai de comptes à rendre à personne.

— Soit, mon neveu. Mais vous consentirez à m'entendre au moins. Les payens ne passeront pas la nuit dans ce saint asile, ils resteront en dehors, une salle est réservée pour cet usage.

— Et j'y resterai avec eux alors, mon père, en les traitant ainsi on m'insulte moi-même, puisqu'ils sont à ma suite.

— Accordez-moi quelques minutes d'entretien d'abord, Mikaël, après vous jugerez vous-même ce que vous devez faire.

Tout le monde sortit. Le moine se promenait de long en large et le jeune homme s'assit près de la table, les sourcils froncés, la physionomie soucieuse, dans l'attitude d'un homme décidé à braver tous les raisonnements, comme tous les reproches.

— Vous aimez Kiva ? mon neveu, dit brusquement Basile.

— Je vous ai déjà répondu, mon oncle, que je n'avais de comptes à rendre à personne.

— Vous aimez Kiva, vous dis-je, et vous la perdrez ou elle vous perdra, c'est ce que je ne saurais souffrir.

— Comment donc l'empêcherez-vous si vous ne vous trompez pas, mon père ? nous nous aimons sans doute assez alors pour ne consulter qui que ce soit.

— Vous ne savez pas ce que vous faites, Mi-

kaël, vous ne savez pas d'abord qui est Kiva, vous ne savez pas quel terrible passé vous éloigne d'elle, quel terrible avenir vous est promis si vous persistez.

— Folies, rêves, que tout cela !

— Aimer une Cigaine, être l'amant d'une femme de cette race maudite ! Ecoutez, Mikaël : j'ai connu un jeune homme de votre âge, noble comme vous, beau et généreux comme vous, il fut séduit par une bohème, il crut l'aimer ainsi qu'il en était aimé, et plus tard, en rencontrant une belle et sage jeune fille, il s'aperçut qu'il n'avait pas même entrevu l'amour. La jeune fille partagea ses sentiments, ils espéraient s'unir, mais le serpent veillait ! Elle prévint les familles et les rendit presque ennemies, elle profita de la confiance qu'on lui accordait pour déjouer les projets de tous. Cependant les amants trompèrent la surveillance et se marièrent en secret. Quand elle l'apprit,

sa fureur ne connut plus de bornes, elle jura une vengeance éternelle à ceux qui la trompaient, et elle ne tint que trop bien sa parole. Elle excita contre le jeune homme un malheureux aimant aussi la belle épouse; semblable au démon tentateur, elle lui mit une arme à la main et le fit appeler son rival au combat; il fut assez misérable pour tuer cet homme aimé, lui qui ne l'était pas, et dont la mort n'importait à personne, et cela, la nuit même où la pauvre jeune femme accouchait mystérieusement d'un enfant mort avant de naître. La Cigaine, mère presque à la même époque, cacha si bien ses trames, que sa rivale, qui du reste ignorait le passé, reçut ses soins, et la rendit dépositaire de ses douleurs. Le meurtrier, en horreur à lui-même, eut été en horreur aux autres si son crime eut été connu. Bien que le combat eut été loyal, il ne pouvait éviter le remords, témoin chaque jour du désespoir de la veuve incon-

solable. Ils quittèrent le pays où ces évènements se passaient, ils partirent pour l'Europe, et là enfin, l'infortuné avoua son crime à celle qu'il adorait, il le lui avoua pour obtenir son pardon avant de s'enfermer dans un cloître. Elle le repoussa, elle le bannit, et il ne l'a plus revue, et il n'a pas eu un jour, pas une heure de trêve. Il dut néanmoins, par des raisons que je ne puis vous confier, supporter la présence de celle qui causa tous ces maux, de cette Cigaine dont l'amour tue. Entendez-vous cela Mikaël? entendez-vous cette histoire? Cette histoire c'est la mienne et celle d'un autre que vous devinerez sans doute.

— Je la savais, répondit froidement Mikaël, vous ne m'apprenez rien de nouveau; j'ai même entendu dire de plus que Kiva était votre fille.

— Ma fille! Dieu puissant! vous savez que cela est faux et que je n'eus jamais rien de commun avec son abominable mère.

— Pourquoi blâmer Zinka, mon oncle ? sa passion l'a entraînée, elle s'est laissé dominer par elle, elle a voulu se venger, elle a fait tuer celui qui l'avait trahie, elle a eu raison. La passion qui raisonne n'est plus une passion. D'ailleurs qu'est-ce que cette histoire a de commun avec mon amour, qu'il faut bien vous avouer plus tôt que je n'étais résolu à le faire. Kiva ressemble-t-elle à sa mère ? Kiva n'a t-elle pas dans les veines du sang aussi noble que le nôtre ? Kiva n'est-elle pas un ange, prêt à se dévouer pour moi dès qu'il en serait besoin ?

— Alors c'est vous qui perdrez Kiva et je ne veux pas que Kiva soit perdue. Vous allez la rendre l'objet du mépris général, vous allez lui enlever une à une toutes ses affections, vous allez la séparer de ceux qui l'ont aimée, protégée jusqu'ici et ensuite vous l'abandonnerez.

— Si vous n'étiez pas mon oncle, si vous n'étiez pas un prêtre, il vous faudrait révoquer cette supposition injurieuse : abandon-

ner Kiva ! la rendre malheureuse ! jamais. Kiva a ma parole, et ma parole reste immuable comme le destin. Je prétends entourer celle que j'aime de respects, loin de lui enlever des protecteurs, je lui en amènerai de nouveaux, je lui ferai un paradis sur la terre.

— Et votre fiancée, et vos projets d'ambition, et tout ce peuple dont vous êtes l'espoir ?

— Ma fiancée ? je lui rendrai sa foi, mes projets ? je ne les poursuivrai que davantage, le peuple ne sera pas trompé dans ses espérances. Vous ne me connaissez pas, mon oncle, puisque vous vous défiez ainsi.

— Insensé ! vous vous croyez bien fort et vos passions vous conduisent, vous emportent à leur gré ; fasse le ciel qu'elles ne vous mènent pas au déshonneur !

— Mon père !

— Je puis parler ainsi, moi j'ai acquis une si funeste expérience ! Oh ! Mikaël, Mikaël, je

vous en supplie, renoncez à ce malheureux amour, rentrez dans la voie qui vous fut tracée, il en est temps encore, moi seul je sais ce secret, nous pouvons le cacher à tous.

— Et vous le cacherez, j'espère, mon oncle, il n'est pas dans mes projets de le divulguer en ce moment.

— Vous persistez donc ?

— Je persiste.

— Que Dieu vous le pardonne, et vous évitez les maux que je crains !

Le prince se leva.

— Vous n'avez plus rien à me dire, mon oncle ?

— Plus rien, je n'ai pu vous convaincre, plus rien qu'à déplorer votre folie. Vous perdez une couronne, vous perdez un avenir magnifique et cela parce que vous le voulez, au moins mes avertissements ne vous auront pas failli.

— Je vais rejoindre ceux que l'on a chassés,

je vais consoler l'affligée, nous nous reverrons à Krantza, aussitôt que mes amis s'y réuniront, et je compte sur vous, mon oncle, j'ai besoin de vos conseils, de votre concours. Je visiterai très incessamment les monastères, vous m'accompagnerez, n'est-ce pas ? Votre sainteté, votre mérite m'attireront des partisans et en faveur de votre vertu je trouverai de l'indulgence.

Le caractère de Mikaël se montra dans cet entretien. Il alla de lui-même au-devant des avis de son oncle, dès lors que celui-ci eut renoncé à les lui offrir. Il refusait ce qu'on lui imposait et provoquait ensuite la même chose, comme pour notifier son indépendance. Il retrouva sa maîtresse en larmes, dans la chambre où on l'avait conduite avec Petraki.

— Tu pleures, ma Kiva, nous ne resterons pas ici une minute de plus, soit tranquille, chacune de tes larmes se payera par une soumission. Si tu n'es pas trop fatiguée nous con-

tinuerons notre route. La nuit, belle et chaude, permet de dormir sur la mousse. Fuyons ce toit inhospitalier.

— Oh ! oui, partons, partons à l'instant, mon Mikaël, retournons à notre asile. Laisse-moi y ensevelir mon bonheur, ne me conduis plus parmi ces fiers seigneurs, ils me méprisent. J'attendrai que tu sois le maître, je te suivrai de mes vœux, de mes prières, car j'oserai prier pour toi, j'en suis sûre.

— Kiva, il faut faire plus. J'ai un projet, dont je t'entreprendrai en chemin, ce projet deviendra le commencement de mon œuvre et changera toute ta position. Viens, hâtons-nous, il me tarde de te le communiquer, il me tarde que tu l'exécutes.

Ils sortirent du monastère. La lune brillait dans sa splendeur, elle éclairait ce magnifique paysage et l'odeur pénétrante des bois se mêlait au parfum des plantes alpines, comme

l'encens accompagnant cet hymne éternel et reconnaissant, envoyé par la nature vers son créateur. Mikaël pressa Kiva contre lui, il entourra sa taille avec son bras et couvrit son visage de baisers.

— Ma Kiva, dit-il enfin, tu es prête à tous les sacrifices, n'est-ce pas ?

— Tu le sais, mon Mikaël.

— Tu m'aimes plus que ta mère, plus que ta tribu, plus que ceux qui t'ont élevée ?

— Je t'aime plus que tout au monde.

— Tu consentirais donc pour moi à braver la malédiction de ta mère, la colère de tes frères, tu renoncerais pour moi à tout ce que tu as chéri et honoré jusqu'à présent.

— Ordonne, Mikaël.

— Eh bien ! Kiva, il faut te faire chrétienne, il faut recevoir le baptême.

— Moi ! s'écria-t-elle effrayée.

— Kiva, je t'en supplie !

Il y eut un instant de silence.

— Cela doit être, murmura-t-elle, oui, cela doit être ainsi, je n'ai pas besoin de résister, c'est écrit. Je me ferai chrétienne, Mikaël, continua-t-elle tout haut, je recevrai le baptême.

— Et tu verras alors, ma Kiva, ces hommes qui t'ont chassée, tu les verras t'accueillir, tu détruiras de la sorte le plus grand obstacle élevé entre nous, l'église entière te soutiendra et nul n'osera s'attaquer à toi, entre nos saints prêtres et ton amant. Tu le comprends bien, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends qu'une chose... je t'obéis. Le reste m'est indifférent.

— Chère et adorable créature ! et ils osent calomnier un pareil amour ! Ils accusent une semblable femme de contribuer à me perdre !

— Et ils m'accuseront jusqu'à ce qu'ils m'aient perdue moi-même. Les calomnies se renouvelleront incessantes, on cherchera tous les moyens de te convaincre ; tant que tu m'aimeras, j'aurai dans ton amour un défenseur in-

corruptible. Quand tu ne m'aimeras plus ils te persuaderont peut-être !

— Est-ce que je puis ne plus t'aimer ? Est-ce qu'un sentiment semblable passe ainsi ? Est-ce que je ne te connais pas mieux que tous ? Est-ce qu'une autre voix arriverait à me convaincre ? Mais il faudrait que je fusse fou ou infâme, il faudrait que j'eusse perdu à la fois et la raison et l'honneur.

— Oh ! mon Mikaël, je *sais* plus que toi dans l'histoire du cœur, je sais quels habiles sophismes on découvre contre l'idole qu'on a brisée, je sais quel aveuglement couvre les yeux guéris des illusions de l'amour. On croit juste ce qu'on appelait infâme, on voit des crimes là où on voyait des vertus, on se justifie aux dépens de celle qui cesse de plaire. La femme qu'on n'aime plus devient la dernière des créatures, et plus on l'a aimée, plus on cherche à la trouver coupable, à la trouver indigne d'être aimée. Je *sais* cela, moi !

— Tu me brises le cœur avec tes craintes ,
Kiva, j'ai de la peine à te les pardonner.

— Pardonne moi pourtant, mon Mikaël. Oh!
si tu n'étais qu'un homme ordinaire, il vau-
drait mieux me tuer sur-le-champ, car cet
amour détruirait ma vie.

Ils décidèrent que pendant le voyage de Mi-
kaël à Krantza, la cigaine irait vers le père
Basile et lui demanderait le baptême. L'idée de
cette séparation, quelque courte qu'elle fut,
leur semblait odieuse, ils voulaient au moins la
rendre utile à leurs projets. Les voyageurs arri-
vèrent de bonne heure à la maison de Zinka,
elle leur apprit tristement que le marquis les
attendait.

— Déjà ! s'écria la belle fille.

— Déjà ! ma bien-aimée, quittons-nous pour
nous rejoindre plus vite, pour ne plus nous
séparer ensuite. Il le faut, Kiva, au nom de
notre pays si cher, au nom de notre amour

même. Du courage, chère amie, montre-toi digne du rôle que tu dois jouer, donne-moi à moi-même la force qui me manque, sans cela où la trouverai-je ?

Le marquis se leva à l'aspect du prince et s'avança vers lui, d'un air préoccupé.

— Eh bien ! mon ami, quelles nouvelles ?

— Fort mauvaises, mon prince, votre absence produit le plus mauvais effet. On s'en étonne, on s'en afflige, on ne sait pas la vérité, on la soupçonne. Hâtez-vous de reparaître, ou tout sera perdu. Vos partisans se réuniront au château le jour de l'Assomption, vous y serez, mon prince, n'est-ce pas ?

— J'y serai, mon cher Louis, j'y serai, n'en doutez pas. Nous nous mettrons en route aujourd'hui même. Il est temps d'agir, on a tout préparé, on a tout vu, tout pesé, en avant donc ! Je m'en vais fort, plein de confiance, je

suis aimé ainsi que j'avais désiré de l'être, rien ne peut m'atteindre désormais. J'ai des amis sûrs, une maîtresse sans pareille, je dois tout dominer, tout vaincre, n'est-ce pas Kiva?

— Oui, mon bien aimé, allez, avec ce noble courage, allez et ne craignez pas ma faiblesse. J'aime votre gloire autant que votre existence, et vous savez à quelle condition je vous ai dévoué la mienne. Reposez-vous quelques heures et partez. Nous nous reverrons bientôt, et nous ne nous quitterons plus.

— Me reposer ! ai-je besoin de repos ? non. Est-ce que l'on se repose dans la voie où je marche ! Je veux être ce soir à Krantzza, j'y serai. Un dernier adieu, Kiva, et nous partons.

Dans cette dernière entrevue le prince prodigua à sa maîtresse les protestations les plus fortes, les serments les plus passionnés, les caresses les plus tendres. Il lui sembla qu'il ne

s'arracherait jamais de ses bras. Cependant il le fallut, et en le regardant s'éloigner la pauvre Kiva murmurait, au milieu de ses sanglots :

— Les plus beaux jours de ma vie s'envolent, je le sens bien, maintenant il ne sera plus à moi seul, maintenant la lutte va commencer. Et qui l'emportera de mes ennemis ou de mon amour? N'importe ce qui arrive, je resterai digne de lui, digne de moi-même, je ne manquerai pas à ce que j'ai promis.

Ainsi qu'il l'avait annoncé le prince arriva au château un peu avant une heure. Tout le monde reposait, il rentra sans bruit dans sa chambre et il fut heureux de mettre cet intervalle entre le temps de délices qu'il venait de passer et les embarras qui l'attendaient. Il prit le loisir de se reconnaître, de se préparer d'avance une manière d'être, de réfléchir mûrement à sa po-

sition. Tout amoureux qu'il fut, l'ambition existait encore chez lui, il voulait faire marcher de front les intérêts de son cœur et ceux de sa fortune. Aveuglé par un amour-propre, naturel chez lui, et que l'admiration chaleureuse de ceux qui l'aimaient augmentait encore, il se faisait une illusion complète sur ses ressources. Et qui n'eut pensé comme lui ! On lui répétait sans cesse qu'il était l'espoir de la Moldavie, que le peuple entier demandait sa présence, il n'en doutait pas. Il croyait pouvoir se passer de tous et n'avoir besoin que de lui-même. La rupture de son mariage ne conservait pas à ses yeux la moindre importance ; il n'accomplissait pas un sacrifice pour Kiva, il se débarrassait d'une chaîne. Son imagination se représentait sous les couleurs les plus brillantes la gloire et le bonheur promis, lorsqu'il s'asseyait sur le trône de la Dacie, appelé par la nation, soutenu de ses seuls partisans, aidé de son seul mérite, avec sa belle maîtresse

à ses côtés, la faisant adorer, respecter de tous, et répandant sur elle les rayons de ses propres triomphes. Il faut bien le dire, Mikaël n'était point parfait, nul n'est parfait ici-bas ! Il s'était imposé à lui-même , inspiré par les adorations des autres, un rôle difficile à soutenir. Jusquelà tout ce qu'il y avait de généreux en lui , et peu de natures le sont autant , dominait ses rares qualités mauvaises ; elles se cachaient honteuses au fond de son cœur, attendant pour reparaître qu'une influence maligne écartât les bons anges. Ce que j'écris là est bien plus commun qu'on ne pense. Parmi les héros beaucoup doivent leur héroïsme à leur entourage. Ils *n'oseraient* faire autrement sans mentir à leur réputation , et si cette réputation se détruit par des calomnies, si des flatteurs les pervertissent, cet héroïsme s'écroule ! Il faut être bien réellement fort pour rester fort malgré les épreuves, pour rester grand malgré les injustices, deux choses nous donnent ce cou-

rage : ou la vertu de la religion, ou la vertu du dévouement, elles seules qui résistent à tout. Mikaël possédait l'âme, le cœur et l'intelligence les plus rares, mais il était homme !

Le lendemain à son réveil quand Roxandre apprit le retour du prince, elle s'arma de sa fierté pour lui réprimer son mécontentement. La pauvre Anika, bien qu'on lui cachât la vérité, comprenait, avec l'instinct de l'amour, que Mikaël l'oubliait, elle pleurait solitairement et n'osait avouer sa douleur à personne. Rosetti, comme Anika, sentait et devinait tout. Michlesco seul, tranquille comme celui qui a beaucoup vu, beaucoup observé, calculait la position et les sentiments de chacun. Il pesait les circonstances et cherchait à les diriger. Tous, excepté lui, apportaient donc une grande gêne au repas du matin. On échangea d'abord des compliments, et ce fut seulement après le départ du domestique qu'on aborda le sujet de toutes les pensées.

— Vous avez été longtemps absent, prince , dit d'abord la princesse Roxandre.

— Oui , madame. J'ai parcouru les montagnes , j'ai voulu les connaître afin de dresser mes plans de défense. J'ai visité incognito plusieurs monastères , j'ai même rencontré mon oncle Basile à Ceribouco. Il doit, je crois, revenir ici aujourd'hui.

— Ah ! vous avez vu mon frère ! Et il vous a prévenu sans doute de l'assemblée projetée pour le jour de la Notre-Dame ?

— Oui, mon oncle , et je suis accouru, afin de conférer d'avance avec vous.

— Et qui vous accompagnait dans vos excursions, prince ? reprit Roxandre.

— Mes albanais, Madame, et Pétraki, il connaît admirablement le pays comme vous savez.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait à propos,

mon prince , interrompit Rosetti , de réunir le plus de boyards possible à cette conférence ? On a déjà envoyé des messagers de différents côtés, mais je me propose , si vous le jugez convenable, de faire un voyage en Valachie , afin de voir par moi-même sur qui nous pouvons compter à Buckarest, afin de parler aux Cantacuzènes et d'apprendre d'eux ce qu'ils ont recueilli de renseignements certains. Je serai ici au jour indiqué, et il ne dépendra pas de moi de revenir avec une suite nombreuse.

— L'avis de Grégoire est excellent, répondit Mikaël, je n'attendais pas moins de son dévouement et de son intelligence. Partez donc, mon ami, je n'ai pas besoin de vous parler de reconnaissance, je l'espère.

— Mon prince , je vous connais et je vous aime mille fois davantage encore à présent, votre vie et votre bonheur me deviennent plus précieux que jamais. Je vais me préparer et dans une heure je me mettrai en route.

Le marquis sortit avec lui, la tristesse de Grégoire pénétrait jusqu'à son cœur. Il sentait les chagrins de ce noble jeune homme, chez lequel la jalousie n'amenait pas même une pensée mauvaise.

— Mon ami, disait Rosetti en me dévouant au prince, maintenant c'est aussi pour elle que je me dévoue, car il faut que je lui sois quelque chose. La lettre que vous m'avez remise, son aveu, la mission dont elle me charge, toutes ces preuves de confiance ont redoublé mon amour. Je vous l'avais bien dit, Kiva pouvait être un ange, et la passion en a fait un ange. Elle désire rompre les liens éphémères qui la retenaient, c'est moi qu'elle prie de voir celui qu'elle ne veut pas tromper. Quelle sera sa peine. Peut-on perdre Kiva sans mourir !

— Pauvre, pauvre Grégoire ! que vous l'aimez !

— Oh ! oui, je l'aime, je l'aime d'un amour

de poète, d'un amour saint et pur. Je l'aime comme personne ne l'aimera peut-être.

— Le prince connaît-il cet amour ?

— Le prince le connaît, est-ce que Kiva l'aurait trompé en quelque chose ? Oh ! vous ne l'appréciez pas assez !

— J'ignore pourquoi je me sens triste ; il me semble qu'un mauvais génie a passé sur nous tous , et ce mauvais génie doit être la bohémienne.

— Vous blasphémez, Louis !

— Je vous dis ce que j'éprouve. Ma gaité s'en va, mon cœur se serre ; malgré moi j'ai peur. Ce soir on célèbre à la chapelle une cérémonie funèbre, à la suite de laquelle la princesse Roxandre restera toute la nuit en prières. C'est m'a-t-on dit l'aniversaire de la mort de son mari. Si vous attendiez jusqu'à demain pour partir. Cette soirée sans vous me paraîtra mortelle, au milieu de ce deuil, et des pressentiments que j'ai déjà.

— Il faut que je monte à cheval sur le champ. La princesse Roxandre m'a exempté du service, tant on est pressé de me savoir en route. Je vous dis donc adieu, mon ami, vous à qui j'ouvre mon cœur sans restriction, vous, mon frère. Je reviendrai la veille de la fête, vous pouvez y compter, vous pouvez m'attendre.

— Je vous conduirai jusqu'à quelque distance, mon pauvre Grégoire, je vous vois tristement nous quitter ainsi. Vous êtes si malheureux !

— Croyez-moi, Marquis, il y a dans le dévouement un tel bonheur, qu'il fait oublier bien des larmes.

— Oui, mais, hélas ! à la suite du dévouement marchent toujours les ingrats !

III

CHRONIQUES.

Grégoire était parti, le prince remonta chez lui, Anika cherchait aussi la solitude, Roxandre, toute aux souvenirs de ce jour solennel, avait interdit son appartement. Le prince Théodore, occupé des affaires de son neveu, faisait une tournée avec le vataf et Mitika suivait son père. Michlesco et le marquis restaient donc seuls, et, comme cela leur arrivait sou-

vent ils causaient. Ronçard profitait de l'immense savoir du vieillard , il écoutait le récit de ses voyages , des évènements auxquels il s'associa, et surtout l'enfance du grand homme, qui annonçait déjà tout ce qu'il a tenu.

— On prétend, Michlesco, que la princesse Roxandre a eu dans sa vie des aventures étranges , le prince m'en a raconté quelques détails. Vous devez savoir cela, vous, qui avez vécu à la cour de son père et le jour est bien choisi pour m'en instruire*.

— Oh! oui, la pauvre Roxandre a souffert ! Elle paye cruellement ses courts moments de bonheur. Il me semble que ces évènements sont d'hier, je la vois encore si belle ! si fière et si résignée ! Je puis vous dire cette singulière histoire. Le prince Bazile-le-Loup, son père, était, vous le savez, un souverain d'un mérite

* D'après M. G. Asaki, toute cette histoire est vraie.

remarquable. Il établit des lois sage, des asiles pour les pauvres, et il gouverna si sagement ses revenus, les augmenta si considérablement par l'exploitation des mines, qu'il suivit son goût pour la magnificence, sans grever le trésor de l'État. Il épousa, pour sa beauté, une princesse circassienne, et quoi qu'elle fut mahométane, elle n'en partagea pas moins son trône. Il en eut plusieurs filles : l'une qu'on maria au grand maréchal de Pologne, le prince Radzivil, la seconde, la princesse Roxandre, plus belle encore, dont plusieurs rois et princes se disputèrent l'alliance.

« Le prince Bazile avait de grandes relations avec les Polonais; il craignait d'éloigner son enfant chérie, il préféra à ces illustres partis un seigneur de cette nation, le prince Coributh, dont les exploits et les nobles qualités remplissaient déjà tout l'Orient, bien qu'il n'eut pas vingt deux ans accomplis. Mais Roxandre ne

voulut ratifier cette promesse qu'après avoir vu le prince : il fut donc invité à se rendre en Moldavie. A la même époque, Timush fils du célèbre *Bogdan Chnsichinsky*, kan des cosaques du Borysthène, entendit aussi vanter la beauté de la princesse, et osa aspirer à sa main. Il conçut le bizarre projet de s'en faire aimer sans qu'elle le connut et déguisé en marchand il vint à Jassy. C'était pendant la semaine de la passion, la famille princière assistait aux offices à l'église des Trois Saints. Mêlé dans la foule, le téméraire jeune homme présenta à Roxandre un rameau dans lequel se trouvait ce billet :

— « Celui à qui le ciel te destine , t'offre le symbole de son amour, et jure de t'obtenir pour époux ou de mourir. »

Avant que la princesse n'eut pu lire ces lignes, il remonta à cheval et reprenait la route du Borysthène. En vain chercha-t-on à le retrouver, il avait disparu. Roxandre ne douta

pas que ce fut Coributh , on lui prêtait des aventures non moins romanesques , et comme cela serait arrivé à toute autre jeune fille , elle se mit à l'adorer en secret , à cause de sa hardiesse et de sa beauté , qui la frappa , même sous ses habits de marchand.

Timush raconta à son père sa passion , ce qu'il avait fait et sa résolution de devenir l'époux de Roxandre envers et contre tous ; mais le kan , occupé de sa politique , n'osa pas faire connaître encore ses prétentions , dans la crainte de déplaire à la Pologne , dont il dépendait. Un évènement inattendu changea la face des choses. Des seigneurs polonais insultèrent la femme et la fille de Bogdan , fidèle jusque-là , il devint leur ennemi irréconciliable. Le roseau à la main , (signe de sa dignité) , il demanda vengeance aux cosaques des contrées voisines , et bientôt il fut à la tête de trois cents mille hommes , avec lesquels il battit la noblesse po-

lonaise, accourue au-devant de lui. Ces hordes sans discipline se livrèrent à tous les excès, ce qui ne les empêcha pas de vaincre de nouveaux ennemis, aux champs de *Pillavitz*. Le roi Casimir se vit donc obligé de traiter avec ce rebelle, lorsque Coributh, honteux d'une telle faiblesse, appela aux armes les jeunes seigneurs polonais, tomba à l'improviste sur le camp des cosaques, les tailla en pièce et les força de se retirer en Ukraine.

« Cette victoire renoua les négociations. On envoya des plénipotentiaires. Le kan fit scier en deux les ambassadeurs. Casimir comprit qu'il ne lui restait d'autres ressources que la guerre et il la recommença de nouveau. Coributh commandait ses compatriotes et dressa ses tentes à *Wisnovitz*, et bientôt il y fut enveloppé par l'armée entière des cosaques et des tatars. Bogdan offrit la liberté à tous pourvu qu'on lui livrât Coributh. Le roi refusa, de là une autre bataille, suivie d'une

nouvelle défaite , malgré les efforts héroïques de Jean Sobiesky, le roi actuel. On traita de la paix, puisqu'il n'y avait plus moyen de lutter, et après bien des pourparlers, le vieux cosaque posa trois conditions : 1° la permission d'entretenir une armée de 40,000 hommes ; 2° l'expulsion des juifs et des jésuites de la Pologne ; 3° l'extradition de Coributh.

« Le roi hésitait entre l'intérêt de son peuple et celui de son honneur , qui ne lui permettait pas de livrer son défenseur intrépide. Coributh, pour lui éviter cette anxiété , prit le parti de s'expatrier. Il s'échappa la nuit , suivi de quelques serviteurs , il traversa le camp des ennemis , laissa derrière lui une trace sanglante et arriva jusqu'au pied des Carpathes.

« Il fallait à Casimir des alliés. Ses intérêts se rapprochaient de ceux de la Moldavie. Il envoya donc au prince le hetman *Kakynowsky* pour resserrer avec lui les liens de leur amitié ancienne, Coributh se confia au hetman, se fau-

fila parmi sa suite, et entra de la sorte à Jassy, où il espérait voir la princesse Roxandre, parvenir à lui plaire et l'épouser, selon l'encouragement que lui avait donné Basile. Il prit le nom supposé d'Argyre. Roxandre en aimant Timush, croyait aimer Coributh. A la venue des ambassadeurs, elle se fit raconter par Coributh lui-même les exploits du héros polonais dans cette dernière guerre et ne cacha pas son admiration. La position du jeune homme devint fort embarrassante, il se sentait flatté des éloges émanés d'une si belle bouche et il craignait d'en détruire l'effet en se découvrant si vite. Heureux de l'amour qu'il inspirait sur sa réputation, il prit à cœur de l'inspirer aussi en personne. Cependant sa santé, épuisée par les guerres et les fatigues, exigeait impérieusement le repos. Il en profita pour rester en Moldavie après le départ de l'ambassade et pour se faire attacher au service de ce pays, dont le prince le prit en affection.

« Sur ces entrefaites la nouvelle de la fuite de Coributh parvint à Jassy. Les bruits les plus alarmants couraient sur son compte, on le disait ou mort ou prisonnier et Roxandre ne songeait qu'aux moyens de délivrer son amant. Elle accablait Argyre de nouvelles questions sur le champion de la Pologne et la mesure qu'il mettait dans ses réponses, laissait supposer une basse envie. Il n'osait se découvrir, bien qu'il en sentit la nécessité, dans la crainte de compliquer la position de Basile, déjà très embarrassée entre ses voisins, et, tout en adorant Roxandre, en la sachant éprise de lui, il lui fallait se condamner au silence.

— D'ailleurs, pensait-il, si je me nomme, elle ne m'aimera peut-être plus.

« Bogdan, pressé par son fils, envoya enfin demander à Basile-le-Loup, la main de la princesse. On répondit d'une manière évasive, mais Roxandre ne supportait pas l'idée d'appartenir au vainqueur, peut-être à l'assassin de

Coributh. Le kan prit alors une résolution étrange, celle d'aller lui-même continuer cette négociation. Il en prévint le hospodar. A cette nouvelle, l'effroi se répandit partout. Coributh, crut devoir s'éloigner, et lorsque Bogdan arriva à *Soutzawa* où se tenait alors la cour, il y trouva Basile, décidé à rester fidèle à ses anciens alliés, selon les instantes recommandations d'Argyre.

« Bogdan employa tous les moyens possibles, mais Basile résista aux séductions autant qu'aux menaces. Le hetman furieux, quitta *Soutzawa*, envoya *Dorokinko* à la tête d'une puissante armée, envahit la Moldavie, battit les troupes du prince, le força de la sorte à la paix et à promettre la main de Roxandre à Timush, après un délai de deux ans. La Pologne, furieuse de ce traité, intervint auprès de Basile afin d'en empêcher l'exécution, et celui-ci s'y prêta d'autant plus volontiers que les larmes de sa fille ne cessaient de couler à l'idée

d'une pareille alliance. Coributh retiré dans un monastère y tomba malade, et ne prit aucune part aux évènements qui détruisaient ses espérances. Aussitôt qu'il lui fut possible de se tenir à cheval, il se dirigea vers *Soroca*, afin d'y rencontrer Basile. Accompagné de son écuyer, enseveli dans ses pensées, il franchissait le Sireth, quand un orage affreux, suivi d'une trombe d'eau effraya la contrée. Tous fuyaient devant l'inondation, emportant leurs enfants et leurs effets précieux, les eaux montaient toujours. Coributh s'empressait de fuir également; il aperçut deux personnes entre les rivières, au confluent du Sireth et de la Soutchava. Prompt comme l'éclair, il vola à leur secours, faible qu'il était encore, et après avoir franchi le torrent à la nage avec son cheval, il se trouva auprès d'une femme voilée, à moitié évanouie, et d'un vieil ermite que la crainte empêchait de la secourir. Coributh, dont le courage et la présence d'esprit ne

se démentaient pas, jeta en croupe la malheureuse étrangère, son écuyer se chargea de l'ermite, et grâce à la vigueur de leurs coursiers, ils parvinrent tous en lieu de sûreté.

« Ranimée par ses nouvelles craintes, la femme voilée avait ouvert les yeux, mais ce ne fut que lorsqu'ils eurent franchi les périls qu'elle reconnut son libérateur et se fit reconnaître. C'était Roxandre, revenant d'un pèlerinage, entrepris avec son confesseur, à l'église des Trois-Saints, auprès des reliques de sainte Paraskava. Victime dévouée, elle puisait dans la religion le courage de se sacrifier et d'appartenir à celui qui menaçait sa patrie. Du consentement de son père, elle allait demander au ciel la force indispensable avant d'accomplir sa douloureuse résolution.

« Si Coributh eut été un de ces hommes qui immolent tout à l'amour, Dieu seul peut dire

ce qui serait advenu alors. Il se fut découvert à la princesse, peut-être son amour en eut-il augmenté, peut-être, au contraire, serait-elle resté fidèle au premier objet de son choix. Coributh prit un autre parti : il annonça à Roxandre que Coributh allait repaître, qu'il obtiendrait du roi de Pologne la permission de combattre les Cosaques, en s'alliant à Wallenstein et à Montecuculli et que certainement cette fois le terrible Bogdan ne se relèverait pas. Il portait ces nouvelles à Basile et il supplia Roxandre de ne point précipiter son mariage, d'attendre l'issue de cette nouvelle guerre et surtout le retour de celui auquel sa main avait été promise.

« Bogdan, en présence de ces immenses préparatifs, sentit la nécessité de chercher aussi des auxiliaires. Il s'adressa au sultan, au patriarche de Constantinople, et donna à cette guerre l'apparence d'une croisade de l'église grecque contre l'église latine ; mais la

présence de Coributh, électrisa les Polonais. Il les conduisit à la victoire le 11 juin 1654. Bogdan fut entièrement défait, emmené prisonnier en Crimée, ce qui resta de son armée se dispersa. Roxandre se trouvait donc libre, et la résurrection miraculeuse de Coributh lui promettait l'accomplissement de ses vœux les plus chers. Celui-ci écrivit à Basile et réclama sa parole; le hospodar fixa au printemps prochain la célébration de ce mariage, si souvent rompu et si souvent renoué. Coributh, afin de se ménager une reconnaissance romanesque, ne parlait point de son déguisement.

« Pendant ce temps, Timush prodiguait l'or pour racheter son père; il y parvint, et le ramena triomphant en Ukraine, prêchant une nouvelle guerre contre leurs anciens ennemis. Les deux ans au bout desquels Roxandre lui appartenait expiraient. Le jeune homme la réclamait à la tête de cent mille hommes.

Déjà pourtant les présents de Coributh arrivaient, il devait les suivre bientôt, l'entrée des Cosaques en Moldavie le força de changer de route. Infatigable, il réunit une dernière armée polonaise et vola à leur rencontre. Une lutte à mort s'engageait entre les rivaux, ils ne pouvaient sortir vivants tous les deux du champ de bataille. Au moment où ils allaient se rejoindre, où leurs cris se provoquaient, la flèche d'un Tatare atteignit le héros polonais; il chancela un instant et tomba dans les bras de son écuyer en prononçant le nom de Roxandre. Dès lors le succès de la bataille ne fut plus douteux; Timush, vainqueur de toutes parts, fit donner une sépulture glorieuse à son rival. Cette tombe existe à Batcoutz, sur les bord du Dniester.

« Cependant malgré cette défaite, malgré le dévouement de Roxandre, Basile ne pouvait se résoudre à ce qu'il regardait comme le malheur

de sa fille. Les boyards, excédés de ces guerres et de ces défaites successives, lui mirent sous les yeux l'intérêt de la nation et le forcèrent à conclure cette alliance, à laquelle d'ailleurs la mort de Coributh ôtait son principal obstacle. Le prince fut donc obligé d'accepter les conditions de Bogdan et bientôt un héraut d'armes lui annonça l'entrée de Timush dans la principauté, accompagné d'une suite nombreuse et brillante, il marchait vers Jassy. Roxandre passait ses nuits dans les larmes : il ne fallait rien moins que sa grande piété et son dévouement à la patrie, pour supporter sans mourir une semblable douleur.

« Le jour fixé, le hospodar et sa famille se rendirent à l'église des Trois-Saints, où le mariage devait avoir lieu. On vit bientôt approcher de l'église une sorte de forêt mouvante : c'étaient les guerriers de Timush, cachés derrière d'immenses branches de sapin,

ombrageant le sanctuaire. Le prince lui-même, dont la beauté frappait tous les yeux, revêtu d'une brillante armure, portant à la main un rameau vert. Il s'avança vers Basile près duquel se tenait Roxandre, et fléchissant le genou devant elle, il lui dit :

— Celui à qui le ciel te destine, t'offre aujourd'hui sa gloire et sa main.

« J'y étais, mon cher marquis. J'ai vu la joie de la princesse, et je ne puis me rappeler sans émotion l'expression de bonheur et d'étonnement brillant sur son visage. Elle venait de reconnaître ce prince mystérieux qu'elle adorait depuis quatre ans et auquel elle donnait le nom de son rival. Jamais noce ne fut plus gaie et jamais nouvelle épouse ne se montra plus obéissante aux ordres de ses parents. Les fêtes et les réjouissances furent magnifiques, soit à Jassy, soit dans la plaine de *Froumosa*, qui doit son nom à la beauté de la prin-

cesse. Hélas ! j'étais alors bien jeune et bien joyeux aussi. Oh ! comme cela a passé !

« On apprit par l'écuyer de Coributh le déguisement d'Argire, et chacun le pleura sous ce nom presque autant que sous le véritable. Roxandre ne jouit pas longtemps de son bonheur, la pauvre femme ! Une guerre se déclara entre les Moldaves et les Valaques : ceux-ci nous battirent, malgré les efforts et le secours de Timash, il périt en combattant, un boulet de canon lui cassa la cuisse et il expira quelques heures après, loin de sa femme si chère, qui l'avait tant aimé.

— Et Basile le-Loup, que devint-il ?

— Il mourut de misère à Constantinople, refusant les secours de ses enfants et de ses amis. Il possédait toutes les qualités d'un souverain, mais il se perdit par des guerres trop fréquentes. Il lassa les boyards et le peuple, auxquels il donna cependant une aisance ou-

bliée depuis longtemps, en exploitant des mines de Baïa. Vous concevez pourquoi notre Roxandre reste en vénération parmi les véritables Moldaves, et pourquoi aussi la noble femme se rattache aux enfants de sa plus jeune sœur, mariée au prince Théodore, elle à qui Dieu refuse le bonheur d'être mère et à qui il n'a permis d'être aimée, que pour regretter toujours.

— Cette histoire est des plus intéressantes. On a peine à croire que dans notre siècle il s'en passe d'aussi extraordinaires. Je vous dois des remerciements, Michlesco, et je vais maintenant regarder la princesse Roxandre avec plus d'intérêt et de respect encore.

— Oh ! si vous saviez , monsieur , comme notre histoire est belle ! que de grandes choses je pourrais vous raconter !

— Racontez-les moi , je vous en prie , mon-

sieur, je suis à moitié moldave de fait et je le suis tout-à-fait de cœur.

— Depuis la conquête de la Dacie jusqu'à aujourd'hui, nos pères nous ont donné de superbes exemples, si nous les avons toujours suivis nous occuperions parmi les nations une haute place.

A la bataille de Nicopolis, en 1596, les chrétiens eussent défait les Turcs si les chevaliers français s'en étaient rapportés à l'expérience de Coucy et de Jean de Brienne. Les chefs placèrent les Moldaves, commandés par leur prince Étienne à l'avant-garde, comme plus habitués que les Occidentaux à combattre les Musulmans. Les Français réclamèrent : il en résulta qu'après le premier choc de leur impétuosité, à laquelle personne ne résiste, les Turcs, plus nombreux, revinrent à la charge. Ils les enveloppèrent et les battirent à plate couture. Les efforts d'Étienne et de ses Moldaves relevèrent

un instant la bataille , mais il fallut céder au nombre, et la Bulgarie fut conquise à jamais, et la fleur de la chevalerie périt ou demeura prisonnière.

L'empereur Jean Paléologue passant en Moldavie en 1424 y fut reçu par Alexandre-le-Bon. Ce prince déploya une grande magnificence et l'empereur lui ayant demandé comment à lui seul il pouvait se défendre contre les puissances voisines : les Polonais , les Tartares, les Hongrois et les Turcs.

— Je m'appuie sur Dieu et sur mon épée, répondit-il.

Jean pénétré d'admiration pour le courage et les nobles qualités de ce vieillard, lui envoya, aussitôt arrivé à Constantinople, une bulle d'indépendance pour l'archevêché de Jassy, et la couronne de roi, la chlamyde et la chaîne d'or *alourgida*. Pendant longtemps nos princes ont porté cette couronne, qui leur sera rendue j'espère.

Je prends au hasard dans mes souvenirs les traits les plus intéressants de notre histoire. Pardonnez-moi donc, s'ils n'ont pas de suite : je ne fais point un cours, je passe d'un sujet à un autre, suivant qu'ils se présentent à mon imagination. Vous m'avez demandé de feuilleter nos chroniques et nous les feuilletons.

Sous ce même prince Alexandre-le-Bon, eut lieu la défaite des chevaliers Teutoniques par les Moldaves. Alexandre envoya son armée pour soutenir Jagellon, son beau père, contre les Prussiens, dont les chevaliers Teutoniques se firent alliés. Bien qu'inférieurs en nombre, et ayant à combattre une des plus redoutables milices de la chrétienté ils ne désespérèrent pas de vaincre. Leur chef Coman, attira l'ennemi, par une fuite adroite, dans un bois, dont tous les arbres étaient sciés d'avance ; il les laissa tomber sur eux aussitôt qu'ils y furent

engagés et en fit un horrible carnage. On parla beaucoup de cette victoire en Orient, et aujourd'hui encore nous en sommes fiers, car la vaillance et la ruse triomphèrent de la multitude et de l'habileté.

Je ne vous parle pas des guerres de Jean Corvin et de Scanderberg contre les Turcs. Alors nous étions alliés des chrétiens, nous ne marchions pas, comme aujourd'hui, sous l'étendard du croissant. Il me faudrait du temps pour vous raconter cette grande épopée. Le prince Demètre s'en occupe, m'a-t-on dit, il prépare une histoire de la Moldavie. Je vous répéterai seulement une belle réponse d'un prisonnier Valaque, auquel le grand visir voulait arracher le secret de la retraite du prince Vlad V. « Je le sais, dit-il, et je ne te le dirai pas, car je sais aussi mourir et me taire. » Sur un signe sa tête roula. — « Si Vlad avait une plus grande armée d'hommes pareils, il serait bientôt le maître du monde, dit le visir. »

Hélas ! presque tous les Romans étaient ainsi alors !

Et ce grand Étienne, notre honneur et notre gloire ! Vous dirai-je cette bataille de *Roman*, où il défia les Turcs avec une armée si faible ? Le Vornic Boldur, qui nous a laissé de si dignes descendants, commandait l'infanterie, et le Pacrnic Costa la cavalerie. Cette petite troupe offrait le coup-d'œil le plus singulier. Les *Trabanti*, (harbalétriers,) portant de longs cheveux, les *armasi*, (fusiliers,) avec une majestueuse barbe, les *senneni*, (archers) armés d'une massue et vêtus d'une jaquette, les *pantiri*, (dragons) coiffés d'un casque ailé ; les *lefedgi* (cuirassiers,) défendus hommes et chevaux par une forte armure ; les *aprozi*, (hérauts,) étincelants d'or et de broderies. Partout les boyards parés des dépouilles de l'ennemi, en faisant trophée et espérant bien augmenter leur butin. Boldur, le vaillant Boldur, se jette en avant, il

enfonce la première colonne, lorsque le cheval d'Étienne est tué sous lui. — Enfants, ne vous rendez pas, crie-t-il à ses pages ! On lui donne un autre coursier, il reprend sa course sanglante et ne remet le glaive qu'après avoir ajouté un laurier de plus à sa couronne.

Plus tard il vainquit les Polonais et fit labourer le champ de bataille par les prisonniers même. On y sema des glands, et cette forêt fut nommée la forêt rouge, arrosée du sang des ennemis; elle existe encore, en partie du moins. Le roi de Pologne disait que les Romains sont indomptables; qu'il est plus facile d'obtenir d'eux par la conciliation que par les armes, et qu'il vaut mieux s'en faire des amis que de tenter de les mettre sous le joug.

Le dernier de la race d'Étienne fut un enfant naturel, Petriko pêcheur. Il fut proclamé prince lorsque sa mère eût montré le diplôme où le prince le reconnaissait pour son

filz , et lorsqu'on eut trouvé sous la plante de ses pieds le sceau du hospodar. La Moldavie se trouva ainsi gouvernée par un vendeur de poisson , tant la mémoire du grand homme inspirait de respect , et seulement parce que son sang coulait dans les veines de ce pêcheur. Sous le règne suivant , celui d'Étienne VII, l'imprimerie s'introduisit dans la principauté en 1554.

Basile-le-Loup, monté sur le trône en 1655, fut après Étienne et Alexandre, le prince le plus illustre de notre chronique. Il nous a donné un code, dont les sages lois nous régiront longtemps, et qu'Eustrasius a imaginé de mettre en vers. Il a fait tout ce qu'un monarque sage peut faire pour son pays , je vous en ai longuement parlé dans l'histoire de Roxandre. Depuis sa mort nous sommes devenus esclaves. Les Phanariotes trafiquent du trône des deux principautés. Ils sont au plus offrant et dernier enchérisseur , ils se chassent sans cesse

mutuellement, ils nous ont lâchement attachés à la suite de l'empire turc, si souvent combattu et vaincu si souvent aussi par nous. Nous avons eu la honte de porter l'étendard de la croix derrière celui du croissant au siège de Vienne. Ceci je l'ai vu, et j'ai été heureux de mon exil en ce moment, je vous l'avoue. Sobiesky dont le prince Constantin Cantimir, le premier hospodar national que nous ayons eu depuis longtemps, nous a fait l'ami, Sobiesky en conserve un mauvais vouloir. Déjà une fois il est entré en Moldavie, sous prétexte d'alliance et il nous a ensuite laissé à la vengeance des Turcs. Dieu veuille qu'il ne médite pas autre chose ! La présence de cette comtesse Orłowska à Jassy, ne présage rien de bon, selon moi. Si nous pouvions nous entendre, le projet de Grégoire, de tous les partisans de Mikaël nous sauverait peut-être, mais où est l'union dans ce malheureux pays ? sans l'union on ne peut réussir. Vous l'avez vu déjà depuis votre arri-

vée... des paroles , des protestations et voilà tout. Hors Rosetti, cette nature si rare et si généreuse, il n'y a que trahison et égoïsme. Certes le prince a d'immenses qualités , mais il est bien jeune , mais il est bien passionné , mais son caractère est loin d'être mûr. Il lui faudrait encore de l'expérience et malheureusement nous n'avons pas le temps d'attendre. Tel qu'il est cependant, je le répète , si les principautés comprenaient leur intérêt, il nous sauverait. Il a du cœur, avec du cœur et de l'intelligence on arrive à tout.

— Vous méconnaissez le prince, monsieur, il est doué de ce qui fait les héros et les illustres capitaines. Vienne l'occasion et vous verrez.

— Je sais , Monsieur , que vous en avez fait un dieu , depuis longtemps il n'y a plus de dieux sur la terre. Je vous ai ennuyé ce soir de mes récits , je suis rentré tout-

à-fait dans mes fonctions de pédagogue , et cependant mon noble élève n'a plus besoin de mes leçons. Celui-là est un grand homme , celui-là est un législateur , celui-là mettra son pays au rang des premières nations de l'Europe. Je n'ose me flatter d'y avoir contribué en quelque chose, j'ai semé sur cette terre féconde et la moisson surpasse mon attente.

— Il est temps, je crois, de nous rendre au service, monsieur. Je verrai partout maintenant l'image de ce brave Timush, et je comprends comment la princesse l'a préféré à Coributh, ce dernier était trop raisonnable pour un amoureux. Le père Bazile ne manque jamais à la cérémonie, m'a-t-on dit.

— Oui, il quitte exprès son très saint couvent de Niamtzo, chaque année. Ordinairement il ne vient guère ici qu'à cette époque. Les événements politiques l'y ont seuls attiré depuis cette année, car en pareil cas tout le

monde conspire. Que Dieu bénisse cette conspiration, puisque les moines s'en mêlent. Peussent-ils lui porter bonheur !

LA NEOPHYTE.

Tout le monde se réunit dans la chapelle. Le recueillement était extrême, car à cette époque, la religion dominait toutes les classes. Roxandre au haut de l'église, priait avec la ferveur de son âme et de ses regrets. Les larmes inondaient son visage. Seule dans la vie, depuis tant d'années, elle pouvait au moins adorer le souvenir de celui qu'elle aima, ce souvenir sans

tache et sans remords. Plus heureuse que bien d'autres, elle ne fut point obligée de briser son idole, d'anéantir son culte, et c'est une immense consolation : en pareil cas on ne pleure que sur soi, au lieu de pleurer sur *lui*!

A côté de sa tante la pauvre Anika souffrait aussi et d'une douleur plus cruelle, son fiancé, vivant près d'une autre, était mort à son amour. Elle contemplait d'un œil d'envie cette femme qui au moins fut aimée uniquement dans sa jeunesse, elle qui ne l'avait jamais été. Plus loin Mikaël, distrait, roulant dans ses doigts les boucles de sa barbe soyeuse, il ne voyait qu'une image, ne conservait qu'une pensée. Le père Bazile officiait et il priait du cœur et des lèvres pour Timush et pour ceux qui lui survivaient, bien plus à plaindre encore. La pompe ecclésiastique fut grande, car les princes Cantimir, tous fort pieux, dépensèrent de fortes sommes à cette intention, et la famille de Roxandre conservait les sympa-

thies religieuses qui ne lui firent point défaut en un jour d'aussi solennelle mémoire.

Au fond de la chapelle, derrière les vases les plus humbles, une femme voilée se tenait debout. Ses mains croisées sur sa poitrine dans l'attitude de la réflexion, l'immobilité de toute sa personne, indiquaient plus encore que son attitude pieuse qu'elle aussi elle priait. Personne ne fit attention à elle. Seulement quand les seigneurs passèrent et que chacun s'agenouilla devant eux, l'œil perçant de Mikaël la découvrit malgré l'obscurité où elle se cachait, et il tressaillit.

On ferma les portes, cette femme resta : lorsque Bazile eut quitté ses habits sacerdotaux ; au moment où il allait sortir lui-même, elle s'approcha de lui, il ne la reconnut pas.

— Mon père, dit-elle, en s'inclinant profondément, une néophyte vous demande le baptême.

— Et qui êtes-vous, ma fille? Comment se fait-il qu'à votre âge vous ne l'ayez pas reçu encore? Vous ne semblez point étrangère pourtant.

— Je suis une païenne, mon père, une cigaine, et je désire entrer dans la sainte Église.

— Kiva! s'écria-t-il.

— C'est moi, mon père. je m^e rends enfin à vos ordres, à ceux de ma bienfaitrice, la princesse Roxandre, je viens embrasser la foi du Christ.

— Aucun motif humain ne t'a-t-il inspiré ce désir, Kiva? reprit le moine, en fixant sur elle un regard scrutateur.

— Je ne demande rien en ce monde, mon père, ni honneurs, ni richesses, je n'ai pas d'autre but que de prier le Dieu qui m'a protégée, tant que durera mon bonheur, et de me consoler dans son sein, lorsque le malheur m'aura frappée.

— Mikaël a exigé de toi cette démarche, ma fille, n'est-il pas vrai?

— Oui, mon père, pour lui seul je pouvais braver le courroux de ma mère, la haine de mes frères, et les reproches de ceux que j'ai aimés jusqu'ici.

— Insensée ! où te conduira un pareil amour ?

— Au bout de ma vie mon père, à être aimée et à me dévouer entièrement, je vous l'ai dit.

— Tu es donc très résolue à devenir chrétienne ?

— Oui, mon père.

— Eh bien ! trouves-toi dans trois jours au monastère de Niamtzo et je t'administrerai le baptême. Tu y paraîtras seule, entends-tu, Kiva, nos sacrements ne doivent point être profanés par les passions humaines. Peut-être en ce moment le Seigneur te fera-t-il la grâce de t'éclairer, peut-être comprendras-tu alors les véritables intérêts de ton existence. Quitte ce château sur-le-champ ; promets-moi que d'ici au jour fixé tu ne reverras pas le prince.

Si ce sacrifice est pénible, offre-le à ton créateur ; il t'appelle à lui ; songe à moi, qui te le demande, à ton pays, qui serait en droit de l'exiger.

— J'obéirai, mon père, conduisez-moi vous-même hors des remparts. Sans votre assistance on pourrait me retenir. Malgré mon déguisement, Mikaël m'a reconnue, j'en suis sûre. Hélas ! pensa-t-elle, j'espérais pourtant le voir !

— Suis-moi, et ne crains rien, je saurai bien imposer au prince lui-même, les lois d'un Dieu plus puissant et plus jaloux que lui de ceux qui le cherchent.

Ils sortirent de l'église et traversèrent plusieurs salles, sans rencontrer personne. Auprès du vestibule, Georges attendait la jeune fille, et lui fit signe de venir à lui.

— Georges, j'emmène Kiva, nul ne la verra,

dans quelques minutes je rendrai compte au prince de ma conduite.

— Mais Seigneur...

— Obéis, Georges, interrompit vivement Kiva, et supplie le prince de ne point s'inquiéter de moi, je reviendrai. Je suis en ce moment les instructions qu'il m'a données, qu'il me laisse libre, et ajouta-t-elle à voix basse, il m'en coûte plus qu'à lui, pourtant cela est indispensable.

Le moine et la cigaine continuèrent à marcher. Sur l'ordre de Bazile les portes s'ouvrirent et Kiva fut bientôt dans la campagne. Vasily l'attendait, il jeta sur le père un regard haineux, comme un dogue à la chaîne, forcé de respecter malgré lui ceux qu'il déteste.

— Dans trois jours à Niamtzo et seule, répéta le moine en français, pour ne point être entendu du bohême.

— J'y serai, mon père, ce secret restera

entre nous jusqu'au jour où je le divulguerai moi-même, vous me le promettez !

— Tu peux compter sur ma parole.

Ils se séparèrent et la première personne que le moine rencontra après avoir passé le pont-levis, ce fut Mikaël. Impatient, agité, il lui donna à peine le temps de le suivre dans sa chambre avant de l'interroger.

— Dieu se sert de toutes les voies, dit Bazile, il ramène à lui une âme par les raisons les plus faites pour l'en éloigner quelquefois. Kiva a demandé le baptême, elle le recevra bientôt. D'ici là je lui ai interdit cette demeure. Si elle y rapporte ensuite le scandale je sais ce qu'il me reste à faire, mais au moins elle ne souillera pas sa robe de cathécumène.

— Je vous remercie, mon oncle, je vous remercie de vos soins. Ne les étendez pas plus loin qu'ils ne doivent aller. Kiva sera toujours respectée à l'égal de moi-même, je le veux, je l'entends ainsi.

— Grand Dieu ! et les princesses ? Vous oubliez donc leur présence ?

— Non, mon oncle, je n'oublie rien. Je cacherai mon amour tant qu'on ne me forcera pas à le découvrir, en contrariant mes projets. Vous pouvez vous fier à mon honneur, je pense.

Le moine se leva sans répondre, il quitta la chambre d'un air triste; lorsqu'il fut sur le seuil, il se retourna, envoya une bénédiction au prince et lui dit :

— Je vous plains, mon neveu, je prierai pour vous dans ma retraite, vous ne me verrez plus avant le moment où mon pays m'appellera.

Au jour fixé par Bazile, Kiva, vêtue de blanc, se présenta à Niamtzo, elle fut admise sans difficultés. Tout était préparé pour la cérémonie, elle devait néanmoins se faire sans témoins, ainsi que le demandait la néophyte. Une femme du village consentit à servir de marraine, un

paysan fut désigné pour parrain et Bazile administra à la jeune fille le saint sacrement. Cette cérémonie, toute simple qu'elle fut, portait en elle quelque chose de solennel et d'imposant, comme tout ce qui est simple et religieux. Kiva répondit aux questions qu'on lui adressa, elle se montra pieuse et profondément impressionnée sous les Saintes onctions, et lorsque Bazile lui dit, après l'avoir communiée :

— Vous voilà chrétienne, ma fille, sachez en accepter les obligations, remplissez-les et montrez-vous digne de la faveur que vous avez reçue.

Elle répliqua :

— Soyez tranquille mon père, je tiendrai au péril de ma vie ce que je viens de promettre.

Un témoin invisible suivait Kiva sans qu'elle s'en aperçut. Il se cacha en l'apercevant, et attendant les paysans au passage, il les interrogea.

Ces gens simples ne se défendirent pas contre ses ruses et Vasily découvrit bientôt ce qu'il désirait savoir. Son premier mouvement fut une jalouse rage , capable de l'entraîner aux plus atroces vengeances : la réflexion le ramena sous le joug où la cigaine retenait cette nature indomptable. Il voulait la voir, l'entendre, avant de la punir, il voulait apprendre d'elle quelles raisons la décidaient à quitter la loi de ses pères, pour une religion qu'ils haïssaient.

— Et malheur aux chrétiens, pensa-t-il, s'ils l'y ont forcée !

Il retourna dans cette intention à la demeure de la montagne , Kiva n'y avait pas reparu encore ; ni Zinka ni Petraki ne purent lui dire ce qu'elle était devenue.

— Elle est à Kramtza sans doute ? demanda Vasily.

— Je ne le crois pas, on l'attendait à Piatra ce soir.

— Qui l'attendait?

— Celui de nos frères qui porte sa correspondance en Valachie.

— C'est donc là qu'il faut la chercher alors.

DEVOUEMENT.

Cependant le jour de la réunion approchait, Rosetti ne pouvait tarder à revenir et déjà les seigneurs convoqués affluaient de toutes parts. En voyant autour de lui un cercle aussi nombreux de partisans, Mikaël ne doutait pas de la réussite de ses projets. Une seule chose manquait encore à son bonheur, la présence de Kiva. Elle ne donnait point de ses nouvelles

et vingt fois le bouillant jeune homme voulut se mettre à sa recherche. Il fallut toute l'amitié de Ronçard pour dominer cette volonté. Il lui représenta avec tant de force qu'il perdrait et sa maîtresse et lui, qu'il obtint enfin d'envoyer seulement Georges à la montagne et au monastère. Zinka même, si heureuse d'abord de retrouver son fils, semblait le fuir à présent. Mikaël s'obstinait à ne voir dans cette conduite qu'une jalousie ou une retenue de mère, tandis que le marquis y cherchait des motifs bien plus sérieux.

Le dimanche précédant la fête de la Vierge, Anika rêvait près d'une des fenêtres, sa tante et Mikaël causaient à l'autre extrémité de la salle. On entendit un bruit de voix dans la cour, ils se retournèrent et en demandèrent la cause à la jeune fille.

— Kiva entre au château, parée comme une déesse, elle montre aux boyards assemblés

devant l'escalier les gentilleses de son cheval Doquie.

Bien qu'Anika ne sût rien de positif sur la conduite de son fiancé, un instinct secret l'éloignait de sa rivale, plus encore que par le passé. Mikaël l'admirait, il vantait sa grâce et ses charmes, lorsqu'il regardait à peine sa cousine, que de raisons pour justifier cette antipathie! En revoyant cette femme plus belle et plus charmante que jamais, la princesse pâlit, elle épia les impressions de son cousin; il ne fut pas maître de son premier mouvement, et s'élança vers la croisée en s'écriant :

— De par le ciel! vous avez raison, Elle se donne ainsi en spectacle, c'est intolérable!

Oubliant celles qui le regardaient, il courut à la porte, traversa le corridor, arriva sur le perron, et avant que personne n'eut deviné sa présence, il arrêta le cheval de Kiva, en

donnant une secousse à la bride et en disant les dents serrées par la fureur :

— Kiva, rentre, je te l'ordonne.

La douce créature glissa comme une goutte de rosée sur une feuille et tomba à genoux devant lui, le cœur blessé du chagrin qu'elle lui causait, les mains jointes, les yeux humides, des larmes dans la voix.

— Pardon, Monseigneur, dit-elle tout haut. Merci, mon Mikaël, tu m'aimes, ajouta-t-elle tout bas.

Aussitôt que Mikaël eut quitté l'appartement, Roxandre prit sa place à la fenêtre. La nièce et la tante assistèrent, à côté l'une de l'autre, à la scène que je viens de décrire, et lorsque la cigaine disparut sous le vestibule, suivie du prince et des jeunes boyards, qui s'étonnaient entre eux, Anika se jeta dans les bras de la princesse en fondant en pleurs :

— Oh ! Madame, dit-elle, emmenez-moi d'ici, ils vont venir et je ne veux pas les voir.

— Mon Dieu ! ayez pitié de nous, poursuivit la pieuse femme, qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Votre volonté soit faite.

Elles sortirent par la porte du fond, et les seigneurs entrèrent par l'autre avec le prince qui, sentant trop tard l'inconvenance de sa conduite, s'efforçait de la réparer.

— Où irons-nous aujourd'hui ? demanda-t-il d'un air empressé, une chasse à l'ours vous conviendrait-elle ? Nous l'arrangerons, facilement, les cigains sont justement arrivés, disons comme le Thébain : A demain les affaires sérieuses !

— Et pourquoi Kiva ne danserait-elle pas ? reprit un des jeunes gens, on ne parle que de son merveilleux talent et beaucoup d'entre nous ne l'ont jamais vue.

— Ceux-là ne la verront pas, Kiva ne dansera plus.

Mikaël pâlit en prononçant ces mots. Louis, resté près de lui, le conjurait de rappeler son

sang-froid et de ne pas perdre son avenir par une colère hors de propos. Mikaël le rassura d'un geste.

— Que vous semble de ma proposition de chasse ? Ne voulez-vous pas en essayer avant la nuit, Messieurs ? reprit-il.

— Allons, allons, poursuivit le marquis en français, se dirigeant vers l'entrée, je les conduirai, mon prince, laissez-les moi et ne vous inquiétez de rien. Ils ne me comprennent pas, c'est égal, dites-leur seulement de me suivre. Avec des chiens et des piqueurs, ils sauront bien ce que je leur offre.

Ils rencontra Basile dans le corridor.

— Allez près du prince, je vous en conjure, mon père, ou il fera quelque folie. Moi je me charge des autres. Kiva vient d'arriver, et tout se brouillera si nous n'y mettons ordre.

Les jeunes gens se précipitaient sur les pas de Louis en poussant des cris joyeux et en appelant leurs domestiques. Basile les laissa

passer et rentra dans la grande salle, où Mikaël se promenait agité.

— N'est-ce pas dans trois jours l'Assomption, mon oncle ? dit-il.

— Dans trois jours, mon neveu, en effet.

— Alors Rosetti arrivera demain ?

— Oui, demain ou après.

— Tant mieux, enfin nous saurons quelque chose, enfin je secoueraï cette tutelle qui me pèse, enfin je pourrai imposer ma volonté sans qu'on ait le droit de m'en demander compte, sans que je sois obligé d'en expliquer le motif.

— Calmez-vous, Mikaël, calmez-vous. Vous en aurez le temps pendant cette chasse, bien heureusement imaginée, au retour il n'y paraîtra plus. Laissez-moi le soin de parler aux princesses, fiez-vous-en à mon expérience.

— Eh bien ! allez, mon père, je m'en rapporte à vous, je rentre chez moi, voyez, arrangez tout, moi j'attends Rosetti, j'attends ce

conseil qui me rendra libre. Là je parlerai enfin, là j'expliquerai mes intentions; mais calmez Roxandre et Anika, je vous en supplie.

— Qu'ordonnez-vous de Kiva, mon prince?

— Qu'elle présente ses devoirs à la princesse Roxandre, qu'elle reprenne sa chambre ordinaire, que rien ne soit changé, seulement qu'elle ne vienne pas danser et chanter sans mon ordre, voilà tout.

Ils se séparèrent; Basile pour exécuter les instructions qu'il recevait, le prince pour remonter à son appartement. Il n'y fut pas une minute sans appeler Élie.

— Aussitôt que Kiva sortira de chez Sa Grandeur la princesse Roxandre, tu l'accompagneras ici, tu resteras en dehors de la porte, et, sur ta vie, tu ne laisseras entrer personne, fût-ce mon oncle, fût-ce les princesses, surtout le prince Mitika. Ton père est absent, tu le

remplaceras, montres-toi digne de ma confiance.

— J'obéirai, Monseigneur.

Mikaël, demeuré seul, se livra aux chimères de l'amour, aux fantômes de la jalousie. Voir sa maîtresse, la femme qu'il adorait, sous les regards de ces jeunes fous, l'objet de leurs désirs, de leurs joyeux propos, était un supplice au-dessus de ses forces ; il aurait voulu la cacher à l'univers et garder pour lui seul ces grâces qui jusque-là faisaient l'admiration de tous. Il s'en prenait à elle de cette admiration, car elle s'y livrait, alors que personne ne conservait le droit de l'aimer excepté lui.

— Elle va venir ! se disait-il, et son cœur battait à cette pensée, je saurai d'elle pourquoi elle est restée si longtemps éloignée et pourquoi je l'ai retrouvée ainsi. Je me suis trahi malgré moi, plus que jamais donc il faut qu'elle soit

hors des atteintes des autres. Mon Dieu ! si un seul osait !

Il attendait et les minutes lui semblaient des heures. Au moment où il se décidait à entrer lui-même chez Roxandre , la cigaine parut. Mikaël oublia tout, il la prit dans ses bras et la couvrit de baisers. Kiva, se sentant aimée ainsi, éprouva une de ces jouissances ineffables accordées aux âmes d'élite et que ni la plume, ni la parole ne savent rendre.

— Mon Mikaël, murmurait-elle, mon Dieu ! je vous remercie !

Et ses larmes coulaient, ces larmes de bonheur, qui font tant de bien, qui disent tant de choses, ces larmes qui viennent du cœur et qui y retournent, ces larmes, si chèrement payées par celles du désespoir, et que cependant on achèterait mille fois à pareil prix.

— Mon Mikaël, continua-t-elle, lorsque son émotion lui permit de parler, nous avons été sé-

parés des siècles, mais il le fallait : le père Basile l'exigeait d'abord, ensuite je me suis rendue à Piatra, pour toi, mon ange, un messenger de Valachie devait s'y trouver, je l'ai vainement attendu et je ne conçois pas son absence, elle m'inquiète. Rosetti heureusement nous apportera des nouvelles. Mais tu ne me réponds rien, ton sourcil se fronce, ton regard se fixe sur moi triste et courroucé. Qu'as-tu ? qu'as-tu, mon Mikaël ?

Alors commença une de ces scènes de jalousie, inutiles à décrire, elles se ressemblent toutes. Quiconque a aimé les a connues, et qui n'a pas aimé en ce monde ? Tant que l'amour dure la jalousie l'entretient, lorsqu'il est fini la jalousie l'achève. Elle sert de prétexte à l'abandon : vrai ou fausse c'est toujours une raison à donner aux autres, à se donner à soi-même du changement, dont on rougit.

La scène se termina ainsi qu'elles se terminent éternellement.

— Je partirai, disait la jeune fille, en pleurant, ce sera le meilleur moyen de réparer ta folie.

— Tu ne partiras pas, Kiva ! Nous séparer ? Oh ! cette absence m'a trop appris que je ne pouvais vivre sans toi. Ne crains rien, personne n'osera s'attaquer à celle qui m'est chère.

— Mais on s'attaquera à toi, Mikaël !

Le prince sourit orgueilleusement :

— Je saurai nous défendre tous les deux, ne crains rien, je te le répète.

Et Kiva oublia ses terreurs. Une femme qui aime bien croit aveuglément celui qu'elle aime. Ses paroles sont des oracles, il lui semble qu'il a sur les autres la puissance qu'il a sur elle ; et puis douter, douter de lui ! ce serait un blasphème, on ne doute jamais quand on n'a pas été trompée, ou du moins quand on ne sait pas l'avoir été, ce qui revient au même, mais

ensuite, on ne croit plus, pourtant on aime encore et on souffre !

La princesse Roxandre après une longue conversation avec Basile et le prince Théodore, prit sur elle une grande résolution et très contraire à ses habitudes : elle eut l'air d'ignorer ce qui s'était passé. La raison des deux frères leur dictait ce conseil. Le salut du pays, la réalisation du rêve de toute leur vie reposait sur Mikaël. L'irriter serait tout perdre.

— Si sa passion n'est qu'un caprice elle s'éteindra vite, disaient-ils ; si elle est sérieuse, en la contrariant on la rendrait plus sérieuse encore, d'ailleurs il sera toujours temps d'en venir là.

— Attendons la réunion, continua Théodore, l'effet peut en être tel que mon neveu, placé entre son amour et son ambition, fasse lui-même ce que nous désirons. Tous nos amis comptent sur son mariage avec ma fille et certainement on lui en parlera.

— Mais s'il épouse Anika sans l'aimer, Anika sera malheureuse.

— L'amour viendra plus tard, soyez tranquille, Madame. Quel jeune homme n'a pas eu des fantaisies de ce genre et ne les a pas oubliées devant de plus sérieux devoirs ? Ma fille ne saura jamais les erreurs de son mari, nul n'oserait l'en instruire, la paix de son âme n'en sera donc point troublée.

— Qu'il soit fait selon vos desirs alors, pourtant je ne puis m'empêcher de craindre l'avenir.

— L'avenir est entre les mains de Dieu, Madame, quand nous aurons tout essayé nous n'aurons plus qu'à nous soumettre à sa volonté.

Kiva resta donc au château comme à l'ordinaire. Peut-être Roxandre mit-elle une sévérité marquée dans sa manière d'être avec

elle, cependant elle la regardait souvent, d'un œil de pitié et d'affection; la Cigaine remarqua seule ces nuances et son cœur en tint compte à sa protectrice. Les jeunes gens parlèrent entre eux de l'amour du prince pour la belle fille, on se taisait devant les maîtres de la maison et leurs commensaux intimes. Il n'y eut donc aucun éclat apparent, bien que chacun sut parfaitement à quoi s'en tenir, excepté Anika peut-être, défendue par son insouciance contre la vérité.

La veille du jour fixé, ainsi qu'il l'avait promis, Grégoire revint. Le marquis courut au-devant de lui et son air soucieux lui apprit de mauvaises nouvelles avant qu'il ne les eut racontées. Ils s'enfermèrent ensemble, afin d'aviser aux moyens de sauver Mikaël.

— Nous n'avons qu'une ressource, dit Rossetti, le mariage du prince. S'il abandonne la princesse pour une Cigaine, il perdra le peu de

pratisans qui lui restent. Les amis de Roxandre se rallient à nous à cette condition, je sais qu'une grande partie des boyards réunis ici veulent l'imposer demain. En Valachie, Brancovan a profité de nos fautes, il est sûr de la Porte. Il a intéressé en secret le grand visir et le premier drogman, Mavrocordato, en leur promettant des trésors. Cantacuzène, son ennemi se lie aux Cantimir, mais l'amour de Demètre pour sa fille le fait pencher de son côté. Son fils Serban arrivera ce soir. Je lui ai porté le message de Kiva, il m'a semblé fort disposé à la paix, pourtant je ne le crois pas sincère, la suite nous instruira.

— Qu'imaginer alors ?

— Je connais Kiva, adressons-nous à son cœur, à sa générosité, disons-lui tout, implorons son assistance, Kiva se devouera, je n'en doute pas, elle l'a déjà prouvé, et elle saura le faire de manière à ne pas exalter la douleur du

prince , c'est une grande âme que la sienne, voyez-vous !

— Vous avez raison, Grégoire, repliqua le marquis, appelons-la ici, avant que votre retour soit connu, et prévenons-la sur-le-champ. Je vais vous l'envoyer, peut-être ma présence vous gênerait-elle, et j'ai peine à espérer d'ailleurs que vous réussissiez.

Un instant après , la cigaine était auprès de son fidèle ami. Leur entretien dura plusieurs heures , et lorsqu'ils se séparèrent la pauvre fille avait les yeux gonflés de larmes, mais son visage portait l'empreinte d'une forte résolution et d'une douleur résignée. Grégoire ne se montra qu'en ce moment, il répondit aux questions du prince et de Roxandre d'une manière évasive, en ajoutant que la journée du lendemain déciderait tout.

Le souper fut d'une gaité bruyante , à l'abri de laquelle chacun cacha sa préoccupation. Kiva ne dansait plus après le repas , d'autres

cigains la remplaçaient et ce soir-là ils amenèrent des ours admirablement instruits, ce qui réjouit fort la compagnie. Mikaël donna l'exemple, les joyeux propos circulaient autour de la table, un étranger n'eut jamais soupçonné que, le jour suivant, on mettrait en question, dans cette réunion si folle, le sort de tout un peuple. Les princesses se retirèrent de bonne heure, Leur départ servit de signal à une orgie plus complète encore, elle se prolongea bien avant dans la nuit, Mikaël excitait les autres, afin de mieux conserver son sang-froid. Kiva l'attendait chez lui, elle semblait la statue du désespoir.

— Qu'as-tu ma bien-aimée? tu pleures! d'où viennent tes larmes, ma Kiva, qui peut les causer? Oh! quoique tu me demandes, je te jure que tu l'auras, fût-ce tout ce que je possède, mais tu ne pleureras plus!

— Tu te trompes, Mikaël, je ne pleure pas,

je t'attendais, voilà tout, et quand je t'attends je suis toujours triste.

— Enfant ! tu étais jalouse peut-être !

— Je ne suis point jalouse, je pensais, et les choses qui m'occupent sont si graves, qu'elles ne laissent point de place à des chimères. Je t'aime de toute la passion de mon cœur, Mikaël, mais ta maîtresse est d'abord ton amie. Je te dois la vérité, et l'instant est venu pour moi de remplir la mission que je me suis imposée. Demain, Mikaël, tu présideras l'assemblée des boyards, tu commenceras activement ton entreprise et elle échouera dès les premiers pas, si tu ne te rends pas à mes conseils.

— Que veux-tu dire, ma Kiva ?

— Avant que de prendre aucun engagement, avant que de se décider à quoi que ce soit, les seigneurs, presque tous du moins, te sommeront de tenir ta parole et d'épouser la princesse Anika.

— Eh que leur importe ! de quoi se mêlent-ils ?

— Ce qu'il leur importe ? c'est qu'ils la connaissent et qu'ils ne te connaissent pas. Ce qu'il leur importe ? c'est qu'une grande partie d'entre eux ne te fera roi qu'afin de la faire reine. Ce qu'il leur importe ? c'est qu'il leur faut une garantie de ta bonne foi. On les a si souvent trompés qu'ils ne croient en personne. Qui leur répondra, qu'en cas de non succès, tu ne traiteras pas isolément, tu ne quitteras pas en secret le pays, les abandonnant à la vengeance du Sultan, ou de leur nouveau maître, s'ils n'ont pas entre les mains un gage de sûreté, si aucuns liens ne t'attachent ici ? Ta femme c'est comme toi, c'est plus que toi, Tu commanderas l'armée et elle restera au milieu de leurs familles à eux, tu ne pourras rien promettre, rien demander pour elle qui ne soit aussi pour les autres, ce sera un otage, comprends-tu ?

— Je comprends.

— Moi, que suis-je pour eux ? la bohémienne Kiva, l'esclave Kiva que chacun a vu danser moyennant quelques piastres. Eh pourtant, si je voulais ! s'ils savaient quel sang coule dans mes veines ! Oh ! Mikaël ! Mikaël ! si j'étais pure ! N'y pensons pas, c'est impossible. Cherchons plutôt à tout préparer pour demain, pour demain, ce jour à la fois si fatal et si beau, qui amènera ton triomphe et notre séparation.

— Nous ne nous séparerons pas Kiva, je n'y consentirai jamais.

— Nous nous séparerons, car il le faut, car je répons à ton pays, à ta famille, à ta gloire, de la destinée qui t'appartient, car tu dois être grand, tu dois être roi et je ne serai pas un obstacle pour toi, je te l'ai juré, Mikaël. Tu accepteras la proposition des boyards, tu jureras d'épouser la princesse, tu te laisseras fiancer

solennellement à elle, ou je le jure aussi, le soir je n'existerai plus.

— Kiva !

— Choisis : ma mort, ou cette union. J'y suis décidée, mon bien-aimé, un amour tel que le mien m'impose ce devoir, c'est la seule occasion peut-être où la pauvre Kiva pourra prouver à toi et au monde ce qu'elle vaut, permets-lui de la saisir. D'ailleurs, ces fiançailles ne forment point un lien indissoluble ; quand tu seras plus sûr de ton succès, quand on te connaîtra, quand on te choisira pour toi-même, tu pourras le rompre encore s'il continue à te peser.

— Comment toi, Kiva ! me conseiller un parjure !

— Un parjure ! non, Mikaël, un acte de politique tout au plus, répondit-elle avec mélancolie. Tu tiendras plus tard cette promesse, vas ! Tu aimeras la princesse et alors peut-être

ne voudras-tu plus te rappeler cel'e que tu retiens aujourd'hui.

— Tu ne m'aimes pas, Kiva ?

— Je ne t'aime pas, mon Dieu !

■ — Non, car si tu m'aimais, toutes les considérations céderaient devant cet amour ; si tu m'aimais, tu ne supporterais pas l'idée de te séparer de moi, de me donner à une autre ; si tu m'aimais, tu croirais à l'éternité de ma passion comme je crois à la tienne. Non, tu ne m'aimes pas !

— Oh ! Mikaël ! tu nies cet amour, immolant ma vie, mon bonheur, à ton avenir ! Tu ne comprends donc pas le dévouement, toi ? Je renonce à cette belle illusion de marcher à côté de toi à la délivrance de ce pays que j'adore, je renonce à cette chimère tant caressée d'être l'ange gardien de la patrie et de son chef, je renonce à tout ce que j'ai rêvé, à tout ce que j'ai senti, à tout ce que j'ai désiré, j'y

renonce pour vivre obscure , seule et cachée, afin de prier pour toi dans ma retraite, afin de garder intact et éternel dans mon âme ce sentiment que tu calomnies, et tu n'appelles pas cela de l'amour !

Elle se jeta dans ses bras et resta longtemps la tête appuyée sur sa poitrine en sanglotant. Il couvrait de baisers ses cheveux et son front, répétant ces paroles sans suite, le langage le plus éloquent de la passion, elle ne les entendait pas. Toute à sa douleur, elle conjurait le ciel de lui donner la force d'accomplir son sacrifice, de rompre cette chaîne rivée à son cœur. Dieu l'entendit et il lui envoya le courage. Il voulut que cette créature rachetât son passé par un amour si pur et si grand, par une abnégation si complète et si généreuse, qu'ils fussent pour elle, dans ce monde et dans l'autre, un gage de pardon, une réhabilitation suprême.

— Kiva, dit le prince, il y a peut-être un moyen de tout concilier.

— Hélas ! je n'en connais pas d'autre que celui d'épouser la princesse.

— Ou du moins de le promettre. Je le promettrai, puisque tu l'exiges, mais tu resteras près de moi.

— Y songes-tu, Mikaël ? Rester près de toi, ce serait rendre tes promesses inutiles. Ne sait-on pas maintenant ce qui se passe entre nous ?

— Sans doute. Et qu'est-ce que cela change aux projets des boyards ? Ils veulent qu'Anika soit ma femme, ils ne m'imposent pas de l'aimer apparemment ?

— Non, pas eux, mais elle, mais sa tante ! Et puis tu dois respecter celle qui deviendra la mère de tes enfants, celle qui portera ton nom ; je n'y manquerais, moi-même, pour rien au monde.

— Tu acceptes donc alors une séparation éternelle, Kiva ?

— Non, oh ! non, s'écria-t-elle, une séparation momentanée, qui puisse calmer les terreurs de tes amis, de ta famille, qui te mette à la tête de ton entreprise. Une fois que tu en tiendras les rênes d'une main puissante, je reviendrai, tu seras le maître. Et d'ici là, en secret, sous mille déguisements, je trouverai moyen de te voir. Je suis libre, je suis hardie, je ne crains ni la fatigue, ni le danger, et tu peux t'en rapporter à mon amour, à mon besoin impérieux de me rapprocher de toi. Laisse-moi partir demain, avant l'assemblée ; accepte leurs propositions, occupe-toi activement et promptement de réussir et bientôt, bientôt, lorsque tu t'y attendras le moins, ta Kiva, invisible pour tous, veillera à tes côtés. Si quelque malheur te menace, elle le préviendra ; s'il te frappe malgré elle, elle te consolera : tu la trouveras toujours entre la souffrance et toi,

pour souffrir à ta place. Oh ! je t'aime tant, je t'aime tant, mon Mikaël ! Toi seul pouvais être aimé ainsi et moi seule sans doute pouvais ressentir une passion semblable. Comme j'en suis fière et heureuse ! Dans ma solitude, cet amour restera mon orgueil et ma joie ; l'absence n'aura pas d'effet sur moi.

— Comment te remercier, ma Kiva, mon adorable amie ?

— En consentant à ce que je te demande à genoux, mon bien-aimé.

— Tu me promets de revenir bientôt et souvent ?

— Je te promets tout ce que tu me prieras de te promettre.

— Eh bien !... cela est affreux !... en aurai-je la force ?... Eh bien ! je te promets à mon tour que demain le prince Cantimir, le futur roi de Dacie, se laissera fiancer à la princesse Anika Movila mais que ton Mikaël te restera

éternellement fidèle, qu'il n'aimera jamais que toi.

— Merci, merci, mon noble, mon bien-aimé Mikaël, mon amour te donne une couronne, mon amour te fait le plus grand parmi ceux de cette grande nation, mon amour t'ouvre les portes de l'avenir. Oh ! sois béni mille fois d'accepter le sacrifice que je te fais, je t'en garderai la reconnaissance la plus entière, c'est moi qui te dois tout maintenant.

Les âmes généreuses sont ainsi ; lorsqu'elles donnent, elles remercient, lorsqu'elles se dévouent elles se regardent comme obligées, et cependant de pareilles âmes se trouvent rarement récompensées en ce monde ! Dieu seul les apprécie, Dieu seul leur rend tout ce qu'elles ont prodigué aux autres.

VI

L'ASSEMBLÉE.

Le lendemain, aussitôt que la princesse Roxandre fut éveillée, Kiva lui fit demander la faveur d'un entretien particulier et la princesse l'accorda sur-le-champ. La cigaine entra, dépouillée de ses brillants habits, vêtue en paysanne moldave, et son maintien avait subi une métamorphose non moins complète que son costume. Elle s'agenouilla devant la princesse, lui baisa humblement la main et la pria d'ordon-

ner à ses femmes de sortir. Aussitôt qu'elles furent seules elle se prosterna de nouveau.

— Madame, dit-elle, avant de quitter ce château, j'ai voulu vous faire mes adieux, à vous qui avez toujours été si indulgente et si bonne pour la pauvre esclave. J'ai voulu que votre grandeur apprenne de ma bouche combien je suis reconnaissante, j'ai voulu vous faire connaître mes résolutions d'avenir et mes expiations passées. Je fus coupable, Madame, je fus une pierre d'achoppement à vos projets, mais à présent je reconnais ma faute, j'en demande pardon à Dieu, comme je le demande à votre grandeur. Je suis chrétienne, Madame !

— Tu es chrétienne, Kiva, et tu te repens ! le ciel en soit béni, il a réalisé un des vœux les plus chers de mon cœur.

— Je retourne à la montagne, près de ma mère, qu'il me faut instruire de ce secret et qui me maudira sans doute. Ensuite, si la Vierge

daigne m'accueillir, je consacrerai mes jours à la pénitence, à la solitude.

— Ne crains rien de personne, mon enfant, si ta mère et les tiens te repoussent, ma protection ne te manquera pas. Le souvenir de ton père te rendra toujours chère à mon affection, et maintenant je t'aimerai doublement.

— Kiva, la payenne n'existe plus, Madame, la joyeuse, la folle cigaine est morte à jamais, accordez donc vos bontés à Kiva la croyante, à la pauvre et triste Kiva.

— Et Mikaël ? reprit la princesse en hésitant.

— Le prince Mikaël se montrera digne de ses ancêtres, digne de la brillante destinée qui l'attend, vous pouvez préparer ce matin les parures de fiancée.

— Se peut-il, Kiva ? Mikaël est décidé !

— Vous voyez bien que je me retire, Madame, que voilà mon acte d'affranchissement, que le prince n'a plus sur moi, même des

droits de maître. Pour qui aurais-je donc accepté tout cela, sinon pour lui, pour vous, pour la Moldavie ?

— Bien, ma fille, je suis contente de toi. Le ciel te récompensera.

— Je suis déjà récompensée, Madame, la récompense est dans le sacrifice même. Adieu, je pars tranquille puisque vous m'avez bénie. Je ne sais si nous nous rencontrerons en ce monde ; chaque jour de ma vie je prierai pour vous, priez pour moi, vous aussi, princesse, car je suis malheureuse, car mon cœur est mort, car mon âme est brisée. Adieu, adieu !

Elle baisa encore la main de Roxandre, en sanglotant et s'élança hors de la chambre, oubliant dans son trouble le cérémonial accoutumé.

— Hélas ! disait la pauvre fille, en courant au pied des murs, hélas ! je quitte Kramtza en fugitive, lorsque par moi seule la paix y est as-

surée. Il m'a fallu le tromper pour réussir, tout est fini, je ne le reverrai jamais, je n'ai plus qu'à mourir, misérable créature abandonnée ! Oui, mais je l'ai sauvé, j'ai fait plus pour lui que ne fera jamais aucune autre femme. Oh ! ma part est la plus belle !

A quelque distance elle rencontra Rosetti, Elle n'en parut pas surprise, elle y comptait.

— Je suis heureuse de vous dire adieu, Grégoire, et je vous remercie d'y avoir songé. Je vous attendais. J'ai quitté Mikaël pendant qu'il dormait, sans cela je n'en aurais pas trouvé le courage. Vous lui annoncerez mon départ ; je suis forte, je compte sur sa promesse, il ne doit pas s'inquiéter de moi. Ne m'oubliez pas, mon ami, et ne me laissez pas tout-à-fait oublier. Qu'il soit heureux, qu'il soit grand et qu'il me le doive ! Répétez-lui mon nom le jour de son triomphe ! Vous aurez de mes nouvelles et vous me donnerez des vôtres, n'est-ce pas ?

Lorsque vous vous jeterez dans vos rêveries, lorsque vos vers respireront la douleur, pensez à Kiva, elle ne les chantera plus.

Rosetti tenait sa main et ne lui répondit pas, tant son émotion le brisait. Quelques personnes sortaient déjà du château, il fallait s'éloigner, elle lui renouvela ses recommandations et se mit en marche, une nombreuse cavalcade, déboucha du sentier qu'elle allait prendre. Elle regarda attentivement et pâlit.

— Cantacuzène Serban! murmura-t-elle. Il nous a vus, mais il ne me reconnaîtra peut-être pas. Adieu, Grégoire, courez au devant de lui, je ferai un détour et je l'éviterai.

— Adieu, Kiva, vous êtes digne de tous les respects du monde, et personne ne vous calomnierait devant moi!

Ils se séparèrent, Rosetti s'avança vers les nouveaux venus et la cigaine disparut dans les sapins.

— Grégoire , dit en riant le jeune Cantacuzène, voici un rendez-vous matinal et les vassales de Kramtza s'humanisent facilement , ce me semble, mon beau chevalier.

— Je vous demande le secret sur cette rencontre, Cantacuzène, vous me le garderez, n'est-ce pas ?

— D'autant plus volontiers que j'ai reconnu la taille et la tournure, malgré le déguisement. Etiez-vous là confident ou acteur ?

— Je ne vous comprends pas , je vous assure.

— De la discrétion avec moi, lorsqu'il s'agit de Kiva. Mon cher , la poésie a ses privilèges , pourtant ils ne s'étendent pas aussi loin.

— On vous attendait avec impatience , interrompit Grégoire coupant court à la conversation. Vous deviez arriver hier. L'assemblée est pour ce matin, elle sera décisive, que ferez-vous ?

— Avant toute chose , je veux une garantie

du prince Mikaël , ce que je connais de lui , n'est pas fait pour m'attacher à sa cause , ajouta-t-il , avec un sourire amer.

— Il vous les donnera toutes , je vous assure.

— J'en réclame une seule , son mariage avec la princesse Anika. Sans cela , je décide tout-à-fait mon père en faveur de Demètre , il nous offre au moins un gage de sa sincérité.

— Le prince Demètre n'a pas les mêmes vues que le prince Mikaël.

— Non , il est moins ambitieux , il désire seulement le trône de Valachie.

— Eh bien ! les fiançailles auront lieu aujourd'hui même , en présence des boyards.

— Cela est-il possible ! s'écria le Valaque en arrêtant subitement son cheval. Et Kiva ?

— Kiva? elle part , vous l'avez vu.

— C'était bien la peine de m'abandonner alors ! Elle reviendra probablement ?

— Non, elle part sans retour.

— Je ne croyais pas Kiva si patiente ! d'ordinaire, lorsqu'elle ne quitte pas les gens, elle ne leur pardonne pas de l'avoir quittée, aussi vite surtout.

— Kiva se sacrifie pour la Moldavie, pour le prince. Noble créature ! par tous méconnue.

Une expression haineuse passa sur le visage de Cantacuzène, et il murmura :

— Oh ! elle l'aimait ainsi !

Ils arrivaient alors au château où tout était en mouvement. Les domestiques se pressaient dans les corridors, les Boyards, réunis par petits groupes, discutaient déjà sur ce qui allait se passer ; chacun cachait son opinion et cherchait à deviner celle des autres. En apercevant Cantacuzène, ils coururent au-devant de lui. Mi-

chlesco, absent depuis quelques jours, manquait seul à la réunion.

— Eh bien ! quelle nouvelle ? demanda-t-on au jeune Serban.

— Aucune, que je sache.

— Mais votre père ?

— Mon père n'a pu venir, il m'envoie. La santé de ma tante, si chancelante depuis l'assassinat de mon oncle, ne lui permet pas de la quitter. Il approuvera tout ce qui se fera ici, j'en ai l'assurance. Je vous en prie, conduisez-moi au prince Mikael.

Echappant de la sorte aux investigations, il entra dans la chambre du prince, et y trouva Grégoire, qui se hâtait de lui transmettre les adieux de Kiva. Leur premier abord fut embarrassé de part et d'autre : leur rivalité si récente, la préférence obtenue par Cantimir sur Cantacuzène, inspirait à celui-ci une jalousie très naturelle, et le rendait peu disposé à adopter le parti de la Dacie. D'un autre côté,

soupçonneux à l'excès, Mikaël ne supportait pas la présence d'un homme heureux avant lui auprès de celle qu'il aimait. Le passé lui semblait une injure et un reproche continu. Tous les deux néanmoins composèrent leur physionomie. Ronçard, cet observateur si clairvoyant, ne se douta même pas de leur mésintelligence.

— L'heure a sonné, mon prince, dit-il, après les premiers compliments. On n'attend plus que vous, et si votre seigneurie veut descendre, sa présence deviendra le signal de la cérémonie.

— A-t-on prévenu la princesse Roxandre ?

— Sa Grandeur est encore à la chapelle, j'irai la chercher aussitôt que vous m'en donnerez l'ordre.

— Il est plus convenable, je crois, de m'y rendre moi-même. Descendons.

Mikaël portait ce jour-là l'ancien costume moldave, qu'il se proposait d'adopter à l'exclusion des habits turcs, introduits par la ser-

vilité des Phanariotes. Il était admirablement beau ainsi : la richesse des étoffes et des fourrures, l'éclat des pierreries, la magnificence des armes, ajoutaient encore à la noblesse de sa tournure. Ses longs cheveux, sa barbe soyeuse, encadrant son jeune visage, prêtaient à son front un air de dignité et un charme remarquable. Quand il entra dans la salle, donnant la main à Roxandre, et qu'il salua autour de lui avec un sourire ineffable, l'enthousiasme gagna toutes les têtes, et chacun répéta du fond du cœur ce cri échappé à Grégoire :

— Hourra pour Mikaël Cantimir !

La rougeur de l'espérance, l'enivrement du succès brillaient sur la physionomie du prince : il salua de nouveau, et faisant de la main un geste imposant et gracieux, il réclama le silence, après avoir conduit la princesse à la place réservée pour elle.

— Boyards, dit-il, ma famille et moi nous

vous remercions de l'empressement avec lequel vous avez répondu à notre appel en ce jour. Quoique le plus indigne sans doute, presque le plus jeune de tous, ma naissance m'a créé le chef de notre maison, c'est donc à moi d'en soutenir la puissance, d'en augmenter la gloire, et de prouver pour ceux qui portent le nom de Cantimir notre dévouement à la patrie. Depuis trop longtemps le joug étranger pèse sur nous, affranchissons-nous, devenons une nation indépendante et secouons la chaîne humiliante qui nous lie aux ennemis de notre religion. Les Roumans ne doivent former qu'un même peuple sous un même chef. Certes l'expérience et la valeur des deux chefs régnant aujourd'hui en Moldavie et en Valachie les rendaient bien dignes de fixer le choix des Boyards et de monter au trône de Dacie; mais le choix paraissait difficile entre eux, car leurs droits sont également reconnus. L'union nous est nécessaire, avant tout; quelques

sages esprits , afin d'éviter des dissensions interminables , ont cherché un troisième élu sans antécédents , sans ennemis par conséquent , et qui espère ne trouver parmi vous que des amis. Cet élu , c'est moi : de bienveillantes propositions , des instances réitérées , m'ont fait quitter la France et venir me mettre à votre tête. Je ne me dissimule pas combien j'ai besoin de votre indulgence , combien il me faudra d'efforts pour mériter vos suffrages. Cependant ma position , mes alliances , vous offrent des avantages difficiles à rencontrer chez ceux dont le mérite est plus éprouvé peut-être. Le sang des empereurs d'Orient coule dans mes veines , les autres souverains reconnaitront sans doute ce droit incontestable. Louis XIV m'a toujours honoré de ses bontés , et son appui ne nous manquera pas au besoin , j'en ai la certitude. Mes relations à la cour d'Autriche m'ont assuré de la bienveillance personnelle de l'empereur ,

enfin cet astre qui se lève au ciel de notre plus proche voisine, la Moscovie, le czar Pierre, cet homme déjà si grand, à un âge où l'on ne songe d'ordinaire qu'au plaisir, veut bien porter à notre maison un intérêt dont il nous a fait assurer tout récemment encore. Avec de pareils appuis, nous pouvons marcher à la victoire, la généreuse nation appelée à nous suivre se souviendra des beaux jours d'Etienne et d'Alexandre : nous aurons aussi nos champs de batailles immortels, et nos lauriers, arrosés du sang ennemi, fleuriront à l'ombre de notre indépendance. La Dacie va renaître plus forte, plus invincible que jamais, elle soutiendra la chrétienté contre les invasions des barbares, contre l'étendard de Mahomet. Sans cesse armé, pour combattre, nous serons les sentinelles de l'Europe, et la gloire s'attachera à notre souvenir. Voilà, Messieurs, ce que je vous offre, êtes-vous décidés à me suivre ?

Tous répondirent à la fois :

— Oui, oui, nous vous suivrons !

— Hâtez-vous donc alors de vous décider aujourd'hui, car demain les espions auront déjà parlé. Je mets ma fortune entière à la disposition de l'Etat pour subvenir aux frais de la guerre.

— Nous aussi ! ajoutèrent quelques voix moins nombreuses.

— Nous ne manquerons donc pas d'argent, c'est l'essentiel. Des soldats ! il nous suffit de les demander, la Moldavie tout entière se lèvera au premier mot.

— Et Brancovan et Constantin Cantimir que décideront-ils ?

— Brancovan a un crime à expier, interrompit vivement Cantacuzène, il sera livré à la justice des boyards, un assassin doit compte du sang qu'il a versé.

— Brancovan est l'ennemi de ma maison, répondit Mikaël, je m'abstiens de toute conclusion qui lui soit hostile. Les boyards décideront. Quant à mon oncle, il a promis de se réunir à moi.

— Pourquoi alors le prince Demètre n'est-il pas ici ?

— Nous l'attendions avec Michlesco, repliqua le prince Théodore, mais je connais les intentions de mon frère et j'en répons.

— Je parle au nom de tous, continua un boyard en se levant, et je supplie le prince Mikaël de me pardonner si mes expressions lui semblent indiscrètes : En nous choisissant un maître, nous voulons éviter, pour l'avenir, des prétentions qui amèneraient la discorde. La Dacie doit être héréditaire, et fonder une dynastie : le roi nous donnera en se mariant un gage de tranquillité présente et future. Si la renommée n'est pas trompeuse, ses enfants uniront au sang des Courtenay et des Canti-

mir, celui de Basile-le-Loup et de Mòvila. La noble princesse Anika deviendra notre souveraine.

L'image de Kiva, effacée jusques-là par ses idées ambitieuses, se présenta à l'imagination du prince. Le moment était venu de se déclarer, cette journée allait l'attacher à une autre, lorsque le généreux dévouement de la pauvre fille la rendait plus digne d'être aimée. Mikaël pâlit, il hésita, l'ambition l'emporta de nouveau ; il se tourna vers Roxandre et lui dit d'une voix émue :

— Voulez-vous bien, Madame, assurer aux boyards qu'aujourd'hui-même, en leur présence, mes fiançailles avec la princesse vont être célébrées. Vous et elle avez daigné y consentir.

— Le prince Mikaël dit la vérité, seigneurs.

— Alors, s'écria le boyard qui avait déjà parlé, vive Mikaël ! premier roi chrétien de Dacie, et Anika son épouse !

L'assemblée entière se leva, répéta cette acclamation. Les sabres sortirent du fourreau, le courage et l'espérance faisaient battre toutes ces poitrines. Rosetti et Ronçard, les yeux mouillés des larmes de l'attendrissement, se tenaient fraternellement la main et se juraient de mourir pour leur prince. Hélas ! celle dont il était si tendrement aimé, celle que cette ovation eut rendue si heureuse, errante, proscrite, délaissée, priait et souffrait, elle qui, par son sacrifice, avait amené ce triomphe !

— A la chapelle ! à la chapelle ! continuèrent les plus exaltés, célébrons ces fiançailles illustres sur-le-champ, et que le mariage suive de près.

Mikaël pâlit encore et garda le silence.

— N'avez-vous pas entendu, mon prince ? lui glissa Ronçard à l'oreille et sans être observé. Ne rendez pas votre résolution inutile, n'hésitez pas, ou tout est perdu.

— A la chapelle donc ! répéta Mikaël, bannissant toute émotion apparente.

Pendant ce temps, Roxandre donnait des ordres et la princesse Anika parut, conduite par son père, en robe de brocard blanc, brodé d'or et de soie ; sa tunique de velours cramoisi, semée de perles fines et bordée de zibeline, d'un prix inestimable, sa couronne de diamants d'où tombait un long voile, brillant de dorures, prêtaient à sa beauté quelque chose de plus noble, de plus éclatant qu'à l'ordinaire. Ses yeux modestement baissés, ses joues rouges de bonheur et de surprise, révélaient, mieux que toutes les paroles, la joie de son âme. Elle attendait, dans cette attitude, pleine de grâce, que Mikaël vînt la prendre des mains de son oncle et la conduisît aux fiançailles.

— Qu'elle est belle ! dit le marquis à l'oreille de Cantimir.

— Oui, répondit le jeune homme en soupirant, mais Kiva !

— Mais la Moldavie ! La reine vous attend, ajouta Ronçard , sa blanche main pose dès aujourd'hui le diadème sur votre front.

Rosetti songeait aussi en ce moment à la pauvre femme, si dévouée, si tendre, si fière pourtant d'accomplir son sacrifice. Dépouillée de ses parures, sous son voile de laine, elle cachait les pleurs du désespoir. Le prince passait à côté de lui en ce moment, leurs regards et leurs pensées se rencontrèrent :

— Elle l'a voulu ! murmura Mikaël.

Le père Basile attendait à la porte de l'église le royal cortège, il fit baiser les livres saints à son neveu et à sa future épouse, ainsi qu'aux autres assistants , et la cérémonie commença. Sans avoir rien d'officiel ni d'accoutumé : c'était une répétition de la promesse faite aux boyards, que le prince et la princesse renouvelaient devant Dieu et son ministre, c'était une parole d'honneur solennelle et voilà tout. Dès

lors Anika fut regardée et traitée par tous comme la femme de Mikaël. Une sorte de tumulte eut lieu tout-à-coup parmi les domestiques occupant les derniers rangs. Plusieurs sortirent et le vataf rentra bientôt après, le visage bouleversé. Le coup-d'œil d'aigle de Mikaël ne laissa rien échapper, malgré la distance ; il interrogea d'un signe son fidèle serviteur, celui-ci lui répondit par un autre signe rempli de douleur et de crainte ; mais personne ne parla ; on attendait la fin des prières et la distraction gagnait tous les esprits , il faut si peu de chose pour les détourner ! Enfin le prêtre congédia les princes et les seigneurs et l'on marcha vers la porte. Un homme, en costume de voyage, dont le cheval couvert de sueur et de poussière semblait harassé d'une longue course , était encore entouré de ceux qui quittaient la chapelle.

— Qu'y a-t-il ? s'écria le prince, aussitôt qu'il parut, tenant encore la main de sa fiancée.

— Monseigneur, répliqua le messager, en lui présentant une lettre, les Polonais sont entrés en Moldavie.

Un mouvement général de surprise et de colère répondit à ces mots.

— L'ennemi en Moldavie ! et qui l'a appelé ? Que signifie celà ? continua Mikaël, en se hâtant de briser le sceau.

— Lisez, Monseigneur, et vous le saurez.

Michlesco racontait à Cantimir comment son oncle, en l'amusant par de fausses promesses, cachait ses relations avec Sobiesky. Celui-ci, auquel l'empereur d'Autriche accordait les principautés en reconnaissance de la capitale qu'il devait à sa vaillance, espérait se faire un allié de Constantin ; il lui assurait le trône, pour lui et ses descendants, sous son investiture, et la souveraineté de la Pologne. L'hospodar, dans les circonstances

difficiles où il se trouvait, entre les Turcs, les Polonais, Brancovan et cette conspiration formée en faveur de son neveu, ne se déclara pas positivement; il louvoya et suivit, selon les circonstances, le parti le plus fort. En conséquence, il trompa tout le monde. Le roi de Pologne, auquel il donna pour excuse, la présence de son fils et des autres jeunes boyards à Constantinople, en lui promettant toutefois son intervention et le sacrifice de ses ôtages, si sa cause triomphait, comprit ce que signifiaient ces paroles. Il entra en Moldavie et marcha vers Jassy, sans que personne s'opposât à son passage. Le prince se retira à Fattzi, et laissa la liberté à ceux qui le suivaient de se déclarer pour les chrétiens, en annonçant que, quant à lui, il resterait neutre, ainsi que Demètre, la vie d'Antioche, son fils aîné, répondant de sa fidélité personnelle au grand seigneur.

Telles étaient les nouvelles données par Michlesco, il ajoutait :

« Votre Seigneurie a dédaigné les conseils
« de mon expérience, mon prince ; vous voyez
« pourtant qu'ils étaient fondés sur la raison et
« la connaissance des choses. Je vous supplie
« de ne pas les repousser encore en ce mo-
« ment, car votre avenir, celui du pays tout
« entier, dépendent du parti que vous allez
« prendre. Quoiqu'il puisse vous en coûter, de
« quelque ardeur que vous soyez enflammé
« pour la défense de notre territoire, faites
« comme le hospodar, restez neutre. Rompez
« la réunion assemblée chez vous, feignez de
« renoncer à vos projets, renfermez-vous dans
« vos montagnes et attendez. Autrement vous
« auriez à la fois pour ennemis les Turcs, les
« chrétiens, Brancovan et votre famille, Lais-
« sez-les se déchirer entre eux et combattez en-
« suite celui qui restera, si vous vous sentez

« assez fort pour le vaincre. La mission de
« la comtesse Orłowska se dévoile mainte-
« nant ; elle n'est pas finie néanmoins , puis-
« que l'ambassadrice a suivi le prince et la
« princesse. Avant de partir elle m'a remis
« pour vous le billet ci-joint. J'en ignore le
« contenu ; il est important peut-être, aussi je
« vous l'envoie. Je serai près de vous aussitôt
« que ma présence deviendra inutile ici, que
« je n'y servirai plus les intérêts de notre
« patrie et les vôtres. »

Mikaël ouvrit vivement le billet d'Hedwige.
Il ne contenait que quelques lignes :

« Vous êtes ambitieux, je le sais ; il dé-
« pend de vous d'obtenir enfin la couronne
« à laquelle vous aspirez, Mikaël. Je tiens en-
« core les fils de cette intrigue, ce que j'ai fait,
« je puis le défaire. Je puis donner au roi de
« Dacie, Sobiesky et soixante mille Polonais
« pour alliés : il ne s'agit que d'une promesse

« de suzeraineté insignifiante. A vous deux
« vous seriez invincibles. Consentez à me voir
« et nous déciderons du sort de la Rouma-
« nie. Abandonnez votre folle passion pour
« une misérable, indigne de vous, et qui vous
« trompe dans le présent et dans le passé. Je
« vous en fournirai les preuves et j'espère que
« vous reconnaîtrez enfin vos véritables amis.
« Je n'ai jamais voulu que votre bien, il me
« sera facile de vous en convaincre, si vous
« acceptez ma proposition. »

Après avoir lu ces deux lettres, Mikaël resta un moment pensif. Il sentait la justesse des conseils de Michlesco et se décida à les suivre; pourtant, il faut bien le dire, une bouffée d'amour-propre lui monta au cerveau, en songeant que les trois femmes les plus remarquables de la Moldavie attendaient son choix, qu'elles lui donnaient, chacune à leur manière, la preuve de l'amour le plus dévoué et le plus tendre, et qu'il dépendait de lui

de les faire heureuses ou malheureuses. La demande de la comtesse pouvait cacher un piège, mais aussi elle pouvait être réelle. Sobieski *pouvait* accepter pour voisin le roi de Dacie, s'en faire un tributaire, lui arracher quelques provinces à sa convenance, tout en l'aidant à en conquérir d'autres, se servir de lui comme d'un bouclier contre le Turc et d'un épouvantail envers les puissances européennes, sauf à le briser ensuite, s'il lui devenait inutile ou nuisible.

— Mais, pensait Mikaël, si nous en étions là, la partie serait égale, et on verrait lequel de nous deux céderait.

Les Boyards, les princes, les princesses, les vassaux même l'entouraient et cherchaient à deviner sur sa physionomie les nouvelles qu'il recevait, la résolution qu'il allait prendre. Il se retourna vers Anika :

— Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous quitter et de communiquer à mes oncles,

à ces seigneurs les faits importants dont on me donne connaissance. Nous nous rejoindrons dans quelques instants.

Et, la saluant de la main, il prit, accompagné de Roxandre et de Théodore, le chemin de la grande salle, où chacun les suivit.

Les calomnies d'Hedwige contre Kiva n'effleurèrent pas même l'imagination du jeune homme, à peine les avait-il lues, à peine les avait-il comprises surtout, distrait qu'il était par les premières phrases de la lettre, et il s'y attendait si peu d'ailleurs, que la réflexion seule les lui rappela. Il l'aimait trop pour que le souvenir de son dévouement, de sa passion si vraie ne l'emportât pas sur toutes les accusations.

— Kiva me tromper ! pensait-il. Dans le passé je sais bien qu'elle ne m'a pas trompé, puisqu'elle m'a tout dit. Dans le présent, c'est plus impossible encore.

Et il rejeta cette idée avec un sourire de mé-

pris, et s'occupa seulement des intérêts de l'État. La lettre de la comtesse était claire : s'il voulait accepter son amour, la couronne lui appartenait. Il perdrait peut-être ses partisans actuels, en délaissant la fiancée qu'il venait d'accepter si solennellement, mais le secours des Polonais lui suffirait, et, plus tard, le succès rallierait tout autour de lui. Sa tête se tourna, ses pensées bouillonnaient, il se voyait roi, marchant l'égal, l'allié, l'ami de Sobieski, du héros de la chrétienté, en attendant qu'il devienne son maître, peut-être. Il voyait Brancovan terrassé, son oncle et son cousin humiliés dans leur manque de foi, et, possesseur enfin de la souveraine puissance, il récompensait Kiva de son dévouement, il la rapprochait de lui, il repoussait au contraire l'instrument de son élévation, il dédommageait Anika par quelque alliance souveraine. L'ambition est toujours ingrate, et l'amour des hommes l'est bien autant qu'elle. Déjà, depuis un instant, on attendait en silence

que Mikaël s'expliquât ; livré à ses chimères, il ne s'en apercevait point, la voix de Roxandre le tira de cette distraction.

— Quand vous voudrez nous communiquer ces importantes nouvelles, prince....

— Ah ! pardon, madame, pardon, Messieurs, je réfléchissais, la question se complique. L'ennemi pénètre en Moldavie, il y entre d'accord avec le hospodar ; notre malheureuse patrie va devenir encore le champ de bataille, où déjà tant de fois ceux qui nous oppriment ont rencontré ceux qui cherchent à nous opprimer, nous n'avons que le choix des tyrans. Mon oncle prendra un parti après la victoire ; et nous, messieurs, que ferons-nous à présent ? lèverons-nous notre étendard et crierons-nous : vive la Romanie ! entre ceux qui crient : vive la Pologne ! et ceux qui crient : vive Mahomet ? laisserons-nous ce peuple, que nous voulons sauver, se débattre parmi les vautours

qui le rongent? sommes-nous assez forts, résisterons-nous à des soldats aguerris, ligués d'abord pour nous terrasser, sauf à reprendre leurs querelles sur nos champs dévastés et sur nos cadavres? Quel est votre avis?

— Quel est celui de Michlesco? demanda le prince Théodore. Il sait tout, et l'on peut s'en rapporter à sa sagesse.

— Michlesco me conseille de rompre cette assemblée, de nous retirer dans nos montagnes, de continuer nos préparatifs en silence et d'attendre.

— Michlesco a toujours été contraire à notre projet, interrompit vivement Grégoire. Il dit aujourd'hui ce qu'il répète sans cesse depuis son retour. Ce que nous avons fait ce matin est fait, et il serait honteux pour notre chef, pour nous tous de reculer. Sachons donc combattre, résister, mourir, s'il le faut, à notre poste, appelons aux armes, ainsi que nous l'avions résolu, tout ce

qui porte le nom de Rouman, tout ce qui a dans le cœur l'amour du pays , et marchons ! Nous avons voué notre fortune, notre vie, notre avenir à cette entreprise, nous avons juré soumission, fidélité à celui que notre volonté nous choisit pour maître ; qu'il commande et nous obéirons, qu'il parle et cent mille soldats surgiront à sa voix. Le roi de Pologne se rend à notre capitale abandonnée par le prince ; entrons-y avant lui, défendons la ville, défendons nos femmes et nos foyers. Qu'un saint pontife couronne notre roi, qu'il reçoive sur son trône les serments et les hommages de ses sujets, et que Dieu et notre courage sauvent la patrie !

Ce discours, improvisé avec l'enthousiasme du cœur, trouva mille échos pour le répéter. Les tièdes même s'échauffèrent à cette exaltation véritable.

— Aux armes ! s'écria-t-on de toutes parts. Seuls le prince Théodore et quelques vieill-

lards se regardaient en secouant la tête, et Roxandre, dont l'âme ardente adoptait l'avis de Grégoire, lisait avec anxiété dans leurs yeux une désapprobation complète. Ils entouraient Cantimir et lui pariaient, pendant que le reste de l'assemblée raisonnait tumultueusement. Mikaël écoutait, le front penché, la main dans ses cheveux; il pesait toutes les chances, et jamais son vaste esprit ne se trouva livré à des idées si contradictoires.

— Être roi par eux, se disait-il, sans le consentement ni l'assistance de Sobieski, est une chimère, maintenant que les Polonias sont presque les maîtres de la contrée; accepter la couronne des mains de la comtesse, me réunir aux étrangers, c'est perdre toute ma popularité, c'est donner naissance à cette hydre sans cesse vivace des guerres intestines, qui, pour une conspiration apaisée, en enfante mille autres, c'est me perdre, sans doute: Que faire, alors?

— Mon neveu, reprenait Théodore, suivez l'avis de Michiesco, n'écoutez pas cette folle jeunesse, attendez ! La patience devient la première des vertus pour celui qui veut arriver. Vos deux ennemis se détruiront mutuellement ; soyez prêt, et, lorsque le moment arrivera, quand leurs pertes mutuelles les auront épuisés, agissez !

— Le pensez-vous réellement, mon oncle ?

— Sur Dieu et mon honneur, oui. N'aventurez pas une cause si belle, ne jouez pas votre avenir et celui de ma fille contre des illusions impossibles à réaliser.

— Vous pourriez dire vrai, répondit le jeune homme distrait, en caressant sa fine et brune moustache.

— Il faut alors le leur persuader, répliqua Théodore, montrant les jeunes gens qui s'échauffaient de plus en plus.

Mikaël se leva et fit signe qu'il voulait parler : chacun reprit sa place. Rosetti et Ronçard, près de leur idole, attendaient un mot de lui, décidés à jouer leur existence, sans même chercher à savoir pourquoi, dès qu'il la demanderait.

— Je vous remercie de votre enthousiasme, dit le prince avec dignité, de votre dévouement, messieurs ; un moment d'attention encore, je vous prie, vous ne savez pas tout. Cette lettre en renferme une autre, dont je ne puis révéler à personne le contenu, on confie ce mystère à mon honneur. Si les renseignements qu'on me donne sont véritables, rien n'est perdu, au contraire, notre position reste plus belle que jamais. Néanmoins il faut savoir au juste l'état des choses, et, pour cela, dissimuler. Séparons-nous, rentrez chacun dans vos terres, armez vos paysans, aussi secrètement que possible, préparez vos ressources, tenez-vous prêts à accourir au moindre signal, il ne

se fera pas attendre ; d'ici à bien peu de temps j'aurai tout éclairci, et je vous appellerai de nouveau.

Un murmure de découragement parcourut l'assemblée, à ces paroles ; Rosetti baissa la tête, le marquis cherchait sur la physionomie du prince l'explication de cette prudence, les Boyards se regardaient entre eux, surpris et mécontents. Cantimir, trop fin pour ne pas s'en apercevoir, n'en fit rien paraître, et continua comme s'il n'eut pas été interrompu :

— Ce qui est fait est fait, ainsi que vous l'a dit Rosetti tout à l'heure, j'ai accepté la mission que vous m'avez confiée, je la remplirai tout entière ; un pacte solennel me lie à vous et à ce peuple sur lequel je dois régner, je n'y faillirai pas, soyez tranquilles. Au jour du danger vous me trouverez le premier. Pourtant je suis responsable, aux yeux du monde entier, de votre existence et de la réussite de vos projets, il me

faut donc agir non-seulement avec énergie, mais encore avec circonspection. Pour me montrer digne de votre choix, je dois vous protéger, vous sauver tous. Je demande à rester le maître des moyens, sauf à vous rendre compte de ma conduite lorsque l'évènement justifiera mes prévisions. Ne le pensez-vous pas ?

— Cela est juste, répondirent plusieurs Boyards.

— Nous allons donc dissoudre cette assemblée. Moi-même je quitterai le château, des émissaires fidèles vous tiendront au courant de mes démarches; priez afin que Dieu les bénisse, car de là dépend notre salut à tous. Serban Cantacuzène, vous voudrez bien m'accompagner, ainsi que Grégoire et deux ou trois autres d'entre vous; messieurs, nous partirons ensemble.

Les princes et les seigneurs cherchaient alors vainement Cantacuzène, nul ne se souvint de

l'avoir vu depuis la sortie de l'église. Les domestiques, interrogés, racontèrent qu'il avait demandé ses chevaux aussitôt après la cérémonie, et qu'il s'était dirigé, avec sa suite, du côté de la plaine.

— Je m'en doutais, dit le prince à Grégoire. Serban ne me pardonne pas de lui avoir enlevé Kiva, et puis Demètre est amoureux de sa sœur, il doit l'épouser bientôt...

— Et Demètre lui a fait sa leçon d'avance, croyez-le, mon prince. Votre illustre cousin se sert de tous les caractères, il profite de toutes les passions, rien n'est perdu pour lui.

— Nous ne le craignons pas néanmoins, d'un mot je puis l'abattre. Aidez-moi à congédier les Boyards, et nous déciderons le reste.

La réunion commençait à se séparer, les seigneurs appelaient leurs gens, faisaient leurs préparatifs, et leurs adieux aux maîtres du logis.

Mikaël trouvait la phrase qui convenait à chacun, la promesse qui pouvait séduire, le sourire qui pouvait plaire. Ces hommes se dévouaient à lui, et ils croyaient au sentiment qu'il vouait à la nation. Il les fascinait, pour ainsi dire; l'enthousiasme et la confiance étaient au comble, et jamais chef de parti ne rêva de plus belles chances. Bientôt il ne resta plus à Kramtza que les parents de Mikaël et ses amis intimes. Fatigué de son rôle, il songeait à déposer son masque et cherchait enfin dans la solitude quelques instants de repos, lorsque Mitika letira par sa robe, et, se haussant sur ses petits pieds, essaya d'atteindre à son oreille.

— Que me veux-tu, Mitika, lui demandait-il?

— Mon cousin, prends-moi dans tes bras, il faut que je te parle, répondit l'enfant.

Mikaël l'enleva comme une plume et le suspendit à son cou.

— Eh bien ! à présent, tu peux me confier ce grand mystère.

— Zinka, ta nourrice, est dans ta chambre, elle m'a fait une peur horrible, car elle semble plus folle qu'à l'ordinaire, puis elle m'a *commandé*, entends-tu ? *commandé* de venir t'avertir, *toi seul*, qu'elle t'attend et qu'elle a besoin de te voir sans retard.

— Vas lui annoncer que je la rejoindrai bientôt, et n'aies pas ainsi peur de tout, mon pauvre Mitika, tu serais trop à plaindre.

Le prince resta encore quelques instants près de ses oncles et de Roxandre, qui discutaient sur la position présente, et, profitant d'un instant où l'attention se détournait de lui, il s'échappa, le cœur palpitant, espérant quelque message de sa maîtresse, et heureux de cette espérance comme un homme dont l'amour combat, dont la passion est comprimée. Il trouva Zinka debout, les sourcils froncés, les bras croisés sur

sa poitrine, ses cheveux gris sortant de son turban à moitié déroulé, tout dans sa contenance révélait une émotion vive, et ses vêtements couverts de poussière, ses pieds ensanglantés par les épines annonçaient une longue marche à travers des chemins difficiles. Mitika se tenait à quelque distance, la regardant curieusement, toujours effrayé de son aspect sauvage et de ses paroles sans suite. Dès qu'elle aperçut Mikaël, la nourrice montra la porte d'un geste impérieux, que l'enfant comprit et auquel il se hâta d'obéir. L'énergie si puissante de cette femme eût imposé même à des hommes puissants.

— Qu'avez-vous fait de Kiva? demanda-t-elle aussitôt qu'elle fut seule avec son fils.

— Kiva? mais ne viens-tu pas de sa part? ma bonne mère. Dans quelle agitation je te vois! qu'y a-t-il? au nom du ciel!

— Kiva n'a pas reparu dans la montagne de-

puis bien des semaines. Je la croyais près de toi, et j'étais tranquille, car je sais que sa destinée ne s'accomplira pas encore. Je redoutais l'avenir, sans craindre le présent. Lorsque Vassily m'a révélé un horrible secret ; lorsque j'ai appris que ma fille chérie, bravant la malédiction de sa mère, foulait aux pieds les serments les plus redoutables, que sur une parole, un désir de toi, Kiva est devenue chrétienne ! alors je suis accourue vers ce château maudit, où tu m'as enlevé le bonheur, l'espoir de ma vie. J'ai cherché ta maîtresse, j'ai su que ce matin même tu l'avais chassée, pour célébrer tranquillement devant vos autels tes fiançailles avec cette fière et glaciale princesse, à laquelle on t'a promis depuis ton enfance : voilà pourquoi je te demande à présent : Qu'as-tu fait de Kiva ? Car, si Kiva a renoncé à sa mère pour toi, Kiva doit être morte de t'avoir perdu.

— Kiva morte ! oh ! dis que cela n'est pas,

Zinka. Kiva! Kiva ma bien-aimée! Kiva, pour laquelle je donnerais mille fois ma vie!..

— Où est-elle, alors, celle que tu as repoussée? Enfant, je t'ai nourri de mon lait, es-tu semblable au reste de ton espèce, trompeuse et ingrate? Après avoir tout ravi à cette pauvre fille, l'as-tu abandonnée, Mikaël? Malheur à toi si cela est ainsi!

— Kiva a voulu se sacrifier à ma gloire, à mon avenir, j'ai accepté ce sacrifice; ne savais-je pas, moi, que mon amour lui appartenait à jamais, que mon amour la dédommagerait au centuple, qu'il viendrait un jour où je lui rendrais en bonheur ce qu'elle m'a donné en dévouement? Elle est retournée vers vous, vers sa tribu, elle m'a promis de revenir quand je la rappellerais, elle sait que rien ne me séparera d'elle. Kiva n'est pas morte, allez! elle attend!

Zinka ne répondit rien; elle se promenait

par la chambre, avec des mouvements presque convulsifs, se parlant à elle-même, dans sa langue, puis s'arrêtant devant le prince et le regardant fixement :

— Mikaël, lui dit-elle, tu vas me répondre, comme si j'étais réellement ta mère, me le promets-tu ?

— Je te le promets, sur mon honneur.

— C'est bien, répliqua-t-elle. Je sais que pour vous autres ce serment est sacré, je te crois, Eh ! bien donc, aimes-tu Kiva ? l'aimes-tu de cet amour qui peut tout excuser, tout entreprendre ?

— J'aime Kiva de toutes les forces de mon âme, je suis prêt à le lui prouver par quelque moyen que ce soit.

— Ferais-tu de Kiva ta femme, la reine de Dacie ?

— Si je ne devais pas de comptes au peuple qui m'a choisi, si j'étais libre, Dieu m'en est

témoin , Kiva deviendrait ma compagne ; je connais et j'apprécie son âme et son caractère, mais je ne suis pas le maître d'imposer une telle chose à la Roumanie. Ce que je puis faire, et ce que je ferai c'est de ne donner à aucune autre ce titre qui ne doit pas lui appartenir.

— Maintenant qu'elle est chrétienne, cependant...

— Elle est toujours ta fille , Zinka , et bien qu'affranchie, elle n'en reste pas moins du sang des esclaves.

— Ainsi ni son passé , ni les préjugés du monde ne t'arrêteraient , si tu suivais l'instinct de ton cœur.

— Je te l'ai dit , Zinka , je sais quel diamant admirable j'ai trouvé dans la poussière.

— Tu es digne d'elle , alors , je lui pardonnerai, je renoncerai à mon espoir : je ne vous verrai plus, ni l'un ni l'autre, car vous m'enlevez ce qui me fait vivre , vous serez au moins

heureux quelque temps, jusqu'à ce que... Oh! Mikaël ! Mikaël !

— Quelle est donc, ma mère, cette destinée si terrible dont tu me menaces depuis mon enfance ? pourquoi ne pas me la révéler ?

— Tu ne la connaîtras que trop tôt, hélas ! ne m'arrêtes pas dans la tâche imposée, je perdrais la force et peut-être la volonté de la remplir, si tu me rappelais le but inévitable vers lequel tu marches. Tu vas apprendre un secret, connu seulement de deux personnes sur la terre, de mon frère et de moi. Je vais enlever le voile, qui depuis tant de jours couvre la vérité, je vais arracher de mon cœur les dernières larmes, les derniers cris de vengeance et renier, pour mes enfants, trente années de désespoir et de fureur. Lorsque tu sauras tout, nous nous séparerons à jamais, je ne vivrai pas longtemps, j'aurai livré mon trésor : écoute donc, et sois satisfait ensuite.

VII

LE SABBAT.

Pendant que ces évènements se passaient à Kramtza, la pauvre cigaine continuait sa route solitaire, privée même de sa compagne habituelle, Doquie, restée au château, elle y songea lorsque la fatigue brisa ses membres. Kiva parcourait au hasard ces montagnes, son splendide royaume, où tant de fois, ardente et folle jeune fille, elle promena ses rêves et ses plaisirs ;

maintenant délaissée , malheureuse , il ne lui restait plus aucune croyance , à peine croyait-elle en elle-même. Une voix secrète lui répétait que Mikaël, en acceptant son sacrifice, l'aimait déjà moins.

— Il m'a refusée autrefois , continuait-elle , son ambition est maintenant aussi forte que son amour , bientôt elle l'étouffera. Lorsque deux passions semblables se combattent, une des deux succombe toujours. Oh ! mon Dieu, pardonnez-moi cette pensée ! ne dois-je pas en être heureuse , puisque je l'ai voulu ?

Kiva marcha ainsi toute la journée, sans s'arrêter, sans songer ni aux difficultés du chemin, ni à la chaleur du soleil, ni à prendre aucune nourriture. Quand arriva le soir, elle se sentit épuisée et elle chercha enfin un asile pour la nuit, à l'abri de la rosée et des bêtes féroces. Elle regarda autour d'elle et ne se reconnut point , elle à qui tous les détours des

Carpathes étaient familiers. Il fallait cependant prendre un parti : elle pria.

— Oh ! que je suis heureuse de pouvoir prier ! Oh ! que deviendrais-je dans cette horrible douleur si je méconnaissais encore le père de toutes consolations ? Il me voit, il m'entend, il me protège. Je me remets entre ses mains avec confiance, il ne me laissera pas succomber.

A la femme aimante, qui perd l'objet de son amour, il ne reste plus qu'un refuge, le centre de l'éternel amour, créateur de toutes choses ; il nous a donné l'amour en ce monde pour nous faire deviner le ciel, il nous le ravit ensuite, afin que nous ne regrettions pas la terre. Immense preuve de notre origine céleste, notre âme remonte vers sa source.

Kiva trouva dans le creux d'un rocher une sorte de caverne, tapissée de mousse, où coulait une petite fontaine, garnie de ces grandes

clochettes blanches à feuilles pointues , dont ces campagnes sont couvertes. Une croix, tombée en travers sur le bassin, indiquait que ce lieu, abandonné depuis longtemps, recueillit jadis un ermite. Peut-être bien des larmes y avaient-elles coulé, peut-être bien des regrets, bien des cris de désespoir avaient-ils retentis dans cet étroit espace. Dieu seul le savait ! La malheureuse femme n'y dort point, elle s'y repose tout au plus, les hurlements des loups et des ours arrivaient jusqu'à elle ; elle ne craignait pas ; quand l'âme est atteinte d'une blessure pareille à la sienne on ne craint rien : elle pensait. Suivant en imagination tous les événements de cette journée si fatale, elle voyait Mikael au milieu des Boyards, elle le voyait à l'autel, son cœur se déchirait, mais les acclamations qui le proclamaient retentissaient à son oreille, et couvraient ses joues d'une rougeur brûlante. Kiva oubliait alors par quelles

tortures elle achetait ce moment de gloire , et s'écriait ainsi :

— Vive la Roumanie ! vive le roi des Daces ! et je lui ai mis la couronne sur la tête, moi ! Oh ! je puis souffrir, il règnera !

Le jour commença à paraître, Kiva tâcha de s'orienter, elle sentait la nécessité d'achever sa tâche.

— Il aura encore besoin de moi peut-être , se disait-elle, et si je mourais à présent, qui resterait près de lui à l'heure de l'infortune ? Oh ! je veux vivre jusqu'à ce que son étoile triomphe !

En suivant le cours du soleil, elle comptait arriver à la retraite de sa tribu, et de là à un monastère, où elle se retirerait, inconnue , pendant quelques jours, pour attendre les projets et la marche de Mikaël. Elle ne pouvait supporter l'idée de retourner à sa maison, ni dans aucuns des lieux chéris, consacrés par

les fêtes de son amour , déjà si éloignées d'elle. Les souvenirs enfuis lui auraient enlevé son courage , et pour combattre son cœur il en faut plus que contre le monde entier. Dans cette guerre intestine la plus cruelle de toutes, l'ennemi nous suit partout, il nous perce de ses traits, sans que nous puissions nous défendre et souvent nous devenons malgré nous ses complices.

Kiva marcha bien lentement pendant une partie de la matinée ; abattue par la faim, elle commençait à craindre de ne pouvoir avancer davantage ; enfin une croix au-dessus d'un rocher, des chants portés par la brise lui indiquèrent la retraite de pieux solitaires. A sa pâleur, à sa faiblesse, ils devinèrent ses souffrances et lui prodiguèrent les soins les plus charitables. Ses regards seuls purent les remercier pendant quelques instants , et ses premières paroles, en revenant à elle, furent une prière au Seigneur qui la sauvait pour Mikael.

Les ermites lui donnèrent des renseignements sur sa tribu, campée à peu de distance. Ces bieufaisants cénobites ne faisaient acception de personne, néanmoins leur empressement redoubla lorsque la belle cigaine s'inclina devant la madone.

— Je reviendrai, mes pères, leur dit-elle en les quittant, et je retournerai ensuite au monastère de Sabastra, si on m'y daigne recevoir. Priez pour moi jusque-là.

La cigaine se remit en route. Le soleil se levait dans les vapeurs, les nuages s'amoncelaient au sommet du Pion et des plus hautes cîmes. La chaleur accablait et un orage terrible se préparait à l'horizon. En vain les ermites en avertirent la voyageuse, elle n'hésita point à poursuivre son chemin. Zinka devait être inquiète, car depuis longtemps elle l'avait quittée, elle aspirait à ce sein maternel où elle déposait ses larmes. Elle désirait revoir

les premiers amis de son enfance, ceux qui la chérissaient lorsque Mikaël n'existait pas encore dans sa vie; elle avait besoin de se sentir aimée par d'autres que par lui, afin d'essayer aussi d'en aimer d'autres, et d'empêcher la mort complète de son cœur, son agonie la déchirait. Que faire en ce monde lorsqu'on n'aime plus et qu'on n'est plus aimée?

Le tonnerre grondait sourdement, quelques gouttes de pluie tombaient larges et brûlantes sur ce front plus brûlant qu'elles. Kiva portait la double fièvre de l'exaltation et de l'impatience; elle marchait à grands pas, les yeux vers le ciel, livrant au vent, dont la fraîcheur la soulageait, son visage et ses longs cheveux. Belle alors comme une inspirée, comme une femme, à qui le malheur et le dévouement servent d'auréole, elle chanta une des hymnes sauvages de ses ayeux; mêlant sa voix à celle de la tempête, enivrée d'une joie poignante, assez semblable à celle des convulsionnaires, lors-

qu'on les mettait en croix et qu'on blessait leur flanc. Tout à coup d'autres voix répondirent à la sienne, des cris féroces percèrent la nuée, son nom répété par une foule en hillons accourant vers elle, la tira de l'espèce de rêve dans lequel elle restait plongée; elle se vit entourée de sa tribu; ces physionomies menaçantes et ces imprécations, lui semblèrent la personnification des esprits évoqués quelques minutes auparavant. Elle les regardait étonnée et presque folle, elle se laissait entraîner sans essayer de résistance; en face de son oncle, assis sur son trône de cailloux, elle comprit enfin qu'elle devait se défendre.

A ses côtés, Vasily, pâle et hâve, tenait son couteau, à la main. Ses yeux étincelaient de fureur; il les promenait fièrement autour de lui, défiant cette troupe furieuse et avançant au-devant de Kiva pour la protéger.

— Qu'y a-t-il? demanda Pétraki. Pourquoi

le nom de Kiva accompagné d'imprécations de rage? Pourquoi interrompre le charme commencé avec cet ouragan? Qu'a fait l'enfant de ma sœur, notre fille à tous, que vous la maudissez?

— La fille de ta sœur, notre fille à tous, nous a reniés, répondit un vieillard. Elle est chrétienne.

— Kiva est chrétienne! s'écria le roi en se levant et en portant ses bras vers le ciel, la fatalité l'emporte donc! Et qui te l'a dit, comment le sais-tu?

— Vasily l'a suivie, Vasily l'a attendue à la porte du couvent, où elle a reçu le baptême et Vasily ne l'a pas tuée; il est presque aussi coupable qu'elle.

— Vasily ne répond rien pourtant, ajouta le monarque, Kiva est ici, et elle ne se défend pas. Que dois-je croire? ou tu mens, ou ils sont condamnés par leur silence.

— Vasily est un misérable, interrompit le

fiancé de Kiva, d'une voix basse et la tête baissée, un lâche, il n'a pas su porter seul le poids de sa douleur, il l'a partagé avec cet homme, cet homme l'a trahi, cet homme accuse la femme que je défendrai jusqu'à la mort; qu'on me punisse, moi! je l'ai mérité, mes soupçons jaloux m'ont conduit au mensonge; mais elle, mais Kiva est innocente. Déjà hier, Zinka, instruite par Joé, est allé chercher sa fille, et la ravir aux chrétiens: Zinka n'avait point publié ce secret, Zinka ne livrait pas Kiva à la colère de son peuple.

— Kiva est présente, que Kiva parle elle-même. Lequel de vous deux a dit vrai: elle doit nous en instruire. Kiva a-t-elle renié les *Romnitchel*?

— Kiva ne parlera pas, interrompit encore Vasily, Kiva attendra sa mère et lui rendra compte de ce qu'elle a fait, en l'absence de sa mère, Kiva n'a rien à dire. D'ailleurs l'orage

augmente, il arrive sur notre tête, si vous voulez appeler les esprits des montagnes, le moment est favorable, vous ne le retrouverez peut-être plus, et comment alors guérirez-vous les chevaux du seigneur Ghika ?

Le *Bulabassas*, le juge, ou le roi Petraki trônait en ce moment sur son siège princier, revêtu de son manteau de pourpre, avec ses bottes jaunes et son bonnet de peau d'agneau, dans la forme du bonnet phrygien. Cette toilette annonçait une cérémonie inaccoutumée, aussi ne s'agissait-il de rien moins que de composer un charme, ou philtre, pour les chevaux d'un boyard attaqués de la morve. Ses gens d'écurie, superstitieux comme tous les Moldaves du peuple, recoururent à la science de Petraki, revenu seulement la nuit dernière d'une excursion lointaine. A son arrivée le camp dormait tout entier, Zinka était déjà partie et Joé n'avait pas publié l'apostasie de Kiva. Le matin lorsque sa voix, portée par le vent,

annonça son retour, le vieillard dénonça la malheureuse qui, pour l'amour d'un homme, abandonnait l'athéisme de ses ayeux. Les cris et les malédictions frappèrent l'oreille du monarque avant qu'il n'en connût le sujet. Il ne trouvait aucun moyen de détourner l'accusation menaçant sa nièce, la proposition de Vasily, lui donnait le temps de réfléchir, de s'informer et lui parut une inspiration du ciel. Connaissant la jalousie du fiancé de Kiva, il lui attribua sans hésiter la faute plutôt qu'à la fille de sa sœur.

— Kiva se tait, reprit-il après une pause, l'esprit ne veut pas qu'elle parle, il veut lui-même se faire entendre, continuez la conjuration, gardez près de moi la coupable, et, lorsqu'il en sera temps, je l'interrogerai de nouveau.

Kiva restée immobile pendant ce débat, indifférente à ce qu'on allait prononcer, mais

résolue, Kiva s'assit auprès de son oncle et celui-ci lui dit alors très bas, dans son mauvais français, de lui expliquer promptement ce qu'elle désirait de lui, elle ne fit pas semblant de l'entendre.

— Kiva, répéta-t-il, prends-y garde ! ils te battront, s'ils ne te tuent pas.

— Ils n'oseront pas me toucher, mon oncle, ils n'oseront pas, te dis-je. Je n'ai rien à craindre, ici ni ailleurs. Ne m'en demande pas davantage, car je ne te répondrai point.

Un coup de tonnerre affreux éteignit les derniers mots sur ses lèvres, elle tressaillit malgré elle, et regarda ce spectacle, à la fois sublime et extraordinaire, que la puissance de Dieu et la crédulité des hommes offraient à sa vue. La montagne s'embrâsait ; le feu du ciel tombé sur un des points les plus élevés allumait un incendie qu'aucune main humaine ne pouvait éteindre ; les éclairs et le bruit de

la foudre se succédaient sans interruption , et la grêle tombait à flots. Les Cigains réunis en cercle , pétrifiés par la terreur n'osaient faire un mouvement. Cinq vieilles femmes accroupies autour d'un vase de terre , dans lequel bouillaient des herbes aromatiques , prononçaient des mots étranges , avec des gestes d'énergumènes ; leurs cheveux gris hérissés sur leur tête, leurs seins et leurs bras nus , et le reste de leurs haillons à peine soutenus par leurs membres décharnés. L'orage approchait , leurs visages se contractaient davantage , leurs cris devenaient plus aigus , leurs contorsions plus effrayantes. La grêle se mêla de pluie et la pluie éteignit le feu sacré, elles redoublèrent leurs efforts , tout fut inutile, le charme demeura suspendu , on eût dit qu'un malin génie se plaisait à en arrêter l'exécution.

Les sorcières se consultèrent entre elles , la plus âgée se leva et s'approcha de Petraki.

— L'esprit ne veut pas venir, dit-elle, parce qu'il est offensé, parce que les yeux d'une chrétienne voyent ce qu'ils ne devraient pas voir. Punis la renégate à l'instant, ou bien la malédiction restera sur nous.

— Tu te trompes, répondit le Bulabassas, déterminé à sauver Kiva malgré elle, il n'y a point ici de renégate.

— Qu'elle le jure et qu'elle l'atteste, par les os de ses pères, par la vie de sa mère.

— Tu l'entends, Kiva, qu'as-tu à faire maintenant ?

— Quand Zinka reviendra, je lui répondrai, nulle autre qu'elle ici n'a le droit de m'interroger, pas même toi, mon oncle.

— Elle refuse de se soumettre au juge, répéta une des vieilles. Que mérite-t-elle alors ?

— L'esprit protège Kiva, s'écria Vasily, et sa colère redouble parce que vous l'accusez.

— Que mérite-t-elle ? répéta de nouveau la cigaine.

Le silence régnait dans cette peuplade, accoutumée depuis tant d'années à regarder Kiva comme un être d'une espèce supérieure ; l'observation de Vasily réveilla cette croyance et la terreur dissipa bien vite la fureur passagère qu'on leur avait inspirée.

— Kiva n'a point failli, poursuivit Petraki, Kiva connaît nos lois, elle sait qu'une femme de la tribu qui se soustrait à la puissance du Bulabassas est condamnée à mort, sans que rien puisse la sauver, même la volonté du juge, Kiva prouvera qu'elle reste notre sœur, et cela lui coûtera peu sans doute.

Le mépris hautain avec lequel la jeune fille écoutait et l'accusation et la défense, annonçait combien elle dédaignait ce tribunal grossier, et le jugement dont sa vie dépendait néanmoins. Elle ne changea pas de visage et continua à contempler la tempête augmentant à chaque instant. Joé, son premier dénonciateur, vint au milieu du cercle.

— Écoutez-moi, dit-il, et croyez en mes paroles. Cette femme est une apostate, cette femme a succombé à la folie, très commune parmi ses pareilles : séduite par un prince, pour ce prince elle consent à adorer Jésus. Elle ne porte plus, vous le voyez, ses vêtements ordinaires, elle prend les habits des chrétiens, elle fait plus : Doquie, ce cheval qui nous portait bonheur, ce cheval doué de l'intelligence d'un esprit, elle l'a sacrifié aussi, elle l'a immolé peut-être !

En ce moment une rafale passa sur le camp, un coup de vent horrible abattit les tentes et des torrents d'eau descendirent des montagnes, tous les Cigains se jetèrent involontairement par terre, tous hormis le roi, les cinq vieilles, Joé, Vasily et Kiva. Des passions plus puissantes que l'ouragan agitaient leurs âmes. Une des vieilles, remplie de haine et de vengeance, par le sang-froid de l'accusée, profita de ce moment suprême pour l'accabler.

— Entendez-vous, s'écria-t-elle, entendez-vous Doquie ? il vous révèle son triste sort ? Il répond à l'appel de Joé, et voyez autour de vous, tout se détruit, tout se bouleverse, parce que Doquie ne nous protège plus, et que tout nous accuse : à mort, à mort ! celle qui nous a perdus.

— A mort ! reprirent ses quatre compagnes.

— Mais défends-toi, Kiva, murmurait Petraki, tout-à-l'heure je ne serai plus leur maître, ils te mettront en pièces.

— Vasily me défendra, mon oncle, je n'ai rien à dire, moi.

Les vieilles parcouraient le cercle et cherchaient à animer ces natures lâches, redoutant à la fois et l'accusée et ses accusateurs ; elles commençaient à réussir, des murmures grossissaient. Quelques jeunes gens surtout, dédaignés par Kiva lui gardant sourdement rancune, se montrèrent plus faciles à séduire.

— Elle nous a repoussés, dit l'un d'eux, elle a préféré les chrétiens, elle a toujours été chrétienne dans son âme. Autrement elle prendrait un époux dans la tribu. Vasily ne lui a-t-il pas été fiancé? N'a-t-elle pas rompu sa promesse? Si elle ne trahit pas ses frères, qu'elle imite les autres filles, qu'elle se marie ici, à l'instant. Qu'elle choisisse entre nous, ou bien qu'on la chasse, qu'on la maudisse!

— Qu'on la tue! et que son sang apaise l'esprit! s'écrièrent les vieilles, depuis longtemps envieuses du pouvoir, de la beauté et de la jeunesse de la bohémienne.

Vasily se leva à ces mots, et se tint devant Kiva, comme un rempart vivant.

— Le premier de vous qui approche est mort!

A ces mots, à sa contenance résolue, ils reculèrent un peu, les sybilles les ramenèrent.

— Laisse parler Kiva, continua l'une d'elles, avec un sourire hypocrite, peut-être acceptera-t-elle un époux, peut-être sera-ce toi, toi, qui l'aimes depuis ton enfance ! Elle doit être entendue au moins.

Vasily se retourna subitement, rouge d'espoir et redevenu timide, ainsi qu'il l'était toujours devant celle qu'il adorait. Il n'osa point lever les yeux sur elle, il attendit.

— Je ne veux pas de mari parmi vous, prononça Kiva armée du même dédain, vous pouvez me chasser ou me tuer, vous êtes les plus forts ! mais vous ne me ferez ni craindre, ni pâlir.

— A mort ! à mort donc ! reprirent les mégères.

Et l'une d'elle s'avança vers Kiva pour la saisir. Vasily, prompt comme l'éclair, se précipita entre elles et d'un coup de couteau étendit la vieille femme à ses pieds. Un rugissement

affreux sortit de sa poitrine et une scène sans nom, sans exemple, chez nos peuples civilisés ensanglanta la prairie. Le cadre était digne d'un semblable tableau : d'un côté la forêt en flammes au sommet du Pion, descendant son manteau de feu vers la Bistritz, qui devait l'éteindre ; d'un autre la tempête continuant ses ravages, déracinant les arbres, roulant dans l'abyme des roches immenses, inondant les ravins ; la foudre, le vent, les éclairs, se disputant les nuées, on eût dit un bouleversement général de la terre.

Bientôt des cris horribles se mêlèrent aux bruits de la nature irritée, bientôt un ruisseau de sang coula avec le torrent de la montagne, une effrayante mêlée s'engagea. Petraki tenait la main de sa nièce, la forçait à rester près de lui, et retardait ainsi son supplice peut-être. Vasily par des efforts incroyables, défendait seul celle que tous attaquaient, mais il devait succomber sous le nombre. Déjà son couteau lui était

arraché, déjà des blessures couvraient sa poitrine, heureusement on ne pouvait l'attaquer par derrière. Le trône du Bulabassas, adossé au rocher, le préservait des traîtres, et il combattait en face. Ses forces diminuaient, ses coups retentissaient moins vigoureux, et rien autour de lui pour lui servir d'armes ! Apercevant à quelques pas un enfant caché derrière les amazones, d'un mouvement adroitement calculé, il s'en saisit, l'éleva en l'air par un pied et se servant du pauvre petit être comme d'une massue, il commença à frapper plus énergiquement. La riposte ne se fit pas attendre. Son jeune frère fut enlevé en un clin-d'œil et on le combattit avec la même arme de barbare. Les cris de ces petits innocents dominèrent l'orage et la bataille. Kiva déjà prise d'un vertige, au milieu de cet effrayant sabbat, ne résista pas à ce spectacle cruel. Elle se dégagea des mains de son oncle, sauta sur un quartier de granit,

à côté de lui et d'un geste souverain, étendant ses deux mains au-dessus de la multitude irritée, elle s'écria :

— Arrêtez !

Il régnait une dignité si royale dans son attitude, qu'elle imposa même à ces êtres grossiers, altérés de vengeance, ils s'arrêtèrent en effet.

— Cesse d'inutiles efforts, Vasily, je ne veux pas que le sang coule davantage pour moi, ôte de devant mes yeux ces enfants mutilés, éloigne ces hommes et ces femmes, qui furent mes frères et mes sœurs, près desquels je venais chercher des consolations et qui me repoussent, qu'on me fasse place, je me retire, je m'en vais vivre loin de vous, je ne vous suis plus rien, il n'est plus temps de feindre : je suis chrétienne !

— Cela est donc vrai ! murmura le roi !

Une résolution ferme, un courage véritable

dominant toujours, même les caractères indomptables. On se rangeait déjà pour laisser passer Kiva, ainsi qu'elle l'ordonnait, lorsque la mère du pauvre petit garçon, dont la tête était fendue et la cervelle repandue autour d'elle, regardant d'un œil sec le cadavre, s'élança vers Petraki et d'un geste arrêta la jeune fille.

— Et la mort de mon fils qui la vengera? Et les blessures de nos maris, de nos frères, qui les fermera? Bulabassas, cette femme est ta nièce, mais tu dois la justice à tous, ou nous la ferons nous-même, elle mourra.

Kiva resta devant cette mère, devenue furieuse de douleur, et lui tendant la main elle lui dit :

— Sméranda, tu veux te venger, laisse-moi vivre, je suis si malheureuse! oh mon Dieu! pensa-t-elle, prenez pitié de moi! s'ils me tuent, je ne verrai plus Mikaël et quand il m'appellera je ne serai plus auprès de lui!

Son visage ne trahissait néanmoins d'autre émotion que celle d'une grande mélancolie et d'une profonde pitié, elle levait ses yeux humides tour à tour vers son oncle, qui hésitait, et vers la mère la menaçant du poing.

— Que Zinka soit parmi nous, dit enfin Petraki, elle prononcera.

— Zinka ne laissera pas tuer sa fille apparemment, tu veux la sauver, Bulabassas, elle mourra malgré toi.

En achevant ses mots, Sméranda saisit Kiva par le bras et l'attira à elle; avant que Vasily n'ait pu la dégager, vingt personnes l'entouraient déjà; on lui liait les bras, bien qu'elle ne songeât pas à se défendre, mais par un reste de crainte de son pouvoir surnaturel, on la terrassa. Fermant les yeux, elle se recueillit en elle-même, elle sentit que tout était fini: et, envoyant une dernière pensée, un dernier adieu à Mikael, une dernière prière à Dieu, elle attendit la mort en héroïne et en chrétienne.

Tout à coup, au milieu de la tempête et du bruit, un cri retentit puissant et dominateur, un cri semblable au hurlement de la lionne à qui on enlève ses petits, Zinka entra dans le camp et du haut de la petite colline, embrassait toute la scène ; elle avait tout vu, tout deviné, tout compris. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire elle fut auprès de sa fille. La foule s'écarta d'instinct, Zinka se jeta sur la prisonnière, rompit ses liens, la releva, la couvrit de baisers, sans que personne songeât à se mettre entre elles, tant la sœur de Petraki inspirait un respect général, et lorsqu'elle se fut assurée qu'aucune blessure, aucun coup n'avait encore atteint Kiva, elle la prit par la main et la conduisit auprès du juge.

— Petraki, lui dit-elle, avec un accent solennel, ordonne à ton peuple de cesser ses outrages et ses mauvais traitements ; celle que tu vois a droit à tous les hommages, elle n'est point des nôtres, pas une goutte de notre sang

n'a jamais coulé dans ses veines. Je l'ai nourrie de mon lait, mais elle n'est pas ma fille, c'est une noble dame.

Une expression d'étonnement parut sur les visages. Ce secret, si bien gardé pendant tant d'années, révélé dans un moment semblable, paraissait incompréhensible à ces bohèmes, pour lesquels tout se vendait. Kiva, depuis bien des années connaissait sa naissance, elle ne montra aucune surprise, elle promena son regard sur ses ennemis, désormais soumis et humbles, et se tournant vers Petraki.

— Je te quitte, mon oncle, mais je te reverrai, je te reverrai bientôt, rien ne change dans mon cœur pour toi; pour toi non plus, Vasily, quand j'aurai besoin d'un ami, je t'appellerai. Adieu, vous tous, vous vouliez ma mort, je vous pardonne, et je n'oublierai pas les jours de mon enfance passés avec vous, adieu!

Elle marcha au milieu des Cigains, comme une reine au milieu de sa cour, Zinka la suivait l'œil morne, la tête baissée. Elles se retournèrent plusieurs fois avant de quitter le camp, livré au désordre des éléments et de la dispute récente. L'orage se calmait, l'incendie brûlait toujours néanmoins et la chaleur s'en faisait sentir jusque-là. Heureusement le vent avait cessé et la pluie fine, qui tombait encore, empêchait les flammes d'envahir la forêt. Les deux femmes s'avancèrent ainsi tant qu'on put les voir. Au détour du chemin elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, sans s'expliquer, le cœur seul parla, les autres considérations cédèrent à cet attachement si profond éprouvé depuis tant d'années. Une crise venait de s'opérer dans leur existence, cette crise allait les séparer peut-être, et devant cette séparation elles perdaient tout souvenir du reste.

— Tu seras toujours ma mère, murmurait

Kiva, en pleurant, ma seule, ma véritable mère.

— Je serai toujours ta mère, pourtant je ne te verrai plus après cette journée, Kiva, et tu ne voudras plus m'aimer sans doute quand tu sauras tout. Viens à notre retraite, le mystère de ma vie te sera révélé, tu n'en connais que les faits principaux ; les sentiments de mon cœur, tu les ignores et je te dois maintenant la vérité.

— Je ne puis retourner à la montagne, ma mère, ces lieux, où j'étais avec lui, je ne puis les revoir sans lui, lorsque nos liens sont rompus.

— Que parles-tu de liens rompus, Kiva ? Ils se ressèrent plus que jamais. J'ai vu Mikael, je lui ai tout avoué, j'ai renoncé à ma vengeance, à mon bonheur pour le vôtre, tu le rejoindras bientôt, il t'aime, tu seras sa femme, tu seras reine !

— Il m'aime ! Allons à notre asyle alors , ma mère , allons-y bien vite , que je retrouve les traces qu'il y a laissées , que mes baisers cherchent l'empreinte de ses pas , il m'aime ! oh ! merci , mon Dieu !

Malgré la pluie , malgré les torrents débordés elles arrivèrent peu d'heures après , en suivant les détours de la montagne , si familiers à leur race . Kiva entra la première dans ce sanctuaire , où elle avait goûté les plus grandes joies de la vie , elle s'agenouilla à la place où son amant avait dormi , où sa belle tête avait reposé , où elle avait caressé ses cheveux noirs si doux et si fins .

— Tu as été coupable envers moi , Zinka , tu as de pénibles aveux à me faire , ici je puis tout pardonner , ici je puis te bénir , quoique tu mérites . Parle donc je t'écoute , et je le vois , je le vois , lui , mon ange , mon bien-aimé , tel que je l'ai vu là avec son long regard , avec

son noble visage. Parle, parle, je suis tout amour, tout indulgence.

— Je vais parler, ma fille, et puisses-tu répéter ces mots après m'avoir entendue. Lorsque je sus par Joé que tu avais repris la foi de tes ancêtres, Kiva, je crus que je mourrais. Mon premier mouvement fut d'aller vers toi, de t'arracher au prince, qui récompensait ma tendresse et mes soins en m'enlevant ma fille; je courus à Kramtza, le cœur plein de malédictions, je dirai presque de haine. En arrivant j'appris que tu étais partie seule, à pied, désespérée, je me trouvais vengée par avance, je n'en désirais pas tant et mon affection l'emporta sur ma colère. Je vis Mikael, fiancé devant les Boyards, à cette Anika, si méprisante envers nous, je résolus de lui rendre douleur pour mépris, et, foulant aux pieds ma vengeance caressée vingt-cinq ans, j'en compris une autre, dont mes deux enfants jouiraient avec moi.

J'interrogeai Mikaël , il t'aime, non pas comme j'ai été aimée, mais réellement et véritablement d'un amour prêt à tous les sacrifices; je me jetai à ses pieds et je lui avouai ma passion pour le fils de Bazile-le-Loup, pour le caprice que ce fier jeune homme eut pour moi, jusqu'à l'arrivée de la comtesse Marie; je lui peignis mes transports de rage, ma jalousie, en comprenant qu'il m'oubliait pour elle, ma haine et mes serments de haine, si religieusement accomplis. Il sut le mariage de tes parents, ta naissance, correspondant, à quelques jours près, à celle de ma fille morte, hélas! presque au moment où tu vins au monde. Il sut comment je persuadai à ta mère que son enfant avait cessé de vivre et comment je te substituai à celle que je pleurais. Mikaël sut aussi que faisant venir ici le prince Bazile, je lui révélai l'amour, l'hymen secret de la comtesse, je lui mis à la main le fer dont il perça l'infidèle qui m'abandonnait et je condamnai

ma rivale à des larmes éternelles entre la tombe de son mari et celle de son unique enfant. J'ai raconté ma joie féroce en t'élevant dans l'exécration de ta famille, de la religion de tes ancêtres, comment, dès que tu sus bégayer, je t'enseignai à maudire les chrétiens, leur Dieu, la race de Bazile-le-Loup. Je fis assister le prince à la scène où, quand je te vis mûre pour mes projets, je te nommai ton père et ta mère, en excitant contre eux ton ressentiment, car ils t'avaient rejetée, tu devais à ton tour les renier, eux et leur maison, et accepter à jamais ce peuple, qui te recueillait, lorsque les tiens te repoussaient comme la preuve vivante d'une faiblesse qu'ils désiraient cacher à tous les yeux. Tu juras d'adopter et de conserver nos mœurs, nos croyances, nos habitudes, de rester une cigaine, malgré le sang des princes coulant dans tes veines. Aux mépris dont te couvraient ces fiers boyards, tout au plus tes égaux cependant, mon cœur tressaillait

de joie, ils dédaignaient une des leurs! Et toi si belle et si fière, à la fois fille des preux et fille de la bohême, je t'aurais adorée à genoux, toi, ma vengeance! Oh! si j'avais pu te rendre à ta mère telle que je t'avais faite!

Kiva poussa un cri d'horreur.

— Zinka! Dieu te pardonnera-t-il?

— Tu aimes, Kiva, et tu ne comprends pas quelles souffrances m'ont amenée à ce crime! Tu n'es donc pas jalouse? Tu ne songes donc pas à Anika?

— Oh! tais-toi! tais-toi! ne me réveille pas. Moi aussi j'ai sucé le lait de la tigresse.— Que te reste-t-il à m'apprendre?

— Ce qui va peut-être m'ôter ton affection, mais ce que je dois te dire, puisque tu ne nous appartiens plus.

Zinka s'agenouilla en sanglotant.

— Kiva, je t'enseignai à maudire ta mère, je t'assurai qu'elle t'avait bannie de son cœur et

de sa maison, dès ta naissance, eh bien ! je t'ai trompée, Kiva, ta mère t'aimait, ta mère voulait te garder près d'elle, au risque de se perdre, je t'ai *volée* à son insu, je t'ai apportée ici pendant que ton père succombait sous les coups de Bazile, dans un duel, sans autre témoins que mon frère. J'ai montré à la comtesse Marie une tombe qu'elle a cru être celle de son enfant, à côté de celle de son époux, et ses journées, ses nuits se passèrent à les couvrir de larmes. Lorsqu'il lui fallut quitter ce pays et y laisser ses deux trésors, elle faillit mourir, elle t'a pleurée morte, toi, comme elle t'aurait aimée vivante ; et ma fille, triste fruit d'un amour répudié, reposait dans la terre des chrétiens. Ta mère fut un ange, Kiva, un ange, dont j'ai détruit l'avenir, un ange à qui je n'ai même pas laissé les regrets, les respects de son enfant. Voilà ce que j'ai fait, Kiva, et ce dont je te demande pardon à genoux. Fille du prince Jean et de la comtesse Marie de Courtenay, me le refuseras-tu ?

— Ma mère! ma pauvre mère! s'écria la jeune fille en fondant en larmes. Où est-elle? Est-elle encore en ce monde, je me trainerai à ses pieds, car je ne suis pas digne de ses caresses.

— Ta mère est dans votre ciel maintenant, Kiva. Retirée en un cloître, elle a cessé d'exister peu d'années après. Au moment de mourir elle m'envoya un messenger et quelques dons pour toi, qu'elle croyait la fille de son bien-aimé, car le prince Bazile le lui avait dit. Je n'ai confié ce message à personne, Roxandre, le moine, ignorent quelle fut la destinée de Marie. Me pardonnes-tu, me pardonnes-tu, Kiva?

— Je te pardonne, répliqua mélancoliquement la jeune fille, je te pardonne, bien que tu aies détruit mon existence. Sans toi, Zinka, je serais à présent la femme de Mikaël, au lieu d'Anika c'est moi qu'on aurait choisie, moi, la fille du fils de Bazile-le-Loup, sans

toi je serais pure, sans toi je n'aurais pas à rougir devant lui. Tu as fait tuer mon père, tu as tué ma mère à petit feu, oh ! tu sais te venger ! pourtant je te pardonne, vas en paix, mais...

— Mais tu ne m'aimes plus, n'est-ce pas ?

— Mais je ne saurais te revoir. Tu m'as ôté jusqu'à ce bonheur ! Si je suis jamais séparée de lui, Zinka, il ne me restera même pas ton sein pour y pleurer.

— Hélas ! ma pauvre enfant, une funeste destinée t'est prédite, je ne te l'ai pas caché. Mon frère et moi, prophètes tous les deux, nous te l'avons annoncé tous les deux. Tu marches à ta perte, et rien ne peut t'arrêter, je ne l'essayerai pas, c'est écrit ! Ne crois pas que je t'abandonne, tu me repousserais sans que je m'en offense. Tant que je pourrai t'être utile ici-bas, j'y resterai ; de près ou de loin je veillerai sur toi, je t'aime comme j'ai aimé

ton père, comme j'aurais aimé mon enfant. Écoute mes derniers conseils. Roxandre, Bazile, t'ont toujours protégée, fille de Jean ils te protégeront, même en me croyant ta mère, fille de Marie ils t'adoreront. Si tu le juges convenable tu peux tout leur avouer. Les preuves de ta naissance sont ici, dans un endroit secret, je te les remettrai. Tu domineras toujours Bazile Cantimir par ses remords du meurtre de ton père. Je te donnerai, avec les lettres de tes parents, ce qui t'appartient, ton héritage, les bijoux, les pierreries de Bazile-Loup, dont je ne t'ai fait voir qu'une faible portion. Tu n'arrives pas à ton époux en mendiant, Kiva, noble Hélène devrais-je dire. Le voyage que nous fîmes à Constantinople n'eut pas d'autre objet que de recueillir ces trésors. Le prince Jean les cacha chez un serviteur fidèle, lors de l'exil de son père, je fus dépositaire de ce secret, il comptait sur mon dévouement et ne me dissimulait

rien. Lui mort, ainsi que sa femme, nul autre ne connaissait ces richesses, Roxandre ne revit point son frère. Je savais les mots convenus pour les réclamer, elles sont là intactes. Tu peux prendre dès à présent, si tu veux, ton nom et ton titre de princesse, tu as de quoi le soutenir dignement. J'avoue mes crimes, Kiva, cependant envers toi je ne me sens point coupable, ou du moins j'ai tout essayé pour te rendre ce que je t'avais pris. En te dévoilant ma vie passée, en te rendant sacrée la mémoire de ta mère, je te fais un sacrifice au-dessus de ceux regrettés par toi. Tu ignores, enfant, combien je vais souffrir! Suis-moi, viens chercher ce qui t'appartient.

Kiva se croyait le jouet d'un songe. Retrouver en un moment une fortune et la possibilité de s'unir à Mikaël était pour elle un bonheur incompréhensible. Elle vit Zinka ouvrir la boiserie, en apparence scellée au mur, tirer

deux cassettes , si lourdes qu'à l'aide de la jeune fille elle eut bien de la peine à les remuer.

— Voici les papiers, dit la cigaine, et voici les diamants. Si tu m'en crois, tu les laisseras ici, ils ne seront nulle part plus en sûreté. Apprends tout : les Polonais entrent en Moldavie, les Turcs ne tarderont pas à y pénétrer également. Je ne sais pas quels desseins occupent le prince, mais il en a d'ignorés et la trahison l'entoure. Rends-toi à Jassy, là tu découvriras les trames cachées, tu pourras les déjouer. Ton adresse et ton dévouement seuls sauveront Mikaël. Il va partir dans quelques jours , il visitera les monastères, accompagné d'une suite peu nombreuse, il a envoyé Georges déguisé à la capitale, avec des lettres ; je l'ai rencontré hier en sortant de Kramtza et je l'ai reconnu. Va, ma fille, et ne te laisse pas dominer par cette abnégation,

sublime duperie ! Si tu le veux , tu seras reine, Mikaël t'aime , tu triompheras facilement de ses derniers scrupules , crois plutôt mon expérience que ton cœur, ou tu te perdras. Hélas ! Tu ne me croiras pas, tu te livreras sans défense à tes ennemis, à cette vipère, qui déjà t'enlace dans ses replis odieux. Tu es bien la fille de ta noble race, il n'y a chez toi ni tromperie, ni défiance, et puis tu l'aimes trop. Oh Kiva ! Kiva !

— Zinka, écoute bien ceci et ne l'oublie pas : je ne puis , je ne veux pas être la femme de Mikaël, car je ne suis pas digne d'une telle félicité, mais je lui consacrerai ma vie tant qu'il lui conviendra de la conserver. Ne dis pas que je l'aime trop, dis que je l'aime comme il ne le sera jamais , comme il mérite de l'être , dis qu'un pareil amour est ma plus grande, ma seule gloire. Ce qui est là, elle montrait la cassette, ce qui est là est à lui, je vais le lui offrir, je vais le jeter à ses pieds, et quel bon-

heur ! je puis donc faire quelque chose de plus pour lui. Je cours à Jassy, puisqu'un danger l'y menace, Vasily m'y suivra sans doute, si j'ai compris ce qu'il m'a fait entendre ce matin, il a dû marcher sur nos traces. Quant à toi, Zinka, je te quitte, je te quitte sans fiel ; malgré moi je t'aime encore. Je te plains et je te pardonne !

— Oh ! sois bénie pour ces paroles , mon enfant ! c'est à moi d'abandonner cette demeure, je n'y reviendrai que lorsque tu m'appelleras, un mot à Vasily et j'accours. D'ici là je vivrai seule, loin de toi, loin de mon fils Mikaël, condamnée par vous deux à l'exil, le cœur vide de vengeances et d'affections, puisque vous m'arrachez l'une et l'autre. Adieu, Kiva, adieu. En pensant à ta mère, ne maudis pas celle qui t'en a servi si longtemps !

Et Zinka se précipita hors de la maison. Plus d'une heure après la jeune fille trouva

à la porte Vasily, la tête dans ses mains. Il pleurait à chaudes larmes et ne l'entendit pas approcher. Elle toucha légèrement son épaule.

— Vasily, veux-tu me suivre à Jassy ?

Le jeune homme se leva plus vite que la pensée.

— A Jassy, où vous voudrez, Madame, en enfer.

— Appelle-moi Kiva, Vasily, je suis et je serai toujours Kiva, pour toi surtout, mon ami fidèle.

Vasily lui baisa la main avec transport.

— Oh ! je mourrai à votre service, s'écria-t-il, ivre de joie, Petraki me l'a prédit et moi je sens que cela est vrai. Mais la nuit approche, vous devez être fatiguée, ne prenez-vous pas un peu de repos ? Nous partirons demain.

— Nous partirons à l'instant, ce que j'ai à faire ne souffre pas de retard.

— Partons ! dès que vous l'ordonnez ainsi.

VIII

GUERRES.

Mikaël passa à réfléchir la nuit qui suivit cette journée si agitée. Il médita sur sa position, tout à la fois étrange et dangereuse. Entre trois femmes, qui toutes trois l'aimaient, qui toutes trois pouvaient servir son ambition et ses projets, il désirait suivre le penchant de son cœur, sans cependant nuire à ses résolutions hasardeuses. Il adorait Kiva, il ne l'eut sacrifiée pour rien au monde, pourtant il voulait tirer de ses rivales

l'aide et la protection qu'elles lui offraient diversement. Avant de s'engager à rien, il fallait d'abord compter sur la bonne foi de la comtesse et une entrevue avec elle ne pouvait avoir d'inconvénient. Il lui envoya Georges, en la priant de se rendre à Piatra, un jour désigné, dans la maison d'un de ses vatafes, et il lui promit le secret le plus absolu sur cette démarche.

D'un autre côté, sans parler à Anika d'un amour qu'il ne ressentait pas, il lui montra les égards et les soins d'un fiancé attentif. Il sentait la nécessité de feindre pour arriver à son but. Il appelait cette sorte de compromis de conscience, accepter Lia afin de conquérir Rachel. La révélation de Zinka en lui montrant dans sa bien-aimée une égale, ne lui inspira cependant pas un parti définitif. Il ne savait encore à quel titre il la garderait près de lui, mais il la voulait avec toute l'énergie, toute la violence de son caractère, il attendait le temps et les évè-

nements quant au reste. En dépit de sa jalousie elle possédait sa confiance entière, il se savait aimé d'un amour saint et pur, il connaissait ce dévouement sans bornes, qu'une femme voue toujours à celui qui l'aime malgré tout et contre tout, lorsqu'elle a du cœur et de la reconnaissance. L'éloignement forcé augmentait ses desirs et sa passion, il lui fallait une force de volonté extrême pour ne pas la rappeler.

Néanmoins les circonstances devenaient graves, les courriers se succédaient sans cesse à Kramtza. Le hospodar écrivit et justifia sa conduite, Mikaël lui répondit quelques mots ambigus, ils ne l'engageaient à rien. Le roi de Pologne, après avoir passé quelques jours à Jassy, répandait son armée dans le pays, où elle dévorait tout. Les provisions amassées par Constantin Cantimir ne lui suffisaient plus. Au midi le seraskier Bouickli Mustapha entré en Moldavie, la mettait à feu et à sang. Les

habitants des plaines couraient vers les montagnes, emmenant leurs bestiaux; les vassaux de Mikaël affluaient à Kramtza, dont les remparts fortifiés leur assuraient un abri. La désolation se répandait partout. Mille cris de détresse s'élevaient vers cet homme annoncé à ce peuple comme un protecteur. Ses amis le pressaient de commencer sa tournée des monastères, d'attacher à sa cause les moines et leurs trésors, il attendait le retour de son messager, son retard inexplicable l'inquiétait beaucoup. Michlesco se taisait aussi, Kiva avait disparu, il ne s'expliquait ni cet abandon, ni ce silence et son cœur souffrait plus encore que son ambition.

Les Tatares de l'armée turque embrasèrent jusqu'à l'herbe, et Sobiesky, malgré ses efforts, n'obtenait point une bataille rangée, dans laquelle il aurait eu certainement l'avantage. La neutralité de la population moldave, se laissant dépouiller sans se défendre l'a-

bandonnait à ses propres forces, et la famine, la maladie, les escarmouches des infidèles, les diminuaient d'une manière effrayante. Il essaya de repasser le Pruth, pour chercher de nouvelles subsistances, les Turcs l'attaquèrent, tuèrent et noyèrent un grand nombre de Polonais. Sobiesky ne se conduisit point alors en héros, il se vengea sur les Moldaves du tort que lui faisaient les infidèles et livra au pillage ce malheureux pays, déjà pillé tant de fois. Les reliques, les trésors des monastères furent envoyés en Pologne, au mépris des lois les plus sacrées. A Jassy il déroba tout ce que la faiblesse des prêtres ne sut pas lui ravir. L'archimandrite du couvent des Trois Saints lui refusa, malgré ses menaces, le corps de sainte Perasqueva et sa riche châsse. Ni le canon, ni les craintes d'un assaut ne fléchirent le pieux abbé, il résista à tout. La veille, le roi, par une sorte de dérision, avait fait publiquement brûler le traité de suzeraineté signé par le prince au sultan

Soliman, et un héraut d'armes criait en même temps à plusieurs reprises :

— Voyez comment le roi de Pologne protège la Moldavie.

Il ne se trouvait plus dans la ville déserte ni habitants ni subsides. Sobiesky, outré de ce qu'il s'attirait lui-même, poursuivit ces malheureux jusque dans les forêts. Le prince Constantin sortit enfin de son apathie, il envoya des troupes, surprit l'arrière-garde des Polonais et la tailla en pièces. La fureur du roi ne connut plus de bornes et il jura qu'il détruirait les loups au fond de leur repaire. Les tatars empoisonnaient les lacs, il lui fallut donc se diriger brusquement vers les montagnes, où on était loin de l'attendre.

Après plus de trois semaines Georges revint apportant une réponse de la comtesse : elle n'osait pas accepter le rendez-vous de Piatra, au

milieu des armées traversant la plaine à chaque instant , une circonstance plus favorable se présentait et elle se hâtait de la saisir. Si le prince voulait se rendre un jour qu'elle lui désigna à Jassy, sans rien faire savoir à personne, elle lui ferait avoir une entrevue avec Sobiesky , le roi quitterait l'armée secrètement à cette intention. En recevant ce message , Mikaël sentit son cœur battre de joie, il entra dans la voie tant désirée, et d'ici là il lui restait le temps de parcourir les monastères, afin d'arriver près du conquérant muni de certitudes brillantes et de pouvoir traiter presque d'égal à égal. Il annonça son intention à sa famille, à ceux qui devaient l'accompagner, et fixa le départ au lendemain. Une mystérieuse espérance de retrouver Kiva, se mêlait à toutes les autres et les dominait , chez ce jeune homme ardent, l'amour était encore la première passion.

La caravane se mit en route de bonne heure,

le prince avait à sa droite le marquis, à sa gauche Rosetti, près de lui deux jeunes boyards, et ses fidèles Albanais derrière, le reste de la troupe se composait de chasseurs, les plus déterminés et les plus habiles du pays. On voulait se donner le plaisir d'une chasse à l'ours et au sanglier. En revoyant ces mêmes lieux parcourus quelque temps avant pour rejoindre Kiva, ses souvenirs d'amour reparurent plus frais et plus doux encore. Il se rappela ses pensées, ses espérances, surpassées par la réalité, il se rappela ces heures d'enchantement, si vite envolées, cette passion si pleine et si belle, et il sentit, malgré lui que rien, dans la vie ne pouvait ni égaler, ni remplacer cet enivrement. Il retrouva les mêmes monastères, et cette fois il s'arrêta à tous, particulièrement à celui de Dragomir. On lui montra le tombeau du métropolitain Anasthase, assassiné en 1615 par Toms'a, prince de Moldavie, dans une querelle de table, sur la suprématie des

couvents fondés par eux. Ce prélat enlevé bien enfant encore par les Tatares, ainsi qu'une de ses sœurs, la retrouva quelques années après chez le khan de Crimée, sans la reconnaître. Ils se marièrent : dans leurs causeries intimes, ils se racontèrent leur histoire et découvrirent leur crime involontaire, désespérés, ils supplièrent leur maître de les laisser rentrer en Moldavie, jurant d'y consacrer leurs jours à l'expiation et à la pénitence. Le khan y consentit, ils se jetèrent chacun dans un cloître ; quelques années après Anasthase, toujours protégé par le chef tatar, devint métropolitain de Jassy et mourut de cette mort terrible.

Cette fois Mikaël se fit reconnaître partout et chercha à gagner l'affection des moines, il y réussit sans peine, déjà ses émissaires avaient préparé les voies et d'ailleurs le patriotisme, inné dans les cœurs moldaves, les lui amenait tous. Il resta deux jours au monastère du Pion ;

il alla visiter Doquie, ce théâtre de l'hymen de son âme, avec cette autre âme qu'il savait si grande. Le soir on lui annonça que Vasily l'attendait depuis plusieurs heures. Il lui remit une lettre, dont l'écriture lui fit monter le sang au visage.

— « Mon bien-aimé, disait Kiva, je n'ose
« t'aller chercher dans le saint asyle où tu te
« trouves, je t'attends à la montagne ; *il faut*
« que je te voie et sur-le-champ. J'apporte des
« nouvelles importantes, tu as couru un grand
« danger, mais je t'ai sauvé, je l'espère. Viens,
« oh ! viens, mon Mikaël, viens rendre la paix
« et le bonheur à celle qui ne peut être heu-
« reuse et tranquille que par toi. »

— Elle m'appelle ! Pourrais-tu me conduire près d'elle, cette nuit ? demanda-t-il.

— A présent, si votre Grandeur le désire.

— D'où vient-elle ?

— De Jassy.

— Tu l'as accompagnée ?

— Partout, Monseigneur.

— Quelle route avez-vous suivie ?

— Celle de la plaine, à travers les armées, il nous a fallu combattre et fuir plusieurs fois. Mais Kiva ne craignait rien ! Elle a le courage et la force d'un guerrier.

— Où se trouve maintenant Sobiesky ?

— Il se dirige vers les Carpathes ; il a, dit-on, le projet d'assiéger les forteresses, afin de ne pas se retirer sans remporter au moins un avantage. Kiva expliquera tout à Votre Grandeur, le danger presse.

— Partons donc alors. Fais préparer mes Albanais, je n'emmènerai qu'eux et toi. Il est inutile de déranger les pères, ni mes autres compagnons.

— Ceux qui n'ont pas parcouru par une belle nuit d'automne ces admirables paysages, ne

peuvent se faire une idée de ce qu'éprouva Mikaël pendant ces heures délicieuses. La lune, cette belle lune d'Orient, auprès de laquelle la nôtre ressemble à un pâle flambeau, dorait les cimes des arbres, et répandait ses paillettes sur les torrents, sur les rochers et les sapins. Cette scène romantique brillait d'un éclat inaccoutumé : elle semblait parée comme pour une fête, et Mikaël avait vingt-cinq ans, et il allait retrouver une femme adorée, et devant lui s'ouvrait un avenir immense de bonheur et de gloire. Il y a des moments où tout sourit et des êtres à qui la vie est bien douce !

Bientôt on aperçut le toit et la cheminée de la petite maison, cachée dans un bosquet ; Mikaël allongea le pas, il précédait ses serviteurs et sa poitrine battait à l'étouffer. Il ouvrit la porte en tremblant, il entrevit la lampe à travers la portière, un cri retentit jusqu'à son cœur, une forme légère se dessina dans l'ombre, Kiva tomba dans ses bras. Qui n'a pas connu

la joie du retour après une absence ? Qui n'a pas au moins une fois entrevu ce paradis céleste, où deux âmes se rencontrent à l'unisson, où l'on n'existe que l'un par l'autre ? Certaines natures, douées de manière à sentir ce que les autres ignorent, ont dans leurs souvenirs des instants qui résument toute la vie, des instants après lesquels on voudrait mourir, car on ne les retrouvera plus.

Le matin Kiva dit à Mikaël :

— Si jamais nous arrivons au repos en ce malheureux pays, tu vois cette petite chambre, mon bien-aimé, j'en ferai une chapelle ; les heures que nous y avons passées aujourd'hui, l'ont transformée en sanctuaire. Oui, j'y remerciais Dieu à chaque instant de ce qu'il t'a envoyé vers moi, pour me révéler ces extases divines de l'amour, ignorées à mon cœur. Je ne saurais parler ici qu'à lui et à toi ; et jamais, Mikaël, jamais près de toi, même, de

semblables moments ne se renouvelleront, on ne les obtient qu'une fois et encore ce sont les élus ! Maintenant redescendons ici-bas , écoute ce que j'ai fait, ce que j'ai appris, ce que j'ai découvert, comment le Seigneur m'a permis de te sauver et la Moldavie avec toi.

— Parle, ma Kiva, ma belle princesse, tu peux maintenant à bon droit être nommée l'ange de la Roumanie, toi qui descends de sa plus noble race, toi qui l'aimes d'un patriotisme si ardent et si généreux.

— Zinka m'a avertie qu'il se tramait à Jassy quelques projets contraires aux tiens, je m'y suis rendue secrètement et j'ai cherché Michlesco, cet ami dont la sagesse me paraissait autrefois de la tiédeur, et que les événements justifient d'une manière si complète. Il m'a révélé des mystères inconnus à toi-même peut-être, il m'a mise en position d'observer par moi et les miens : c'est tout ce que je demandais, et j'étais certaine dès lors

que rien ne m'échapperait. Vasily me transmettait de secrets avis, toujours véritables, et venant de Zinka, je n'en doute pas, bien qu'elle ne se soit pas nommée. Cette comtesse, Mikaël....

— Je ne l'aime pas, Kiva, ai-je besoin de t'en assurer ?

— Non, mon ami, mais elle t'aime, elle ! elle te veut, et le roi a profité de cet amour pour éloigner une ennemie qu'il redoute. Tu as reçu sa lettre, tu lui as répondu, tu as accepté un rendez-vous. Sais-tu qui tu aurais trouvé à ce rendez-vous ?

— Le roi et la comtesse apparemment.

— Non, pas Sobiesky. La comtesse et des soldats qui t'auraient pris, lié, garotté, on connaît ta force et on craignait ta résistance ; puis la comtesse, les soldats et toi, vous fusiez partis pour la Pologne ; tu pourrais alors choisir entre une prison perpétuelle, et des

honneurs, de grands biens, l'amour de cette femme, à condition que tu jurerais sur ta parole de ne jamais retourner en Moldavie.

— Comment, Hedwige me trahirait d'une manière aussi infâme ?

— Elle ne te trahit point, elle suit l'instinct de son amour, en t'enlevant à tout ce qui n'est pas elle, en prenant tous les moyens possibles, pour établir son empire sur ton cœur, en écartant ses rivales. C'est ainsi qu'elle t'aime, cette femme, elle d'abord ! quant à toi, peu lui importe ce qui t'arrivera, pourvu qu'elle soit heureuse.

— Tu ne m'aimes pas ainsi, toi, ma Kiva !

— Oh ! non, grâce à Dieu, et tu le sais, n'est-ce pas ? tu sais aussi combien j'en suis fière ? Certes, ton amour fait toute ma gloire ; eh bien ! je suis peut-être encore plus orgueilleuse de mon amour à moi : il est si beau, si noble, si pur ! Oh ! les anges le regardent

avec envie, avec bonheur. Tu n'iras pas à ce rendez-vous, mon Mikaël ! Afin de t'en empêcher, aussitôt que Michlesco m'eut révélé cette trahison, je suis partie à travers les dangers, sans calculer ni peines, ni craintes. Je suis venue remplir mon rôle de bouclier et maintenant je ne te quitterai plus, tant que l'ennemi occupera notre Roumanie. Je veillerai sur toi, inconnue à tous, visible pour toi seul. Je retrouverai mes ruses de bohémienne dans cette sainte cause, mon amour me rendra forte et puissante. Vasily observe le roi de Pologne, bientôt nous connaissons sa marche et nous agirons en conséquence. Repose-toi sur moi, tu n'auras pas d'espion plus fidèle, pas de gardien plus vigilant. Quant à cette Hedwige, je l'ai vue, entends-tu, Mikaël ? elle sait que je vais tout te dire. Elle a voulu parler à la cigaine Kiva en grande dame, alors la princesse Hélène l'a traitée en inférieure, et la femme sûre d'être aimée l'a accablée

de cette certitude, par sa pitié. Aussi elle me hait !

— De tout mon amour, répliqua le prince en souriant, ce doit être mortel.

— Oui, oui, ce sera mortel. Cette femme est le serpent si longtemps annoncé, elle détruira mon avenir et le tien, si tu n'as pas le courage de la fuir.

— Folies que tout cela, Kiva ! que peux-tu craindre ? Ma passion et mon caractère ne sont-ils pas immuables ?

Une larme tomba sur la joue de Kiva, elle avait été trop heureuse, la réaction commençait déjà. Il en est toujours ainsi, le malheur, ce terrible créancier ne se décide pas à attendre. Les paroles de Mikaël devaient la rassurer, pourtant elle craignait, par cet instinct du cœur, par ce pressentiment inexplicable, qui nous apporte la vérité, même lorsque nous la

repoussons. Un mot de son amant lui donna une conviction plus forte encore.

— Es-tu donc bien sûre, Kiva, que cette entrevue cache un piège ?

— La comtesse me l'a avoué elle-même, Mikaël, dans sa colère indiscrette; sa jalousie endort sa prudence. D'ailleurs ne me crois-tu pas ?

— Je te crois, mais on a pu te tromper toi-même.

— Oh ! Mikaël, on ne me trompe pas lorsqu'il s'agit de ta sûreté, de ton avenir. Non, non, perds cette folle espérance d'un secours étranger, tu réussiras avec ton peuple, appuie-toi sur lui ; sans cela pas de salut, pas de gloire. Dieu, ton droit et la patrie, voilà ta devise. N'en accepte jamais d'autre.

Georges frappa à la porte et annonça au prince que Vasily, respirant à peine, demandait à être introduit sur-le-champ.

— Qu'il entre ! s'écria-t-il. Il apporte sans

doute d'importantes nouvelles, car il revient bien vite.

— Les heures s'enfuient sans compter pour nous, mon Mikaël ; regarde, le soleil se couche derrière la cascade.

Vasily, parut haletant et hors d'haleine, néanmoins un éclair illumina son œil de jais, à l'aspect de cette femme adorée, dont la main s'appuyait amoureusement sur l'épaule d'un autre. Il caressa le manche de son couteau.

— Qu'y a-t-il, Vasily ? poursuivit-elle.

— Les Polonais ont pénétré dans les Carpathes, ils marchent sur Niamtzo, ils veulent s'en emparer et le démolir, ce qui leur sera facile, car Niamtzo se trouve sans garnison. Ils y arriveront certainement demain au soir.

— Prendre Niamtzo ! démolir Niamtzo ! le joyau de la Moldavie. Le souffrirais-tu, Mikaël ?

— Non certes, si ma vie suffit pour l'empêcher. Où chercher des troupes maintenant ?

— Que sais-je ? Pars toujours, enfermons-nous dans ses murs, faisons-nous tuer sur ses ruines. Dieu nous protégera, notre cause est sainte !

— J'ai donné ordre à quelques-uns de mes chasseurs de m'attendre à Niamtzo, de là je comptais chasser les ours de la forêt. Vasily, retourne au monastère, où j'ai laissé le reste de ma suite. Qu'on parte secrètement. Demain avant le jour, nous pourrons occuper la forteresse, en fermer les portes, la mettre en état de défense, et essayer au moins d'imposer à l'ennemi. J'y vais moi-même directement, avec mes Albanais et ce charmant guide, je planterai le drapeau moldave de ma main sur la plus haute tour, pour montrer à Sobiesky que je l'attends, et que je le défie.

— Il a promis au pape de triompher dans cette guerre, et jusqu'ici il a été vaincu, lui ! le héros de la chrétienté ! Pourquoi attaquer les

infidèles chez nous, pourquoi ne pas porter la guerre sur leurs terres même ? Il veut faire des Moldaves des esclaves, les Moldaves lui montreront qu'ils sont une nation, ils lui montreront quel chef ils ont choisi !

L'ardeur du prince s'augmenta de celle de sa maîtresse, tous les deux n'avaient toujours qu'une pensée, c'était la guerre, c'était la patrie, c'étaient ces nobles passions auxquelles l'amour donne plus de force encore. Ils s'occupèrent des préparatifs de défense. Kiva prit des habits de chasseur et s'arma. Elle prétendait ne point quitter le prince et combattre à côté de lui.

— Dans les cas désespérés, disait-elle, on accepte les enfants et les vieillards, pourquoi donc n'emploierait-on pas une femme ?

— Kiva, répondit le prince en souriant, les femmes me déplaisent sous le costume masculin, tu le sais, mais en cette circonstance je ne sais pas un meilleur moyen de te déguiser.

Les Polonais n'auront pas le droit de rire en apercevant les jupons de mes héros. Moi-même et mes gens nous allons tous endosser la veste brodée à médaillon appliqué, le grand chapeau et le sac en bandoulière, nous sommes chasseurs aujourd'hui. On ne cherchera pas Mikaël Cantimir à la tête d'une semblable armée.

Les travestissements terminés, la jeune fille conduisit le prince vers le panneau mobile, elle en poussa le ressort et lui montra les cassettes.

— Voici mes titres de famille, mon ami, tu les verras plus tard, à présent qu'importe mon nom? je suis ta maîtresse cela suffit. D'aujourd'hui la guerre est commencée, tu auras besoin de soldats, de munitions, il faut que tout se paie en pareil cas, jusqu'au dévouement. Aussi, voilà de l'or, beaucoup d'or, et il est à toi, puisqu'il m'appartient.

— Et je t'aime assez pour accepter, ma Kiva, et je serai fier de te devoir quelque chose. Ce-

lui qui reçoit oblige, remercie-moi donc avec un baiser.

Les Albanais attendaient. Vasily était parti depuis longtemps, Mikaël et la jeune fille se mirent en route, malgré l'heure avancée. Ils marchèrent la nuit, causant de leurs pensées, se disant tout, selon cette confiance de l'amour heureux, seuls moments où le cœur ait réellement de l'esprit. Jamais la passion du prince n'avait semblé aussi forte, jamais il ne montra un désir, un besoin aussi extrême de sa Kiva : aussi vivait-elle au ciel, aussi oubliait-elle l'univers. Elle eût donné sa vie, sans hésiter, pour lui, et elle songeait joyeusement que peut-être elle pourrait lui offrir ce dernier sacrifice dans les circonstances qui se préparaient.

A quelque distance de la forteresse, ils passèrent à côté d'une chaumière, sur laquelle se dessinait un nid de cigognes. Mikaël les regardait attentivement. : une d'elles quitta le toit et voltigea au-dessus d'eux. Il demanda

son fusil, ajusta l'oiseau, et le frappa avant que Kiva ait pu l'en empêcher.

— Encore celle-là ! s'écria-t-elle, le meurtre d'une cigogne est presque un crime, et un présage plus dangereux que l'aigle de Doquie.

— Il faut détruire cette superstition, mon amie, répliqua Mikaël en riant. Pourquoi serait-il défendu de tuer ces oiseaux plutôt que les autres ? Te voilà toute pâle, toute interdite, on jurerait que j'ai commis *un crime* réellement.

— Cela nous portera malheur, tu le verras, Mikaël, examine l'autre cigogne, la vois-tu tourner autour de Georges, qui ramasse le corps de sa compagne, et maintenant, maintenant !.. Oh ! ces animaux ont une intelligence inouïe !

La cigogne, après avoir poussé des gémissements plaintifs, venait de retourner à son nid, elle le secoua fortement, jeta par terre,

l'un après l'autre, les œufs qu'il renfermait, puis le nid lui-même. Ensuite elle s'éleva à une hauteur extrême, et se laissant tomber d'un vol droit, semblable à celui d'une flèche, elle plana sur la tête des voyageurs jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le château ; elle les y vit entrer, ses gémissements continuèrent, et elle se percha alors sur la plus haute tour.

— J'ai le cœur triste de cette pauvre bête, Mikaël, cela ressemble à un pressentiment. Oh ! ils s'aiment tant ces oiseaux ! Celui-ci va mourir sans doute. Comment n'as-tu pas songé à notre amour quand tu as tué l'autre ?

Mikaël, comme tous les hommes d'une nature vigoureuse, était peu impressionnable aux petites choses, il rit des craintes et des regrets de Kiva, et peut-être n'y avait-il pas autre chose à faire. Cependant la désolée cigogne continua ses cris, pareils à ceux d'un enfant, elle les continua pendant plusieurs semaines, et, la nuit et le jour, volant au-dessus du

lieu où elle avait vu transporter le cadavre de celui sans lequel elle ne voulait pas même être mère. Ce trait touchant *est historique*. La constance de ces créatures, dénuées de raison, servirait de modèle à des gens qui se piquent d'intelligence, Kiva ne l'oublia jamais.

Cependant vers le milieu du jour, Mikaël préparait déjà les semblants de défense que lui offrait Niamtzo. Il arma ses hommes, réunit les munitions, visita les remparts, organisa un plan pour cacher sa faiblesse, et attendit le reste de sa garnison. Kiva le suivait partout, elle l'aidait de ses conseils, elle exaltait et sa résolution et son courage, en lui montrant la gloire de sauver cette place importante, ou de s'ensevelir sous ses ruines.

— Quoiqu'il arrive, nous ne nous quitterons pas, nous ne pouvons rien craindre alors, disait-elle.

L'amour rapporte tout à lui, et le plus af-

freux des revers de ce monde c'est de perdre ce que l'on aime.

Ils s'installèrent sur la plate-forme, afin d'observer de loin la marche de l'armée et l'arrivée de leurs amis. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître ; au moment où ils entrèrent dans la cour, le prince descendait au-devant d'eux. Rien n'égalait l'expression de bonheur répandue sur les traits de Rosetti, si ce n'est pourtant la joyeuse physionomie de Ronçard. Ils allaient combattre, ils allaient braver un péril véritable, et cela pour celui à qui ils vouaient leur existence, et cela pour la Moldavie !

— Je n'aurais pas osé croire à une telle bonne fortune, mon prince. Nous combattons à vos côtés, nous nous ferons tuer peut-être. Belle Kiva, la vie que vous m'avez sauvée ne m'a jamais été aussi précieuse, je la perdrai cette fois pour quelque chose. Et que disent les astres ? Triompherons-nous ? Allons-nous

battre les Polonais avec cette force imposante, dix-neuf hommes!

Cette plaisanterie de Ronçard fit sourire le prince.

— Oui, dit-il, dix-neuf seulement! mais les murailles résisteront et nous savons tous atteindre notre but presque à chaque coup. Nos provisions sont presque nulles, c'est vrai, et pas moyen de nous en procurer d'autres, les habitants ont abandonné le village, nous restons bien seuls, tant mieux! nous en aurons plus de gloire. Je désire ne pas être connu, l'idée de me faire prisonnier engagerait Sobiesky à plus de rigueur. Il nous croira, comme les autres, de simples *Venatori*, et peut-être l'histoire le croira-t-elle aussi.

Le prince assigna un poste à chacun. La moitié de la petite troupe devait se reposer, pendant que l'autre veillerait en observation, Kiva voulut aussi faire son service.

— Je suis un vingtième soldat, prétendait-elle, je porterai les ordres, je soignerai les blessés, si le malheur nous en envoie. La fille de mon père ne doit pas rester oisive quand il s'agit du salut de la patrie. Pourtant, Mikaël, les cris de cette pauvre cigogne me fendent le cœur.

Rosetti, superstitieux comme les âmes tendres, partageait l'émotion de Kiva.

— Je donnerais beaucoup de choses pour que le prince n'eût pas tué cet oiseau ! répétait-il.

La nuit se passa tranquillement. On apercevait au loin l'armée Polonaise, mais sans doute elle n'osait pas se hasarder dans l'obscurité, au centre des montagnes. On croyait Niamtzo bien gardé, et certes jamais Sobiesky, tout héros qu'il fut, n'eut imaginé une audace pareille à celle des chasseurs moldaves. Au lever du jour il prit des guides, le soir il arrivait près de la forteresse, à la tête de huit mille hommes.

— Eh bien ! Messieurs, s'écria Mikaël, voici le moment. Ici la mère du grand Etienne immortalisa son nom et sauva la Moldavie, ici nous mourrons pour elle, si nous ne pouvons lui garder sa plus forte place, et au moins l'honneur restera sauf, au moins le roi de Pologne, en se retirant, saura qu'il a enfin rencontré de vrais Roumans. Il faudra qu'il nous compte alors pour quelque chose, et il apprendra que nous ne sommes pas de ces nations qu'on vend, sur la parole d'un empereur à un autre souverain, sans nous consulter, sans savoir s'il nous convient d'être vendus, et si nous accepterons le marché. Rompons ce marché honteux à coups de sabre et que chacun répète notre cri de guerre : Vive la Roumanie !

— Vive la Roumanie ! redirent avec enthousiasme les dix-huit compagnons du prince, tandis que Kiva agitait la bannière au-dessus de leur tête. C'était un tableau digne d'inspirer un peintre ou un poète ; tous ces cœurs battaient à

l'unisson des plus nobles sentiments de l'humanité : le patriotisme, l'amour de la gloire, à côté d'eux le dévouement si absolu, si inaltérable d'une femme telle que Kiva. Ardente, indomptable, heureuse de se sentir capable d'une pareille abnégation, heureuse d'être aimée, plus heureuse encore d'aimer avec une passion si généreuse, elle remerciait Dieu qui la lui avait envoyée, sans songer qu'une semblable passion ne peut être ni comprise ni récompensée en ce monde.

Sobieŝky dépêcha un parlementaire et somma la garnison de se rendre, de livrer la place ; Mikaël y répondit par un coup de canon, il devint le signal de l'attaque. Les Polonais furieux pressèrent le siège et alors la vaillante troupe déploya un courage et une intelligence incroyables. Ils semblaient se multiplier, ils se montraient partout à la fois ; leur défense désespérée laissa croire au roi qu'une forte partie des soldats de la princi-

pauté gardaient ces murs. Braquant plusieurs pièces de campagne, il fit jouer cette artillerie toute cette journée et la nuit suivante. Les chasseurs, retranchés derrière les créneaux, ne paraissaient point, les vieilles pierres de Niamtzo résistaient aux boulets, à la fusillade. Les assiégés ne souffraient donc pas encore, tandis que déjà plusieurs de leurs adversaires, adroitement visés par eux, avaient succombé. Les Moldaves triomphaient, rien n'égalait leur joie.

Le matin du second jour, Grégoire et Mikaël, en observation tous les deux, sur la tour du milieu, se découvrirent, un soldat leva son mousquet et ajusta le prince, Rosetti tourné de ce côté, vit le danger, se précipitant en avant, il reçut la balle dans le côté et tomba. Le prince se jeta sur lui, en appelant au secours, Kiva accourut.

— Il m'a sauvé la vie ! s'écria Mikaël, ne le laisse pas mourir, Kiva, si tu m'aimes.

On emporta le blessé et le siège continua sans interruption toute cette journée encore, la rage des combattants doublait dans les deux partis. A peine prenaient-ils un instant de repos. La perte des Polonais devenait de plus en plus considérable. Cependant deux chasseurs succombèrent, trois autres reçurent de dangereuses blessures; les généreux défenseurs de la place, voyaient avec effroi diminuer leur nombre et leurs munitions.

— Nous ne tiendrons plus longtemps, mon prince, disait Ronçard, il ne nous reste presque plus de poudre et l'on commence à manquer de pain, que faire alors ?

— Une sortie, mon ami, nous mourrons les armes à la main.

— Et Kiva, et Rosetti blessé, voulez-vous qu'ils meurent aussi ? Si Kiva est reconnue, voulez-vous..... ?

— Taisez-vous, marquis, répliqua le prince, pâle de colère, je la tuerais avant.

— Et la forteresse sera prise, continua Louis, comme s'il n'eut pas été interrompu, et en vous perdant, la Moldavie perd toutes ses espérances. Non, non, mon prince, il n'en sera pas ainsi, persistons jusqu'à la dernière extrémité, et puis, ... eh bien ! capitulons.

— Mais ce château il faudra le rendre alors ?

— Le moyen de faire autrement ? Seulement nous le rendrons honorablement, nous le rendrons après avoir tout employé pour retarder sa perte. D'ailleurs les Polonais ne peuvent le garder, ainsi leur prise de possession ne sera pas longue.

— Ils peuvent le détruire.

— Détruire ce noble manoir ! non, non, Monsieur, Sobiesky est incapable de cette profanation. D'ailleurs les Turcs le poursuivent, il se félicitera de leur échapper, il ne s'arrêtera pas à cela.

Le soir le pauvre Georges reçut une balle au cœur et ne se releva plus, le matin ce fut

le brave Elie. Champagne eut un coup de feu. Quant à Mikaël et à Ronçard, ils semblaient invulnérables, ils se montraient partout, ils parcouraient le manoir et ses remparts, rien ne les atteignait. Kiva, établie dans la grande salle, partageait son temps entre les blessés et ceux qui combattaient. Ange consolateur, elle trouvait des baumes pour toutes les plaies, pour toutes les douleurs, elle s'oubliait elle-même et ne songeait qu'à soulager les autres. Le cinquième jour, au matin, Mikaël entra, pâle et défait dans cette ambulance improvisée; depuis le commencement du siège le sommeil ne fermait pas ses yeux, à peine prenait-il quelque nourriture et sa force colossale pouvait seule résister à une semblable épreuve.

—Grégoire, Kiva, dit-il. le moment arrive, il faut prendre un parti, nous n'avons plus ni munitions, ni vivres, quel est votre avis ?

—Te sauver, Mikaël, s'écria la jeune femme, te sauver d'abord à tout prix.

— Nous avons perdu dix de nos soldats, trois sont blessés et réclament des soins, Roncard parle de capituler.

— Si la capitulation est honorable, mon prince, il a raison, autrement mourons ensemble.

— C'est aussi ce que je pense. Envoyons un parlementaire et que cela se décide sur-le-champ. Oh ! si nous étions seulement deux cents, si les approvisionnements ne nous manquaient pas !

— Tout a été essayé pour réussir, nous sommes exempts de reproches, que Dieu sauve la patrie ! répliqua Grégoire.

Sobiesky, en apercevant un drapeau blanc, en apprenant que la place offrait de capituler, s'estima bien heureux d'accepter les conditions proposées. Il craignait de lever le siège, car les Turcs approchaient, et satisfait de cette conquête, il fit ranger les troupes afin de recevoir la garnison. Elle devait se

retirer avec armes et bagages , où bon lui semblerait, sans être inquiétée. A midi, l'armée polonaise se déployait sur la plate-forme , entourant la citadelle , les portes s'ouvrirent et à l'étonnement, à la rage des ennemis, six hommes et un enfant (ils prirent Kiva pour tel) se présentèrent, emportant trois blessés dans leurs bras ! Sobiesky poussa un cri de fureur et s'élança au devant d'eux.

— Dérision ! s'écria-t-il, la capitulation est nulle. Ces misérables chasseurs ne sont point des soldats , j'ai traité avec des soldats. Cette poignée de gens nous a arrêtés cinq jours ! Oh ! quelle honte ! quelle honte !

— Ces hommes sont des héros , murmura le grand Maréchal Jablonowski, à l'oreille de son maître, si Votre Majesté les méconnaît , qui donc leur rendra justice ?

— Tu as raison, répondit le roi, revenu à son réel et noble caractère , après le premier mo-

ment, et s'ils veulent entrer à mon service leur fortune est faite.

— Nous vous remercions, Sire, répliqua Mi-kaël, nous servons la Moldavie. Observez notre traité, et laissez-nous partir. Seulement, si vous nous portez quelque estime, veuillez, en mémoire de nous, vous rappeler, et dire aux souverains de l'Europe, que les Roumans défendront pied à pied leur sol, comme nous avons défendu ce château; et que, si nous succombons, au moins la gloire appartient-elle, dans ce cas, au vaincu.

— Quel est cet homme? demanda le roi, surpris d'un pareil langage.

— Cet homme est un chasseur; mais cet homme est un Moldave, et tous pensent, tous parleraient comme lui, répliqua le prince, en s'inclinant. Nous continuons notre route, Sire, et votre parole nous garde, nous ne devons être ni inquiétés, ni poursuivis.

En ce moment la cigogne, que la mousque-

terie tenait éloignée, revint prendre possession de la tour , en poussant un cri lugubre.

— Vois-tu , Mikaël, dit Kiva !

— Vive la Roumanie ! s'écria le prince en prenant la tête de la troupe, nous comptons sur vous, Sire.

Un quart d'heure après l'étendart polonais remplaçait celui de la principauté sur les remparts de Niamtzo, et ses généreux défenseurs marchaient vers Kramtza , où du moins l'étranger n'avait jamais été maître.

L'IDOLE TOMBÉE.

On vivait à Kramtza dans une grande inquiétude. Quelques bruits de ce qui se passait y étaient parvenus, on attendait des nouvelles du prince avec anxiété, et Michlesco, en arrivant de Jassy, par suite d'un évènement de la plus haute importance, trouva Théodore et Roxandre tout disposés à recevoir ses conseils. Seul entre tous, il jugeait sagement la position, les caractères des acteurs de ce drame, il fallait

maintenant le reconnaître. Le retour de Mikaël devenait urgent, ce fut l'avis universel. On se décida à lui envoyer un message, et le vieillard s'offrit lui-même pour remplir cette mission.

— Déguisé, on ne se méfiera pas de moi; j'emmènerai mon secrétaire et je prendrai un guide des montagnes; d'ici à peu de jours, vous saurez toute la vérité, soyez tranquille, Madame.

— Petraki, le cigain attend mes ordres, répondit Roxandre. Bien qu'aveugle, personne ne vous conduira mieux, on peut compter sur lui, c'est le principal.

— Je partirai donc immédiatement, je retrouve l'ardeur de ma jeunesse, en face de circonstances aussi graves.

Petraki, silencieux et triste, sortit de Kramtza à la suite du vieux boyard, son bâton en avant, il cherchait et trouvait la route avec une facilité merveilleuse. Devenu aveugle de-

puis quelques années seulement, son instinct et ses souvenirs remplaçaient le sens qui lui manquait.

— Qu'as-tu, Petraki ? lui demanda Michlesco, jamais je ne te vis si mélancolique. Où est Kiva, le sais-tu ?

— Kiva court à sa perte, répondit le Bohême, et le temps approche où les choses prédites vont s'accomplir.

— A-t-elle donc suivi Mikaël ?

— Kiva ne compte plus parmi les filles de notre sang, Michlesco, elle nous a reniés, elle a forcé ma sœur à nous fuir, elle a emmené Vasily, je suis seul au milieu de ma tribu. Je sais ce que l'esprit m'a annoncé dès sa naissance, et voici le moment.

— Ya-t-il loin jusqu'au monastère de Ceribouco.

— Nous y serons cette nuit, Seigneur.

Le prince et ses compagnons y étaient arri-

vés la veille. On leur prodigua tous les soins nécessaires, et lorsqu'ils racontèrent la défense héroïque de Niamtzo, les bons moines les regardèrent, presque incrédules, et ne comprenant pas cette vaillance surhumaine. Kiva, toujours sous son déguisement, reprit ses craintes et ses irrésolutions passées. Elle fit jurer à son amant de cacher le secret de sa naissance.

— Pour toi, pour toi seul, la princesse Hélène, Mikaël, existe, pour les autres, je dois rester la Bohémienne Kiva. On me croirait ambitieuse, on se défierait de moi, on chercherait à nous séparer, et ce titre effacera-t-il une de mes larmes? Non, maintenant je suis heureuse, car tu m'aimes, et je puis penser à ma mère, je puis la regretter chaque jour, je puis lui vouer le culte auquel elle a droit. Attendons l'avenir, il fera le reste, si Dieu le veut.

— Ma Kiva bien-aimée, ma noble Kiva, où trouverai-je un cœur comme le tien!

— Aucun ne t'aimera comme moi, du moins!

Ronçard entra alors et annonça l'arrivée de Michlesco, lequel demandait à être introduit sans retard.

— Il arrive de Kramtza et de Jassy, ajouta-t-il, je crains qu'il n'apporte de mauvaises nouvelles, il ne veut s'expliquer qu'avec vous, Monsieur.

— Je l'attends.

Le vieillard parut. Il salua gravement le prince et reconnut Kiva, sous ses habits masculins.

— Mon prince, dois-je parler devant vos amis de vos intérêts les plus chers!

— Je ne cache rien à ceux qui sont ici, vous pouvez tout dire.

— Je porterai à vos espérances un coup pénible, après cela vous les conserverez encore peut-être, vous êtes jeune et la jeunesse se décourage difficilement. Le hospodar Constantin Cantimir est mort!

— Mon oncle !

— Oui, votre oncle, mon prince, et j'ai assisté à ses derniers moments. Les boyards ont choisi votre cousin Demètre pour lui succéder.

Mikaël devint très pâle et serra fortement ses bras sur sa poitrine.

— Continuez, ajouta-t-il.

— Constantin a appelé autour de son lit sa famille et tous les boyards rassemblés à Jassy ; il leur a énuméré les services rendus par lui à la patrie, les mérites et la grande science de son fils, les sacrifices qu'ils offraient au bien-être de la nation.

— Brancovan m'a fait la plus sanglante injure, je le hais, et pour éviter une guerre cruelle, j'ai étouffé mon ressentiment, a-t-il ajouté ; j'ai tâché de me maintenir neutre entre nos deux puissants voisins, les Polonais et les Turcs, j'ai dévoré pour cela mes offenses

personnelles. Mon neveu le prince Mikaël, rêvant une utopie magnifique, conseillé par quelques cerveaux extravagants, convoite une couronne royale. Il m'a demandé mon secours, j'ai promis de descendre pour lui de ce trône où votre choix m'a placé, s'il arrivait à ce but, déjà poursuivi par Bazile-le-Loup en Moldavie, par Cantacuzène et Brancovan en Valachie, et auquel ils ont dû renoncer. La réunion des états roumans sous un seul chef deviendrait notre salut à tous, et si un homme était capable de réaliser cette chimère, je désignerais Mikaël. Mais l'expérience, mais le temps m'en ont appris l'impossibilité : je vous le répète, mon neveu ne poursuivra pas cette illusion insensée. Il nous faut un prince, un hospodar, et non un roi. Je vais mourir et mes yeux, avant de se fermer, voudraient voir mon successeur, ma main voudrait presser la sienne ; je lui remettrais ce sceptre, que j'ai tenu honorablement, je puis le dire, et je m'endormirais tranquille

dans le Seigneur. Choisissez donc : si vous en trouvez un plus digne que Demètre, que ce jeune homme, élevé par moi selon les principes d'un patriotisme éclairé, je suis prêt à le reconnaître avec vous.

Les boyards se regardèrent. Quelques voix s'élevèrent en votre faveur.

— Comment, disaient-ils, devons-nous en effet renoncer à cette union tant désirée des enfants de la Dacie? n'y a-t-il plus d'espérance?

Demètre apporta sur le lit de son père des lettres des personnages les plus éminents dans la politique de l'Europe, toutes l'assuraient que jamais les souverains ne consentiraient à l'établissement d'un royaume indépendant si près de l'Asie.

— Croyez-vous donc, poursuivit Demètre, que si cela eût été possible, j'y aurais renoncé?

Ce mot me dévoila la conduite de votre cou-

sin : il a fait de vous un bouc émissaire pour cacher ses projets. Votre Seigneurie a refusé d'y croire, pourtant ! Cantacuzène, bien qu'il ne soit pas Moldave, assistait à cette réunion et intriguait en faveur de Demètre, le futur mari de sa sœur. Après une assez courte délibération, celui-ci fut enfin proclamé, et l'investiture demandée à la Porte. Le hospodar semblait n'attendre que cette nomination. Il bénit son fils chéri, lui recommanda la Moldavie, lui recommanda de vous conserver les égards les plus tendres, et mourut dans la nuit.

— Demètre règne alors ? demanda le prince les dents serrées par la colère.

— Pas encore, répondit Michlesco, avec un fin sourire, et même il ne règnera pas. Ce secret, connu de moi seul, n'en sera plus un bientôt. Le sultan, gagné par les présents et les intrigues de Brancovan, a promis le trône à Constantin Duca, son gendre ; nous

serons gouvernés par un Vallaque, à moins que.....

— A moins que ?

— A moins que vous n'acceptiez les propositions dont je suis porteur de la part de Maurocordato. Ce drogman de Sa Hautesse vous offre le manteau princier : vous lui paierez un tribut , dont le chiffre sera désigné entre vous deux , selon les revenus actuels de la principauté. Vous le tiendrez au courant de toutes les intrigues dans lesquelles vous pourriez jouer un rôle. Vous vous engagerez enfin à conserver dix ans le titre de Voïvode et à choisir dès à présent son fils pour votre successeur. Si vous voulez signer ce papier, où toutes ces choses sont énoncées, vous recevrez en retour la pelisse d'honneur et vous l'emporterez sur vos rivaux.

— Dieu me garde d'une telle lâcheté! s'écria le prince. Régner sous la tutelle d'un Phanariote, moi ! plutôt l'exil, plutôt la misère !

— Je le savais , répliqua Michlesco , aussi je vous annonçais d'avance Constantin Duca.

— Mieux vaut lui que mon perfide cousin. Michlesco , je me rendrai de suite à Jassy , peut-être tout espoir n'est-il pas perdu. Ce que j'ai fait pour le pays lui montrera ce dont je suis capable encore. En ce moment il faut à notre tête un homme d'exécution , personne n'en disconvientra, et, avant de me jeter ainsi de côté, on devait au moins m'entendre.

— Vous n'avez plus rien à espérer des boyards, mon prince, à votre âge on ne connaît pas le monde comme au mien. Cette conspiration avortée, mal conduite, ces folles chimères, dont tous aujourd'hui comprennent l'extravagance, vous ont dépopularisé, et les plus hauts faits d'armes *racontés* ne vous rendront pas leur confiance. Si la guerre éclatait, s'ils vous *voyaient* braver, ainsi qu'à Niamtzo, une armée considérable avec quelques amis ;

témoins de votre vaillance, ils vous reviendraient peut-être dans un moment d'enthousiasme. Pardonnez-moi la franchise de mes paroles, vous êtes usé sans avoir touché à l'œuvre; Demètre, au contraire, a su se cacher habilement et donner le désir de le connaître. Vous n'osez pas assez, ou dans un sens ou dans un autre, en matière de gouvernement rien de pis que les demi-mesures.

— N'importe! continua le prince, j'essaierai encore. Marquis, envoyez immédiatement à Krantza chercher mes chevaux, je veux être demain sur la route de Jassy. Je laisse Rosetti à vos soins, mon ami, aussitôt que cela sera possible, vous me rejoindrez, pour le moment Michlesco seul m'accompagnera.

— Je vous suivrai, mon prince, quelque danger vous menace peut-être, je mourrais d'inquiétude loin de vous.

— Permettez-moi une observation, mon-

sieur le marquis, votre présence nuirait à Sa Seigneurie. Ses adversaires l'accusent d'être étranger, de n'aimer que les étrangers. Ne lui ôtez pas la moindre chance de réussite, il en a si peu !

— Et moi ? dit timidement Kiva.

— Toi, ma Kiva, tu viendras certainement.

Michlesco regarda la jeune fille en secouant la tête. Elle pâlit et une larme borda sa paupière.

— Encore ce sacrifice, murmura-t-elle. Non, Mikaël, j'irai t'attendre à notre asile ; moi aussi, je pourrais être un obstacle. Et je ne veux jamais embarrasser ta route, je te l'ai dit.

Le reste de la nuit se passa en projets, en plans divers, auxquels le vieillard trouvait toujours des objections. Sa sagesse lui montra dès le premier jour l'impossibilité des rêves de Mikaël, il s'y prêta, tout en les désapprouvant, pour ne pas se séparer de ses amis,

mais il prévit tout. Aujourd'hui il prévoyait tout encore, son langage ne changea point :

— Enfin, disait-il, mon prince, puisque vous le voulez, essayons de nouveau !

Aussitôt que les chevaux arrivèrent, le prince et Michlesco partirent. Les adieux des trois amis furent tristes. Grégoire, souffrant de sa blessure, déplorait cette souffrance parce qu'elle l'éloignait de Mikaël, Ronçard n'osait se plaindre, il comprenait la nécessité de son absence : ces êtres dévoués craignaient un danger qu'ils ne partageaient pas. Kiva était mourante. En vain son amant employa-t-il pour la consoler toute la tendresse de son cœur.

— Nous nous reverrons bientôt, répétait-il, c'est une courte séparation, soutiens ton courage et le mien. Toi, si forte d'ordinaire, ne te laisse pas abattre.

— Non, non, répondit-elle, les temps sont venus, mon oncle me l'a dit hier et moi je le

sais. Oh ! Mikaël ! Mikaël ! faut-il donc qu'il en soit ainsi ? un instant encore je t'en conjure.

— Pauvre amie ! tes larmes me déchirent. Ne pleure point , est-ce la première fois que tu me quittes ?

— Ce sera la dernière, hélas ! prends garde à l'étrangère !

— Oui, ce sera la dernière ; à mon retour, si mes espérances sont perdues , je romprai mes autres liens et je vivrai pour toi. Nous irons en France, et là tu deviendras reine par ta beauté, par ton esprit, là tu oublieras ce passé, si triste pour notre amour, tu te referas une nouvelle vie par cet amour, et rien ne se mettra plus entre nous. Pense à cela et sèche tes larmes.

Après avoir reçu les baisers du prince , lorsqu'il disparut à ses regards, Kiva jeta un cri affreux, il lui sembla qu'on lui arrachait l'âme, elle tomba à genoux et pria, excepté à Dieu, elle ne pouvait parler à personne. Lui .

seul nous reste quand on doute de ce qu'on aime!

Le prince et Michlesco firent toute la diligence possible pour arriver à Jassy. Ils s'interrogeaient mutuellement pendant le voyage et Mikaël apprit ainsi la présence de la comtesse en Moldavie, malgré la retraite des Polonais.

— Nul ne sait pourquoi elle y demeure, elle a de fréquentes conférences avec votre cousin, elle a vu le hospodar deux jours avant sa mort. Triste et sérieuse elle ne semble cependant engagée dans aucune intrigue. Elle vous aime encore sans doute. Comptez - vous la revoir ?

— Je ne sais.... peut-être.... nous apprendrions par elle les projets de nos ennemis. Je la connais maintenant, elle n'est pas dangereuse !

— Mon prince, pour un homme de votre âge, passionné comme vous, ambitieux comme

vous, une femme belle et adroite est toujours dangereuse, surtout lorsqu'elle aime. L'instinct de Kiva l'a avertie, et je vous dirai comme elle : prenez garde !

— Kiva se croit inspirée, vous ne l'ignorez pas, ma nourrice et Petraki lui répètent depuis son enfance que je la perdrai, qu'il y aura un malheur entre nous ; elle est jalouse, elle se souvient des prophéties, il n'en faut pas davantage pour l'effrayer.

Les hommes ont un penchant à la coquetterie plus prononcé encore peut-être que celui des femmes. L'amour qu'ils dédaignent flatte leur amour-propre, et trouve grâce devant leurs yeux. Excepté celle qu'ils ont adorée et qu'ils rejettent, car celle-là devient la dernière des créatures, excepté elle, les autres sont excusées de tout par le sentiment qu'elles éprouvent. Ils professent alors une indulgence sans pareille, et sans répondre à ce sentiment

ils le nourrissent, ils l'entretiennent parce que cela leur plaît et leur sourit. Mikaël voulait voir la comtesse afin de s'assurer qu'elle l'aimait encore, afin d'entendre de sa bouche tout ce qu'elle faisait pour lui. Et puis, en secret, dans un repli caché, l'ambition lui répétait bien bas que cette chimère caressée, n'était pas évanouie sans retour, qu'il dominerait facilement et cette femme, qui désirait être sa maîtresse, et même Sobiesky, et les événements maintenant qu'il se tenait sur ses gardes. On peut l'avoir remarqué déjà, son orgueil et sa confiance en ses lumières, en sa destinée, le conduisaient souvent très loin de la voie ouverte. Cette disposition naturelle, augmentée par l'admiration sans bornes que ses brillantes qualités inspiraient à ses amis, à Kiva, formait peut-être son seul défaut. L'affection immense de ces trois êtres, leur dévouement absolu, prêtaient à Mikaël un piédestal et une auréole, qui avaient besoin d'eux pour se soutenir. Appuyé

sur eux, il s'élevait à la hauteur où ils le plaçaient, il croyait y être de lui-même et ils le croyaient comme lui. Que d'exemples il existe dans l'histoire et dans la vie, de semblables erreurs.

En arrivant à Jassy, Mikaël descendit chez Michlesco et les domestiques eurent ordre de cacher son arrivée. Le vieillard se rendit de suite au palais, il voulait voir Demètre, les courtisans, et savoir des nouvelles. Le bruit de la défense de Niamtzo se répandait. On ne nommait point le prince, on parlait seulement de dix-neuf chasseurs inconnus, et en effet, excepté Cantimir et ses amis, les autres combattants n'étaient que des *Venatori*. On leur concéda des terres et des maisons, au pied de la montagne; le village qui devait s'y former, porterait d'après les ordres du gouvernement le nom de *Venatori*. Ce nom il l'a gardé et forme un monument vivant, quoique bien humble, de la gloire moldave.

Michlesco parcourait les groupes, recueillant les opinions, épiant un regret qui donnerait au prince une chance de réussite. Il connaissait l'inconstance des cours, tous se tournaient vers le soleil levant et nul ne songeait à l'astre éclipsé si vite. Le vieillard essaya quelques mots.

— C'est dommage, répondit celui auquel il s'adressait, le prince Mikaël a manqué de décision. Il a trop hésité, nous l'aurions suivi alors, il vaut peut-être mieux pour nous que nos projets se soient changés, mais quel beau rêve évanoui pourtant!

— Oui, le prince a trop rêvé, pas assez agi, ajouta un autre. C'est néanmoins un homme de courage. Malheureusement il se créait des illusions et pendant qu'il les poursuivait, les autres, dont les vues restaient plus terre à terre, les ont réalisées.

— On m'a dit, essaya de glisser Michlesco,

qu'il était au nombre des défenseurs de la forteresse, ainsi que Rosetti et le marquis de Ronçard, on a même ajouté que Grégoire avait reçu une blessure dangereuse.

— Vraiment, Michlesco, on a prétendu cela! interrompit Cantacuzène. Ce serait un beau fait d'armes de chevalier errant, mais de la part d'un homme qui veut gouverner l'État, cela me semble d'une imprudence extrême. Aller risquer ainsi sa vie et sa réputation pour une bravade!

— Oh! pensa Michlesco, si Demètre Cantimir eut commis cette *imprudence*, on le porterait aux nues, il n'existerait pas de louanges assez fortes. Ce que c'est que d'être heureux! Attendons la suite, celui-là aussi aura ses revers.

Demètre s'avança vers le précepteur de Pierre-le-Grand. Il lui fit quelques compliments sur son retour, lui demanda le sujet

de son voyage , et amenant ainsi la conversation où il voulait la conduire :

— Vous avez vu mon cousin, sans doute ?

— Oui, mon prince.

— Le bruit qui se répand est-il donc véritable ? A-t-il défendu Niamtzo ?

— Je ne sais si je dois répondre à Votre Seigneurie.

— Pourquoi me cacher ce dont je suis sûr, ce qu'il est impossible de cacher d'ailleurs ? Pourquoi surtout céler une gloire aussi réelle ? Oui, Messieurs, reprit-il à voix haute, mon noble cousin a soutenu seul, avec dix-huit chevaliers, les efforts de l'armée polonaise, pendant cinq jours, il leur a tué beaucoup de monde. Je suis fier de le publier. Quel général il nous promettait ! Il joint la prudence à la valeur, la dignité de son nom à la sagesse des idées. Toujours maître de lui, il domine et ses passions et les évènements. Oh ! si la couronne

de hospodar , aussi modeste qu'on nous la laisse , pouvait suffire à son ambition , comme il la porterait dignement et mieux que moi !

— Oui, un fou, qui nous mènerait à la boucherie pour arriver à la gloire , et qui ne s'inquiéterait ni de nos fortunes, ni de nos familles, murmura Cantacuzène.

En louant Mikaël avec affectation, justement par les côtés chimériques de son caractère , Demètre savait bien qu'il les rappellerait à l'attention des boyards et qu'il leur mettrait ainsi sous les yeux les motifs de son exclusion.

— Vous l'avez dit , Michlesco , ajouta un boyard , jadis très partisan du prince , les desseins de Mikaël Cantimir manquaient par la base, il nous a sacrifiés à ses passions de jeune homme.

— J'ai toujours blâmé les idées du prince , répliqua sérieusement le vieillard ; mais j'ai toujours cru et je crois encore à sa bonne foi. Il s'est trompé , voilà tout, ou surtout on l'a

trompé, on a mis ses désirs et ses sentiments, à la place de la raison et des possibilités.

La conversation en resta là. Michlesco retourna vers Cantimir, plus persuadé que jamais de l'inutilité de ses démarches. Le jeune homme l'attendait dans une vive agitation ; il écouta, sans l'interrompre, le récit de ce qui se passait, puis il mordit ses lèvres jusqu'au sang, tordit sa moustache soyeuse, et, après un moment de réflexion, il se prépara à sortir.

— Où allez-vous, mon prince ? lui demanda son hôte.

— Il y a dans tout ceci une intrigue que je ne puis comprendre, la comtesse doit la connaître, elle me l'éclaircira. Il est nuit, je ne risque pas d'être reconnu, je serai bientôt de retour, je hais l'incertitude en toutes choses, il faut que je sache.

— Prenez garde, mon prince, on pourrait vous trahir encore !

— Oh ! je ne me laisse pas abuser ainsi , ne craignez rien.

Et il s'élança dehors.

— Je l'avais bien jugé , pensa le vieillard tristement , et son démon de cousin l'avait bien jugé aussi. Que va-t-il arriver maintenant ? Profiteront-ils de cette connaissance pour achever de le perdre ? Hélas ! les méchants ne lâchent leur proie que lorsqu'elle a cessé de palpiter sous leurs serres !

Pendant ce temps , Mikaël se faisait conduire chez la comtesse. Elle était seule , quand on le lui annonça sous le simple nom de Mikaël : elle le reconnut malgré son déguisement , et son cœur battit de joie , il venait enfin chercher cette entrevue ! Trop adroite et trop instruite par l'expérience , elle changea complètement ses batteries. Elle se montra dégagée de toute passion , je dirai plus , de

tout intérêt. Elle le reçut comme une simple connaissance ; la légèreté dédaigneuse de ses manières annonçait une âme entièrement libre , et heureuse de l'être. Elle ne lui montra ni colère , ni rancune ; elle plaisanta d'elle-même et de ses folies passées, avec une finesse d'esprit ne laissant pas l'ombre d'un doute. Le prince en fut piqué, il s'attendait à des larmes , à des reproches , à une scène pathétique, il trouva la raillerie , le badinage , tout l'arsenal de cette coquetterie savante qui étouffe le cœur d'une femme , et qui excite chez les hommes le désir jusqu'à la frénésie. Car il faut bien le dire , les sentiments réels ne les dominant pas. Ils les apprécient quelque temps , puis ils s'en lassent, soit parce qu'ils y comptent trop , soit parce qu'ils les méconnaissent. Rien n'est à la fois plus crédule et plus sceptique que leur imagination , ils se laissent tromper merveilleusement à ce qui est joué , et ce qui est vrai les trouve in-

sensibles. Si au lieu de se déchirer entre elles, les femmes savaient s'entendre, si les habiles protégeaient les faibles, si les dévouées ne devenaient pas l'objet de calomnies perpétuelles, elles seraient bien puissantes! Mais il règne, entre ces deux espèces, si distinctes, une guerre à mort, une guerre dans laquelle le bon droit succombera toujours, parce qu'on ne se défie des autres, que lorsqu'on est soi-même capable de les abuser. Ces misérables, heureuses entre toutes, car elles réussissent, accusent et méprisent le dévouement, comme les eunuques accusent et méprisent l'amour, comme les démons blasphèment le ciel. Elles ignorent les joies de l'âme, l'ivresse inouïe de se sacrifier, de s'oublier pour ce qu'on aime, elles ignorent la volupté du pardon, cette volupté si grande que Dieu se la réserve et nous la prête quelquefois, dans sa clémence de père. L'envie répand sa bave sur ce qu'elle ne comprend pas, serpent caché sous l'herbe,

elle déchire sa victime et trouve en elle-même sa récompense dans le mal accompli.

Mikaël ne se crut plus aimé, sa vanité s'en irrita et il se jura de ramener à ses pieds cette esclave révoltée. Kiva, la Moldavie même, étaient bien loin de sa pensée alors; il lui fallait à tout prix la femme qu'il avait repoussée; mais le sang grec ne s'endormait jamais complètement dans ses veines. Au milieu des emportements de la jeunesse, de ceux plus féroces peut-être de l'amour-propre, la finesse le dominait toujours. Il dissimula, et ce fut entre ces deux personnes un assaut de ruses, aussi savantes que la plus savante tactique. Tous les deux voulaient la même chose, et chacun voulait l'obtenir de l'autre, sans faire les premiers pas. Enfin, la comtesse l'emporta, et cela devait être, Mikaël s'oublia un instant, ses passions indomptables triomphèrent de sa vigilance. En face de cette femme charmante, ses vingt-cinq ans parlèrent

plus haut que ses calculs. Dès lors il fut vaincu, avec l'apparence de la victoire, dès lors il sentit pénétrer en lui ces imperceptibles dards, qui, semblables aux poignards anciens, s'ouvrent dans la plaie et ne s'en retirent plus. La syrène envahit peu à peu, et cela en quelques heures, ses pensées, son intelligence, sa volonté, elle suivit d'un œil inquisiteur les progrès de sa domination, elle fit tomber une à une, sous sa baguette de fée, les croyances, les sensations de sa victime, elle ferma la porte de son cœur et y plaça en sentinelle cette inconcevable puissance, la plus exclusive chez un homme, lorsqu'une fois elle l'a terrassé, la fascination d'un mauvais génie. Hedwige lui attacha sur les yeux ce bandeau clairvoyant, à travers lequel les objets changent de forme. Il vit sous un autre aspect ce qui jusque-là avait fait le charme et l'espérance de sa vie. Son amour, ses amitiés s'enveloppèrent d'un nuage immonde, évoqué par le démon. Ses mauvaises

passions, contenues par une influence honorable et généreuse, se réveillèrent bientôt. Satan, riant de son ouvrage, assistait tranquillement à la chute de cette idole, à la perte de cette créature si noble et si grande, tandis que le bon ange, s'enfuyait en pleurant vers le Très-Haut, pour apaiser sa colère, pour détourner une punition méritée et pour cacher encore derrière ses ailes, celui qui se repentirait un jour peut-être.

Michlesco reçut, le lendemain matin, quelques lignes de Mikaël, il le pria de ne pas l'attendre, et qui annonçait son départ immédiat. L'expérience du vieillard n'était point en défaut, il comprit tout. Il répondit par un mot seulement, et ce mot fut une plainte qu'il savait inutile, bien que son affection ne put la retenir. Il savait que le prince, enchaîné aux pieds de celle qui avait à venger six mois de mépris, fermerait l'oreille à ses conseils, il les lui épargna; et vint sur-le-champ à Kramtza,

dans l'espoir d'y trouver des auxiliaires ; Kiva pouvait, aidée de ses amis, combattre peut-être avec succès sa rivale , il fallait l'essayer.

Le vieillard attendit envain. Les jours et les semaines se passèrent sans nouvelles du prince. A Jassy, on ignorait sa présence, on parlait de la retraite singulière de la comtesse Orlewska, elle se donnait pour malade et ne recevait personne. Kiva, selon sa promesse, ne reparaissait point au manoir, elle restait au monastère et dans sa maison, inquiète de Mikaël, mourante de son absence ; pourtant elle n'interrogea qui que ce fut sur lui. Confiante en sa parole, elle regardait un doute comme un crime. Il lui disait d'être tranquille, elle tâchait de l'être. Seulement quelquefois, un sanglot, arraché de son cœur, trahissait son désespoir. Soumise à celui dont elle faisait un Dieu, elle s'abstint de toutes informations, défendit à Vasily de porter

aucun message , elle se replia sur elle-même et espéra.

Rosetti se guérissait peu à peu, néanmoins ses forces ne revenaient point. D'après les ordres du prince , le marquis ne le quitta pas. Hedwige ne trouva donc aucun obstacle à ses projets , à ses séductions. Elle se conduisit avec une adresse infernale. Elle sapa, petit à petit, les fondements de son amour profond ; elle ébranla sa confiance entière en des sentiments dévoués, et lorsqu'elle vit chanceler cet édifice, sur lequel l'âme de Mikael se reposait naguère si délicieusement, elle comprit qu'elle pourrait l'abattre et elle risqua les accusations directes. Il ne lui fut pas difficile d'amener Cantimir à lui parler de ses déceptions ambitieuses, à chercher devant elle la cause de ce changement inouï, dans ses partisans et dans sa fortune. L'air diplomatique qu'elle prenait toujours en pareil cas, lorsque le nom de Ronçard, celui de Grégoire, ou de Michlesco

se présentait, poussa enfin le jeune homme hors des bornes, il l'interrogea.

— Pourquoi vous répondrais-je ? dit-elle, certainement je sais ces choses et bien d'autres ; mais vous attribuerez à ma haine contre ceux qui vous ont éloigné de moi, à ma jalousie, ce que ma tendresse seule me dicte. Déjà bien des fois, depuis que vous êtes ici, j'ai cherché à vous éclairer, vous repoussez la lumière, il en sera toujours de même.

— Non, non, c'est assez souffrir. Vous me donnez le doute ; le doute, le plus cruel des supplices ! donnez-moi donc la certitude, afin que je me venge. Je ne crois plus, et je ne sais pourquoi. Vous faites le mal, apportez le remède ; parlez, je l'exige.

— Eh bien ! poursuivit-elle, en jetant auprès de lui un paquet de lettres, voilà ce que sont vos amis et votre maîtresse.

Il ouvrit d'une main tremblante, et trouva

d'abord des lettres de Kiva, d'une date récente, mais dictées par la passion. Ces lettres s'adressaient à un Polonais; elle se plaignait d'infidélité, de négligence; elle recommandait de cacher cette liaison, dans la crainte *du jaloux odieux*; c'était une sorte de journal écrit à Jassy, pendant son dernier voyage, enfin, l'inconstance paraissait indubitable. À ces preuves de trahison, le prince devint pâle comme un linge, il sentit son cœur se glacer, son sang s'arrêter dans ses veines.

— Où est cet homme? demanda-t-il.

— Mort, tué à la dernière bataille contre les Turcs.

— Oh! quelle rage à dévorer, mon Dieu!

En face de cette douleur, de cette fureur muette et terrible, Hedwige éprouva une cruelle angoisse, sa rivale avait dû être bien aimée, l'était bien encore peut-être, et sa colère en redoubla.

— Voilà cette Kiva si tendre , Monsieur , dit-elle. Cette Kiva sans pareille , à laquelle vous ne permettiez pas d'attribuer même une mauvaise pensée. Continuez et vous apprendrez bientôt combien ces prétendus dévouements vous abusent.

Il lut encore. Il lut un plan d'opposition contre lui, suivi de la liste de ceux qui le dirigeaient, à la tête desquels figuraient Ronçard , Michlesco et Rosetti. Cette espèce de manifeste, rempli de fiel et d'insinuations malveillantes, s'adressait à Sobiesky. L'écriture semblait parfaitement conforme à celle de Grégoire. Le prince le parcourut trois fois de suite , puis il laissa retomber ses bras, anéanti et consterné. Frappé de tant de coups à la fois, dans les affections les plus chères et les plus saintes de son âme, il crut que la terre manquait sous ses pieds. La comtesse profita de ce moment et acheva sa victoire.

— Voilà pourquoi on m'a calomniée près de vous, pourquoi on vous a empêché de venir, l'or de Demètre et de Brancovan les a gagnés tous. Cet écrit, adressé au roi, est heureusement tombé entre mes mains. Oui, vous devez à vos faux amis le triomphe de vos rivaux ; oui, leurs mauvais conseils vous ont privé d'une couronne ; sans eux elle brillerait maintenant sur votre tête. Ils vous ont servi tant que leur intérêt les a portés à le faire, du jour où ils ont espéré davantage de vos ennemis, ils les ont servis à leur tour. Si vous eussiez vu le roi de Pologne, si vous eussiez accepté mon intervention, leur influence devenait nulle et ils l'ont empêché à tout prix, même en vous perdant. Quant à cette Kiva, qu'attendre d'une femme de cette espèce ? Son passé ne se levait-il pas pour déshonorer son avenir et le vôtre ? Elle ne vous aimait point, elle ne vous a jamais aimé, votre titre et vos richesses l'ont tentée, elle vous a débité une comédie. Dupe, peu-

vre dupe que vous êtes , ouvrez donc enfin les yeux sur tous ces traîtres.

Ces raisonnements n'avaient pas le sens commun. Si le prince eut réfléchi , sa mémoire lui eut apporté mille faits pour répondre à ces accusations et pour les démentir ; mais l'amour-propre raisonne-t-il ? Cette passion , la plus terrible de toutes , nous aveugle encore plus que les autres. Même lorsque la fausseté est évidente , nous nous y laissons prendre , quand elle nous conduit. Le prince rougit jusqu'au front , à l'idée d'avoir été trompé si longtemps , il jura la perte de ceux qui se jouaient ainsi de lui , et dans cet instant terrible , il oublia la douleur et ne songea qu'à l'offense.

Cette nature extraordinaire , à la fois si bouillante et si cachée , rencontra en elle-même la force de se contraindre. Après la première explosion , il se tut comme par enchantement , il concentra ses pensées et ses projets , et , sans la pâleur de ses joues , sans l'éclat sombre de

son regard, la comtesse l'aurait cru indifférent. Il ne paraissait ni distrait, ni préoccupé, il continua la conversation, se fit donner de nouveaux détails; puis, lorsqu'il n'eut plus rien à apprendre, il parla d'autres choses, il supplia sa maîtresse de ne plus l'entretenir de ces misérables; il chercha des sourires, des phrases de galanterie, Edwige le regarda incertaine, terrifiée. Où cet homme avait sur lui-même un pouvoir inouï, ou il était totalement insensible. Ce nouveau mystère l'effraya. Elle n'osa l'interroger, elle trembla de soulever le voile sous lequel il cachait son âme, elle préféra l'accepter tel qu'il se donnait alors et attendit les évènements, en surveillant jusqu'à ses pensées.

Pendant trois jours entiers, Mikaël conserva le même calme en apparence. Que souffrit-il? Personne ne le sait que Dieu. Le quatrième jour au matin, il demanda à la comtesse un homme sûr pour le charger d'une lettre.

— Et à qui, je vous prie, voulez-vous écrire, Mikaël ?

— A Kiva, répondit-il, sans hésiter.

— A Kiva ? Et vous lui dites...

— Je lui donne un rendez-vous, sans doute, continua-t-il, avec un de ces sourires qui tuent. Oh ! soyez tranquille, Hedwige, après celui-là il n'y en aura plus d'autre, et je vous jure, sur mon honneur, qu'il ne sera pas long.

La comtesse, trop habile pour s'y opposer, comprit que si le prince en gardait le désir, rien ne l'empêcherait de voir sa rivale, et avant tout, elle ne pouvait avoir l'air de la craindre.

— Faites donc ce qui vous plaira, Mikaël. Me montrerez-vous cette lettre ?

— Lisez, je n'ai rien de caché pour vous.

— « Ma Kiva, je veux te voir. Trouve-toi
« dans deux jours auprès de Doquie, auprès
« de cette image vengeresse témoin de nos
« serments solennels. Viens seule, je t'y at-

« tendrai ivre d'une impatience que tu ne com-
« prendras pas ; mon bonheur sera plus grand
« que jamais, je t'aime et j'ai besoin de toi ,
« comme au premier jour de notre union ,
« viens , ma Kiva , viens , mon âme , viens ,
« ma vie ! »

— Cette lettre ne partira pas , Mikaël.

— Folle ! reprit-il , en haussant les épaules ,
ne faut-il pas de la glu pour prendre l'oiseau ,
et, si elle voyait en moi le moindre changement ,
ne reculerait-elle pas , en se rappelant son
crime ? Une conscience coupable rend si dé-
fiant !

Madame Orłowska ne répondit point , elle
avait peur. Ce caractère se révélait à elle , et
l'accablait de son poids. Elle aussi devait
être défiante , car sa conscience lui reprochait
bien des trahisons. Pour satisfaire sa ven-
geance , elle appelait sur sa tête des malheurs ,
qu'il ne serait peut-être plus en son pouvoir de

conjurer. Semblable à l'imprudent qui, en mettant une graine dans la terre, croit voir germer une fleur, et plante un arbre, dont la chute peut l'écraser un jour.

La lettre partit, et, quelques heures après, Mikaël annonça aussi son départ. La comtesse employa toutes ses séductions pour le retenir. Ainsi que je l'ai dit, elle avait peur de son ouvrage. Elle craignait bien moins encore de perdre son amant, que d'attirer sur elle cette colère, qu'elle devinait si terrible par son silence même. Elle se montra jalouse, désespérée, elle employa ses ruses ordinaires, elle feignit même de vouloir suivre le prince. Tout fut inutile, ses efforts se brisèrent devant un mur d'airain. En la quittant, il resta froid, tranquille comme un homme exerçant un acte de justice; on ne remarquait dans ses mouvements ni plus de vivacité, ni plus de précipitation. Cependant, l'enfer grondait dans son cœur. Il marcha sans s'arrêter jusqu'au lieu

du rendez-vous. A peine donnait-il quelques heures de repos à son cheval et à son guide, et par une belle journée, une de ces journées où l'on se sent si heureux d'aimer et de vivre, il découvrit la vallée de Doquie.

Kiva se mourait d'une fièvre ardente, causée par l'inquiétude et la douleur ; Vasily seul restait près d'elle, dans sa chaumière privilégiée. Elle reçut le message du prince comme la vie, comme l'espérance, comme le ciel. Elle rendit grâce à Dieu de toute son âme, la reconnaissance était toujours son premier sentiment. Malgré sa faiblesse, elle se prépara à se mettre en route, seule, ainsi que le prescrivait Mikaël, et toutes les prières du Cigain ne purent obtenir d'elle la permission de l'accompagner.

— Non, Vasily, non, il veut me voir *seule*, et j'irai seule. Ne sais-tu pas, toi, qui tant de fois as lu dans mon âme, avec quelle joie je lui

obéis ? Ne sais-tu pas que j'ai abdiqué, depuis que je l'aime, et mon intelligence et ma volonté ? Oh ! pour le remercier du bonheur que sa lettre me donne, ne dois-je pas me conformer à ce qu'il ordonne. J'allais mourir, il me sauve la vie, mon adoré, mon noble Mikaël !

Vasily pleurait, pendant qu'elle lui parlait ainsi, il pleurait de ses propres souffrances et de celles de Kiva. Cet être sauvage, indompté, n'eut qu'un sentiment dans toute son existence, son amour, et dans tout ce qui touchait à cet amour, il devenait susceptible des pensées les plus dévouées, les plus généreuses. Il obéissait aussi, ceux qui aiment d'une manière exclusive et complète obéissent toujours. Seulement, il se promit de suivre son idole de loin, de veiller sur elle, sans qu'elle s'en aperçût, de la défendre si quelque danger la menaçait. La pauvre fille ne s'en doutait pas, elle marchait aussi vite que ses forces le lui permet-

taient , quelquefois elle chantait un de ses anciens refrains , et la joie lui venait à l'âme , en songeant qu'elle allait revoir celui qu'elle adorait même au-dessus de Dieu. Alors elle s'arrêtait , les battements de son cœur la suffoquaient , elle formait un bouquet de ces belles fleurs alpines , croissant jusqu'au milieu des neiges , semblables à l'espérance dans une vie brisée. Et pourtant un pressentiment triste ne la quittait pas , les prophéties de son enfance , la destinée prédite lui semblaient prêtes à se réaliser. Ses rêves d'autrefois , toujours si mélancoliques , même dans ses folles orgies , lui revenaient tous à l'imagination.

— Je vais mourir , se répétait-elle , j'ai reçu son dernier baiser. Je vois autour de moi comme un crêpe noir , je sens des inspirations inconnues , des mouvements de révolte contre l'avenir. Pendant cette absence , il s'est opéré un changement dans ma

destinée , j'en suis certaine. Un mauvais ange plane sur moi et me verse ses poisons. Qu'est-ce que cela? je ne sais, je souffre d'instinct , je souffre de ce mal sans nom , qui m'a tourmentée si longtemps. Mon Mikaël seul me guérira avec un sourire.

Kiva arriva au rendez-vous une heure avant le prince ; elle se sentait épuisée , car elle marchait depuis le coucher du soleil , ayant pour toute nourriture quelques fruits et un morceau de pain, que Vazily la força d'emporter. Assise près de l'effigie de la princesse , elle attendait, et tout son passé se représentait à elle , ainsi qu'une troupe de fantômes. Envain les chassait-elle , envain essayait-elle de penser seulement au bonheur , elle ne pouvait y réussir. Les pierres prenaient des figures connues , des chants bizarres bruissaient à son oreille ; je ne sais quel vertige s'emparait d'elle et lui ôtait la faculté de quitter sa place. Elle aperçut Mikaël de loin , et elle se mit à trem-

bler, elle n'eut pas la force de se lever, elle sentit qu'en se jetant dans ses bras cette ivresse serait si grande, qu'elle ne la supporterait pas. Elle n'avait plus ni voix, ni regard, sa vie était suspendue. Le prince n'avança pas plus vite, sa pâleur effrayante, ses sourcils froncés, l'éclat de ses yeux, plus enfoncés encore dans leurs orbites, révélaient une émotion indomptable. A l'aspect de cette statue muette, inanimée, son sang reflua vers son cœur, son amour se réveilla, il eut pitié! mais ce démon, acharné à sa perte, mais cet amour-propre intraitable, mais cette jalousie féroce prirent bientôt le dessus. Il comprima ses sentiments, fit quelques pas encore et lui dit d'une voix brisée par la fureur :

— Ici, tu m'as juré, Kiva, que mort, absent, infidèle, tu m'appartiendrais à jamais, n'est-ce pas?

L'infortunée comprenait vaguement qu'il

se passait quelque chose d'horrible, elle ne put parler, elle fit un signe de la tête.

— Tu m'as juré cela, je le répète, et tu sais que Doquie punit le mensonge? n'est-il pas vrai?

Même silence et même signe.

— Eh bien! vois-tu cette lettre, voilà la preuve de ta perfidie, et ici, ici même où le faux serment fut prononcé, Doquie et moi, nous nous vengeons ensemble. Je te l'avais promis, si tu me trompais. Et tu m'as trompé, Kiva!

D'un mouvement plus prompt que l'éclair, il enfonça un poignard dans son sein. Elle tomba, sans jeter un cri. Au mot de perfidie elle s'était levée, elle retrouvait son courage devant une accusation si atroce; elle allait se défendre, elle l'eut convaincu peut-être..... il ne lui en donna pas le temps.

Hélas! depuis qu'il y a des hommes, depuis que les passions existent, cette histoire est éternelle. Otello et Desdemona, Orosmane

et Zaïre, Tancrède et mille autres héros, les uns réels, les autres enfantés par l'imagination des poètes, nous en fournissent des exemples. Nous sommes presque toujours nous-mêmes l'instrument de notre malheur, nous en accusons le hasard ou la Providence, et seuls nous devons nous en accuser. Nous brisons tout ce que le ciel nous envoie dans sa miséricorde, et nous jetons au vent nos espérances; semblables à ces fous écrasant sous leurs pieds, les fleurs qu'une main amie rassemble autour d'eux.

X

LA COURONNE EFFEUILLÉE.

Après son crime, Mikaël retourna précipitamment au lieu où son guide l'attendait. Il partit d'une course insensée, ne s'inquiétant pas s'il était suivi, dans la direction de Kramtza, et ne s'arrêta que lorsque son cheval tomba épuisé. Il se dégagea des étriers, regarda autour de lui pour s'orienter ; car il ne savait ni ce qu'il avait fait jusque-là, ni dans quel endroit il se trouvait ; reconnaissant sa

route, il la continua à pied avec la même rapidité, arriva le soir au château; se fit ouvrir les portes. Son air sombre, sa physionomie bouleversée frappèrent tous ceux qui le rencontraient. Il monta directement à l'appartement de son oncle, entra sans frapper, sans rien demander à ses serviteurs.

Cet oubli des convenances intérieures, si respectées chez les Orientaux, révélait une préoccupation bien puissante et bien inouïe. Mikael s'approcha du lit du prince Théodore, semblable à un spectre. Son oncle s'éveilla en sursaut, le regarda étonné, et se croyant le jouet d'un songe.

— Mon oncle, dit le jeune homme, ne m'adressez aucunes questions, ne cherchez pas à savoir ce qui est survenu dans ma vie, ne me demandez pas la raison de ce que je fais. Si vous voulez sauver le fils de votre frère, éveillez toute votre maison, éveillez la princesse Roxan-

dre , éveillez ma fiancée et conduisez-nous à l'autel sur-le-champ.

— Je ne vous comprends pas , Mikaël. Ne peut-on attendre le jour du moins ? Ne peut-on éviter cette précipitation et les conjectures qu'elle amènera ?

— Non , il me faut un ange , qui prie pour moi , il me faut une compagne , je ne veux pas rester seul un instant , et je ne veux plus ni amis , ni maitresses. Au nom de mon père , que vous avez tant aimé , au nom de nos ancêtres , que vous respectez , accordez-moi ma demande , ou demain vous ne me trouverez plus vivant.

— Qu'il soit donc fait selon votre désir , mon neveu , répliqua le prince , après avoir réfléchi. Qu'on prévienne le père Basile , il vous bénira ; nos domestiques serviront de témoins : car Michlesco nous a quittés , avec Mitika , il y a quatre jours , et il ne se trouve au château aucun étranger.

— Hâtez-vous, hâtez-vous, mon oncle, et que tout se termine sur-le-champ.

— Anika souffre, et je dois atténuer cette surprise, qui lui deviendrait fatale. J'en vais charger sa Grandeur : les femmes ont la main plus délicate, elles savent mieux approcher les blessures.

Mikaël sortit, il marcha vers sa chambre ; en y entrant, il appela involontairement Georges : le souvenir lui revint.

— Mort ! murmura-t-il d'une voix sourde, mort lui aussi, pour mes chimères ! tout ! tout est donc chimères ici bas, j'ai essayé de tout à présent. L'ambition ! on vous l'arrache ; la gloire ! on vous la dénie ; l'amitié ! elle vous trompe ; l'amour ! il vous trahit. Rien ! il n'y a rien que le regret, que les déceptions, que les douleurs. Où est Dieu alors ? s'il permet cela ?

Il se promenait agité, selon son habitude, puis il se mit à sa table et écrivit :

— « J'ai des preuves de votre trahison, tout

« est fini, vous le comprenez, car vous ne
« pourrez me rendre les illusions enfuies,
« nous ne nous reverrons plus. Que le mar-
« quis de Ronçard retourne en France, si cela
« lui plaît, je ne le retiens pas en ce pays ;
« que Michlesco et Rosetti s'épargnent la peine
« de chercher à me voir, une explication me
« semble au moins inutile entre nous. Des
« amis qui se séparent, après une semblable
« découverte, n'ont rien à se dire. Ils doivent
« respecter le passé et ne pas donner au
« monde le spectacle de leurs querelles, le
« pardon ne saurait venir pour une pareille
« offense. Ainsi donc adieu, je n'ai plus d'amis
« sur la terre, et je jure que je n'en aurai
« jamais. »

Cette lettre se ressentait de la disposition d'esprit où se trouvait Mikaël ; elle était claire selon ses pensées et non pour ceux à qui il l'adressait. Il n'expliquait pas la nature de la faute, parce qu'il les supposait coupables et qu'il

laissait à leur conscience le soin de les instruire. Cependant ses amis, innocents comme Kiva, victimes comme elle d'une méchanceté atroce, ne savaient pas plus qu'elle de quoi on les accusait. Le prince croyait sans examen, sans recherches, comme tous les êtres passionnés, par conséquent moins blâmables. Depuis près de deux mois la comtesse sapait peu à peu sa confiance, elle frappa le coup, lorsque le moment fut venu, elle commença par le plus cruel ; de cette manière elle assurait l'autre ; si Kiva l'abusait, il pouvait l'être par tous. Les écritures moldaves, les lettres slaves, ont entre elles un caractère frappant de ressemblance, et rien n'est plus facile que de les imiter de façon à tromper tous les yeux. Mikaël, surtout, presque étranger à sa patrie, ignorant ces circonstances, et d'ailleurs aveuglé par cette jalousie, si facile à égarer, ne conserva pas un doute et ne pensa plus qu'à la vengeance. Une seule chose irritait sa colère,

maintenant : la mort du complice de Kiva. La guerre aussi le trahissait , en lui enlevant sa proie et en ne lui laissant qu'une femme à punir.

Mikaël envoya là lettre qu'il venait d'écrire au couvent de Ceribouco, et, dans son trouble, il ne songea plus à son déguisement , il allait descendre à la chapelle sous les simples habits d'un bourgeois. Ses gens le lui rappelèrent : on lui apporta son plus magnifique costume ; cette robe de velours vert, avec laquelle Kiva le trouvait si beau. Quelquefois une petite circonstance ébranle une force inébranlable jusque-là : en revêtant cette robe , son cœur se brisa , une larme roula sur sa joue, pour la première fois, depuis sa funeste découverte, la colère fit place à la douleur. Il se laissa tomber sur un divan, à moitié habillé, cachant son visage et ne se souvenant plus qu'il n'était pas seul.

— Oh! mon Dieu ! est-il bien vrai que je l'ai

tuée, est-il bien vrai que je ne la verrai plus, est-il bien vrai qu'elle m'a trompé ? Et je vis !

Devant ses yeux apparaissait ce gracieux fantôme, dansant et chantant autour de lui, se jetant dans ses bras, folle et rieuse. Il se rappela en une minute tous les incidents de leur amour, tout ce qu'il eût dû se rappeler plus tôt, tout ce qui eût arrêté son bras certainement, et un doute effrayant, un doute horrible, le remords enfin tortura son âme.

— Si cela était mensonge, se dit-il. Si cette femme m'a donné de fausses preuves ! Oh ! je le saurai, et alors ! Non, non, continua-t-il après un instant de réflexion ; non, j'ai lu, j'ai lu : eux et elle, ils sont coupables. Tâchons donc d'oublier !

Il se leva, acheva sa toilette et alla au devant des princesses. Anika parut ; à la lueur des flambeaux, dans ses longs voiles blancs, elle semblait plutôt un spectre qu'une fiancée ;

néanmoins elle retrouva un sourire. Roxandre resta froide et sévère.

— Prince Mikaël, dit-elle, en réponse à son profond salut, dans notre famille les paroles données ne se retirent pas ; mais si vous voulez reconquérir mon estime et mon affection, vous avez beaucoup à réparer dans l'avenir. Regardez ma nièce, et vous me comprendrez facilement.

La chapelle, l'autel parés comme pour une fête attendaient les époux ; hélas ! les visages n'y répondaient pas. Mikaël, qu'une fièvre ardente dévorait depuis quelques jours, ne se soutenait qu'à force d'énergie, et prononça les formules voulues, remplit les cérémonies exigées sans savoir presque ce qu'il faisait, et lorsqu'on quitta l'église, lorsque Roxandre lui remit sa femme, le fantôme de Kiva se plaça entre elle et lui, il tomba évanoui sur le sol. Cette nature de fer, après avoir résisté à

ce qui aurait tué mille autres , s'avouait enfin vaincue.

On le transporta , et , dès les premiers pas dans son rôle de femme, Anika, si chancelante elle-même , dut s'établir auprès du lit du prince , attaqué d'un délire et d'un transport furieux qui révéla le passé , et mit ses jours en un grand péril. Les médecins , appelés de toutes les directions, lui prodiguèrent des soins assidus, et la princesse ne le quitta pas, malgré ses propres souffrances. Après une maladie longue et si violente , qu'elle étonna les maîtres les plus habiles, Mikaël entra en convalescence. Anika devint alors plus malade que lui. Cette douce créature, à qui tout semblait prédire une si belle destinée, voyait son avenir détruit , aussi se détachait-elle de la terre, et la mort à ses yeux n'était que le commencement du bonheur. Ange , elle essayait ses ailes, afin de s'envoler auprès du Dieu qui seul lui rendrait ses beaux rêves en-

fuis à jamais ici-bas. Elle apprit de la bouche même de son mari, dans les divagations de la fièvre, ses amours précédentes, sa haine actuelle contre cette Hedwige qui le conduisit au crime, ses soupçons, dont elle comprit en même temps l'injustice. Tous connaissaient en Moldavie le siège de Niamtzo, le dévouement de Kiva, celui de Rosetti, celui de Ronçard. A la lettre du prince, le marquis et Grégoire ne répondirent qu'un seul mot : Ingrat ! Et ils avaient tous les deux quitté aussitôt le pays.

Ce qu'elle apprit, ce qu'elle devinait, montrait à la princesse le caractère de Mikaël, sous un jour tout différent de celui où elle l'envisageait jusque-là. Au lieu d'un héros, d'un demi-dieu, tel que ses amis et son imagination le créaient, elle vit un homme, remarquable sans doute, mais jouet de ses passions et des évènements, mais cédant comme les autres à ce torrent qui emporte tout. Elle comprit

qu'il ne l'avait jamais aimée, qu'il ne l'aimerait jamais; son cœur se referma à cette idée, et cette passion malheureuse, acceptée lorsque l'idole lui paraissait digne d'un culte si pur, elle la rejetait maintenant qu'elle se sentait elle-même si supérieure à l'objet de son culte. Ses sentiments pour lui ne devinrent plus que *du devoir*; en le voyant hors de danger, elle en bénit le ciel pour lui, quant à elle, il ne pouvait plus rien à son bonheur. Elle se laissait miner par la souffrance, sans en arrêter les progrès, malgré les prières de tous. Anika souriait à la mort ainsi que les enfants rient aux anges.

L'hiver entier se passa dans une solitude complète. Mikael, sombre et faible encore, apprit, sans émotion apparente, le départ de ses amis et celui de la comtesse. Il se renfermait seul des heures entières, puis il passait quelques instants auprès du lit de sa femme, et il se retirait de nouveau. Il ne permettait aucune

allusion aux évènements accomplis , et nul ne sut jamais s'il se repentait ou s'il s'applaudissait de sa vengeance.

Au commencement du printemps Mitika revint de Jassy , où il était resté tout ce temps près de Michlesco. Ce dernier retournait en Russie. Le Sultan rappelait Demètre à Constantinople , après lui avoir refusé l'investiture accordée à Constantin Duca. En se rencontrant pour la dernière fois , Cantimir dit au vieillard :

— Eh bien ! je vous avais demandé une année pour voir vos idées et les miennes se réaliser , mon cousin ne me l'a pas même accordée, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que Mikaël est et sera le plus malheureux des hommes , s'il a du cœur , et je ne lui en ai jamais refusé. De tous les remords, ceux de l'ingratitude sont les plus poignants. Je retourne, moi, près de mon noble élève , de ce

grand homme, dont le nom vivra dans tous les siècles. J'y retourne, en pleurant sur ma malheureuse patrie, que je ne reverrai plus sans doute. Puisse son avenir être meilleur que son présent, puisse-t-elle exaucer les vœux ardents que je forme ! Peut-être, mon prince, les réaliserez-vous, alors soyez béni !

Mitika raconta à son père, à son oncle, à la princesse, les détails de son séjour à Jassy, il leur remit les lettres dont son savant ami le chargeait pour eux, et demanda à son cousin un entretien particulier, car il lui restait un dernier message. Mikaël s'y refusa pendant plusieurs jours ; enfin, vaincu par les instances de l'enfant, il le reçut. Mitika lui donna un petit portefeuille de velours brodé, comme il s'en fait encore en Orient.

— Ceci renferme d'importants papiers, mon cousin, dit-il, Michlesco m'a recommandé de vous les rendre à vous-même et de vous prier,

au nom de l'honneur de notre maison , d'en prendre connaissance sur-le-champ.

La main de Mikaël tremblait en détachant les agraffes, il sortit trois lettres.

— Est-ce là tout ? demanda-t-il.

— Oui, mon cousin.

— Eh bien ! laisse-moi seul à présent, ta mission est remplie.

L'enfant sortit. Mikaël, les yeux fixés sur ce paquet déposé auprès de lui, n'osait l'ouvrir.

— Que vais-je apprendre ? Michlesco ne m'écrirait pas pour se justifier, un homme comme lui ne se justifie pas avec des paroles. Et s'il me révèle une trame, dont j'ai le pressentiment depuis que la raison m'est revenue, depuis que cette étrangère a quitté la Moldavie, quand je mourais par les crimes auxquels elle m'a conduit, que ferai-je ? Si je ne l'avais pas

tuée, *elle* me pardonnerait, *elle*, j'en suis sûr ?
mais eux, me pardonneront-ils ?

Il brisa les sceaux des lettres. La première venait de Michlesco ; en reconnaissant son écriture un nuage passa sur les yeux du prince, il crut qu'il n'aurait jamais la force de lire.

— « Mon prince , si vous n'aviez accusé que
« moi , en déplorant votre erreur je me serais
« retiré ; mais vous avez calomnié les dévoue-
« ments les plus purs, mais vous avez commis
« des crimes dont il est juste que vous soyez
« puni et Dieu me remet ce pouvoir. Lisez les
« lettres ci-jointes : l'une est de la comtesse,
« qui, attendrie par mes prières, au moment de
« retourner en Pologne, où le roi la rappelait,
« peut-être pour lui donner encore une *hono-*
« *rable* mission, adoucie par mes prières donc ,
« par sa conscience et un peu je crois aussi par
« la crainte, elle a consenti à me développer par
« écrit la trame infâme qu'elle m'avait déjà ré-

« vélée de vive voix. Ni Kiva, ni vos amis n'é-
« taient coupables. Un de ces hommes, qui
« malheureusement ne sont pas rares dans no-
« tre pays et qui pour de l'or vendent jusqu'à
« leur honneur, un de ces hommes, habiles
« en l'art des faussaires, a fabriqué les pièces
« qu'on vous a montrées. Et vous, vous avez
« cru comme les jaloux croient, surtout lors-
« que leur amour a perdu de sa force. Je ne
« veux pas vous rappeler jusqu'à quel excès
« cette croyance imprudente vous a conduit,
« oh ! mon prince, sans une certitude plus
« grande, sans laisser aux accusés le temps de
« se défendre, sans les interroger ! cela passe
« toute idée, et cela est de toute injustice.
« Quand vos pauvres amis ont reçu ce coup,
« auquel ils s'attendaient si peu, Grégoire,
« à peine remis de la blessure cherchée pour
« vous, a failli mourir ; le marquis, d'un
« caractère moins tendre et plus fier, a con-
« centré davantage son affliction ; l'un et l'au-

« tre ont dévoré leurs plaintes , et le seul mot
« que vous avez reçu d'eux, en rendant leur
« pensée, exprimait leur douleur. Mais lorsque
« quelques jours après ils se préparaient à
« partir , Petraki annonca la mort de Kiva ,
« tuée par vous ; en apprenant que votre
« ingratitude frappait aussi cette douce vic-
« time , alors ils vous ont maudit , je dois
« vous le dire, ils ont arraché de leur cœur
« jusqu'au dernier regret ; ils ne vous aiment
« plus ! Ils ont fui loin de vous et pour jamais.
« Rien ne vous justifiera près d'eux , rien , ni
« vos remords, car vous en éprouverez, ni vo-
« tre malheur , car Dieu est juste , et tôt ou
« tard le malheur ne vous manquera pas. La
« vengeance du ciel est boiteuse, vous le savez,
« elle arrive lentement , pourtant elle vient
« toujours. Je vous envoie une troisième
« pièce de votre propre écriture , falsifiée
« par le même homme. Elle a circulé parmi
« les Boyards , et peut-être trouverez-vous

« là le secret impénétrable de leur défec-
« tion. Vous voyez quelles paroles on vous y
« prête , vous voyez comme on vous fait dé-
« truire une à une toutes leurs espérances.
« Cette femme qui , à tout prix , voulait vous
« ravir à votre pays , pour vous enchaîner à
« elle , pour se parer aux yeux de l'Europe
« d'une pareille conquête, cette femme s'avoue
« encore coupable de cette trahison. Elle a
« achevé cet aveu devant votre cousin Demètre,
« auquel elle ne cachait pas son égoïste amour,
« et aussi en présence de Mitika, qui, tout en-
« fant qu'il soit, vous en rendra bon compte.
« Vous voilà maintenant suffisamment éclairé,
« vous savez quels cœurs vous avez brisés ,
« quels amis vous avez perdus. Vous pos-
« sédiez les trésors les plus rares en ce monde,
« des dévouements désintéressés et complets,
« ni l'or, ni les honneurs ne sauraient vous les
« rendre, vous ne les rencontrerez plus.
« Quant à moi je vous aimais comme mon fils,

« j'espérais, je croyais en vous, que Dieu
« vous pardonne mes illusions perdues ! à mon
« âge ce malheur ne se répare pas. Le vôtre est
« plus irréparable encore, vous souffrirez plus
« longtemps ! Adieu, mon prince, je ne vous
« souhaite qu'une chose : Oubliez, si cela vous
« est possible, le souvenir devient le plus hor-
« rible des maux, lorsqu'il se confond avec les
« remords. »

— Innocents ! murmura le malheureux jeune homme, ils étaient innocents ! Michlesco a raison, je suis un infâme ! Oh ! Kiva ! Kiva !

Après cette funeste lecture, le prince resta presque vingt-quatre heures seul. Il ne se rendit pas selon sa coutume chez Anika, il envoya seulement prendre de ses nouvelles, et, hors pour donner cet ordre, il ne prononça pas une parole, il ne prit aucune nourriture, aucun repos. Le lendemain au soir, quand il fit demander au père Bazile un entretien particulier, celui-ci, en arrivant près de lui, s'ef-

fraya de son changement ; il avait vieilli de dix ans en quelques heures.

— Mon père, dit le prince, vous, le ministre du Dieu de paix, vous devez en son nom absoudre et consoler, c'est donc à vous que je m'adresse, car vous seul pouvez apporter un peu de soulagement à un désespoir incurable. J'ai commis un crime, vous le savez, j'ai donné la mort à une femme adorable, j'ai été le bourreau de son innocence, maintenant la vérité m'est connue, et je ne puis réparer mon crime irréparable. Mais je puis encore rendre à sa mémoire la justice qu'elle mérite. Elle était chrétienne, vous le savez, elle a reçu de votre main le saint baptême; je veux qu'un tombeau digne d'elle, atteste à jamais mon repentir. Faites chercher sa dépouille mortelle, rendez-lui les hommages qui lui sont dus, et lorsque tout sera accompli, permettez-moi d'aller m'agenouiller près de cette tombe, peut-être y pourrai-je mourir !

— Mon fils , répondit Bazile , je connais , je comprends les plaies de votre âme , et il m'est cruel d'y ajouter encore de nouvelles blessures. La princesse Roxandre et moi nous avons prévenu vos vœux , nous voulions rendre à une bien chère infortunée les devoirs de l'amitié , envain avons-nous tout employé pour retrouver ce qui restait d'elle sur la terre , son corps a disparu. Les Cigains , sans doute , s'en sont emparés ; ni prières , ni menaces n'ont obtenu d'eux de nous la rendre. Un simple monument s'élève dans le monastère de Hango , fondé par le frère de Bazile-le-Loup , on y a gravé le nom de Kiva , allez-y prier , si vous en éprouvez le besoin , vous serez consolé , car Dieu seul console !

— Quoi ! mon oncle , on n'a pu retrouver le corps de Kiva , et depuis lors nul n'entendit parler d'elle ! Mon coup n'a été que trop sûr pourtant , je n'en saurais douter , je l'ai vue morte !

— Kiva est encore vivante dans le souvenir de ceux qui l'ont connue. Pour moi, je vois en elle la fille de celui dont j'ai répandu le sang, je m'étais imposé le devoir de la protéger toujours et partout, j'ai tenu cette promesse faite à mes remords, hélas ! je ne l'ai point sauvée !

— Pas même cette consolation, mon Dieu ! oh ! je suis maudit. Maintenant laissez-moi, j'ai encore besoin de solitude, je ne puis voir Anika en ce moment ; sans doute, le Seigneur me la reprendra aussi, je ne suis pas digne d'elle, et elle aussi ne m'aime plus ! Personne ne m'aime plus !

ÉPILOGUE.

Plus de dix ans après les évènements qui viennent d'être racontés, par une chaude matinée du mois de mai, au moment où les fleurs s'ouvrent, où les oiseaux chantent, où la nature se pare de ses charmes les plus admirables, deux femmes gravissaient lentement la côte du mont Pion, près de Doquie et du monastère de Hango. L'une, décrépite et se soutenant à peine, s'appuyait sur un bâton de chêne, l'autre jeune encore, mais dont

les traits flétris annonçaient une vieillesse prématurée , cette vieillesse du cœur à laquelle le visage n'échappe jamais. Leur costume, plus que simple, ressemblait à celui des paysannes russes. A leur contenance morne , à leurs regards baissés , on comprenait que de grandes souffrances avaient passé par-là , et sans doute un pieux pèlerinage apportait quelque consolation à ces âmes blessées.

Elles touchaient de bien près au but de leur course. Hélas ! le voyageur qui, quelques mois auparavant, eut parcouru ces solitudes et qui les eut visitées alors , n'aurait pu les reconnaître. Ce beau monastère, dont les vastes bâtiments, dont la magnifique église attiraient tous les regards , n'était plus qu'un monceau de ruines. Debout , au milieu des murs tombés , des colonnes éparses , une image de la Vierge, miraculeusement conservée , dominait cette scène de désolation , et la main pieuse des ermites, sans l'arracher au lieu où elle voulait rester

sans doute, la couvrit d'un petit toit, pour la garantir des injures du temps : des cierges brûlaient jour et nuit autour d'elle. A cet aspect, les deux femmes s'arrêtèrent et la plus jeune s'inclina, en faisant le signe de la croix. Elle ne pleurait point, cependant une angoisse horrible se peignait sur sa physionomie, elle garda quelques instants le silence, pour prier apparemment, puis elle dit, en promenant ses regards autour d'elle.

— C'est donc ici !

— C'est ici, répondit l'autre femme; j'ai moi-même recueilli son corps, lorsqu'on le retira des décombres; ici je l'ai vu, pour la dernière fois, et les moines sont venus me le reprendre. Ici je le pleure chaque jour, jusqu'à ce que je retourne au néant.

— Ici, qu'il est mort ! ici que la vengeance céleste l'a frappé, et sans qu'il ait reçu mon pardon, sans qu'il ait appris, au moins, que je

vivais encore. Oh ! pourquoi n'ai-je pas su !...

— Ma fille, je t'ai promis qu'à cette place je te raconterais les derniers évènements de sa vie, je t'ai promis de te rapporter fidèlement chacune de ses douleurs, car il a bien souffert ! Assieds - toi là, sur cette pierre, contemple ces lieux dévastés, rassasie ton âme de ce désespoir, et si tu as désiré la vengeance, si tu as appelé une malédiction sur sa tête ; repens-toi, tu n'as été que trop entendue.

— J'écoute, ma mère. *

— Lorsque cet insensé te frappa, lorsque Vasily te trouva à demi-morte auprès de Doquie, lorsqu'il te confia à mes soins, et que, cachés dans notre maison, nous parvînmes à te rendre à la vie, nous te dissimulâmes la maladie de Mikaël, tu voulais le revoir à tout prix, afin de te justifier, et Vasily et moi, nous le haïssions de toute la puissance de notre ancien dévouement. Mon cœur saignait pour cet enfant que j'avais nourri ; mais en face de

sa victime, je ne pouvais ni l'excuser, ni le plaindre. Quand tu fus assez forte et que tu voulus tout savoir, le prince était veuf, Anika avait succombé à sa longue agonie, et lui, établi tantôt à Constantinople, tantôt à Jassy, étonnait l'Orient par l'éclat de son luxe et par le scandale de ses débauches. Cet homme, qui ne faisait rien à demi, cherchait l'étourdissement dans les orgies, il voulait tuer à la fois son corps et son cœur, sa nature puissante résista à toutes les épreuves, il arriva seulement au dégoût. En te révélant sa conduite, nous eûmes beaucoup de peine à obtenir que tu le fuirais à jamais. Indigne de toi, par la crédulité stupide qui te sacrifiait, il le devenait chaque jour davantage par ses égarements et ses honteuses amours. Tu partis, tu voulus aller chercher la tombe de ta mère, et ces superbes contrées où tes talents et ta beauté auraient pu briller encore. Depuis plus d'un an tu nous avais quittés, je reposais un soir dans

notre asile, si triste à présent. J'entendis frapper à la porte, je crus que c'était Vasily, j'allai ouvrir et je me trouvai en face de Mikaël. Hélas ! il fallait mes yeux pour le reconnaître. Sans un serviteur à sa suite, couvert de grossiers habits, un bâton à la main, il respirait à peine, et sa pâleur m'effraya.

— Eh bien ! Zinka, dit-il, toi aussi, tu m'as donc abandonné ?

Je n'eus pas la force de répondre.

— J'ai tant souffert, Zinka ! et pour dernière souffrance, je viens ici.

— Entrez, Monseigneur, répliquai-je enfin, quoique vous y avez apporté un deuil éternel, cette maison est toujours la vôtre.

Il me suivit en chancelant, il t'eut fait pitié, Kiva, c'était un spectre. En approchant de ta chambre, il se prosterna sur le seuil.

— Je ne suis pas digne de pénétrer ici, s'é-

cria-t-il, ici où je fus si heureux , ici où je fus si aimé. Oh ! qu'elle avait bien le droit de me le dire, cette noble créature : personne ne *t'aimera comme moi !* Personne ne m'a aimé comme elle et maintenant personne ne m'aime , pas même toi , Ziuka, ma seconde mère. Et tu as raison, car je l'ai mérité. Ecoute les dernières paroles qu'une oreille humaine entendra sortir de mon cœur, écoutes-les et ne les oublie pas, afin que tu puisses me plaindre et non pas me maudire. Ingrat, j'ai méconnu les sentiments les plus admirables ; j'ai arraché les fleurs si belles dont Dieu m'avait formé une couronne ; j'ai d'abord tué par mes rêves mes fidèles serviteurs , puis j'ai été le meurtrier d'une femme que j'aurais dû adorer à genoux ; ensuite j'ai chassé loin de moi deux amis incomparables ; j'ai repoussé un sage vieillard , dont les conseils me prouvaient toute la tendresse ; j'ai vu mourir Anika, encore par moi. Elle aussi apprit à me connaître, et ne m'aima plus ! Ma famille n'a jamais eu

pour moi qu'indifférence ; tu me fuyais, je me suis donc trouvé seul avec mes remords, mes regrets poignants et mon désespoir. Seul, après avoir été tant aimé ! Que m'importaient mes richesses et ma grandeur ! On m'a détrompé trop tard, je ne pouvais plus remédier à ce passé horrible. Je crus que je deviendrais fou de cet isolement. Tu connais ma nature étrange, Zinka, il se fit tout-à-coup en moi une réaction complète. Je me sentis une soif de plaisirs, de folie, je voulus la satisfaire jusqu'à ce qu'elle s'éteignit ; je croyais ainsi oublier ! Je devins l'amant de toutes les femmes, le joyeux compagnon de toutes les débauches d'une jeunesse extravagante : je fus magnifique, je fus gai, je fus spirituel ; j'étonnai le monde par mes succès et mon éclat ; on ne parla que de moi dans les cours les plus brillantes : météore inconstant, je me montrai seulement à l'horizon et ma réputation surpassa celle des illustres héros de la galanterie. Et pourtant, Zinka,

j'avais beau tout essayer, tout épuiser, je souffrais toujours. Si je restais seul quelques instants, cette douce voix, cette voix si chère, que j'ai brisée, murmurait à mon oreille : — Mon Mikaël, ce n'est pas là le bonheur ! Est-on heureux lorsqu'on n'est plus aimé ? — Oh ! qu'étaient en effet ces pâles amours, ces amitiés éphémères en comparaison de ce que j'ai perdu ? Cette abnégation, ce dévouement sans bornes, où les trouver maintenant ? Quand mes idées me revenaient je me replongais dans de nouvelles orgies, plus insensées encore et j'endormais le fantôme. Enfin le jour arriva où il ne me resta plus rien à connaître, où j'eus parcouru le cercle des nouveautés de ce monde, la voix parla plus haut, et au lieu de la repousser je résolus de l'entendre. Pour cela il me fallait la solitude, l'éloignement de ces plaisirs, dont j'étais las, et qui me dégoûtaient autant que je les avais cherchés. Je donnai à Mitika tous les biens de notre famille, j'en-

voyai une forte somme au couvent de Hango , à condition qu'on y recevrait un étranger , son nom devait rester inconnu. Je m'arrachai à mes gens, à mes palais, à mes châteaux; et seul, à pied, ainsi que me voilà, je suis parti pour le monastère. Avant de m'y enfermer à jamais j'ai désiré te revoir , toi , et ces lieux où a régné ma Kiva , ces lieux pleins d'elle. J'ai désiré adresser mes derniers adieux à tout ce qui me parle de ma bien-aimée. Je me fais moine , non pas par conviction , je ne suis pas assez heureux pour cela , mais parce que j'ai tout goûté, même la science, et que tout me repousse. Je me fais moine, pour penser en liberté, pour garder le silence , pour regretter , et peut-être mon cœur se réveillera-t-il au moins en espérant l'autre vie ! Je ne sais pas si je crois, je sais que je souffre et que là peut-être existe une consolation. Le souvenir de Kiva vit dans mon âme comme le premier jour , les autres l'ont oubliée, et si quelquefois ils parlent

de la belle Cigaine c'est pour s'en jouer. Le secret de sa naissance reste entre nous , je ne l'ai point révélé, à quoi bon ? d'ailleurs c'était à nous deux, nul n'a droit de le savoir, je suis jaloux d'elle, même après sa mort. Adieu , Zinka, adieu , pour jamais ; je ne te demande ni larmes, ni consolation, je vais mourir vivant, et si je ne me tue pas , c'est que je n'ai pas mérité d'en finir si vite.

Il s'échappa; je courus sur ses traces, il avait disparu , je ne sais par quelle route. Peut-être aurais-je manqué à mon serment si j'avais eu le temps de le retenir, peut-être lui aurais-je révélé ton existence , en le sachant si malheureux ! Je cherchai à le voir au monastère, il s'y refusa toujours. Il ne quittait sa cellule que pour l'église , et dans les dernières années, les chrétiens l'appelaient un saint.

Le jour de Pâques dernier , pendant l'office, une avalanche tomba de la montagne et détrui-

sit le couvent de fond en comble : les moines furent ensevelis sous ses débris , Mikaël comme les autres. J'étais alors près d'ici avec la tribu ; aussitôt que j'appris ce malheur, je courus chercher au moins le cadavre de mon fils. Hélas ! Kiva, je le vis bientôt, défiguré, sanglant ; son front chauve, ses cheveux blanchis m'indiquaient ses souffrances. C'était là tout ce qui restait de ce beau Mikaël !

Des sanglots coupèrent la voix de la Cigaine, pour Kiva elle ne pleurait pas, mais elle joignait ses mains avec force, mais elle devenait de plus en plus pâle.

— Ne m'as-tu pas dit que cet orage a aussi renversé Doquie, demanda-t-elle.

— Oui, sa tête est coupée, ses moutons sont mutilés, l'oracle ne devait-il pas s'accomplir ? N'était-il pas le plus noble enfant de la Moldavie ?

— Je veux voir aussi ce désastre, ma mère, suis-moi.

Elles descendirent toutes deux au milieu des décombres, des rochers brisés, des arbres déracinés : enfin elles arrivèrent à la vallée miraculeuse.

—C'est là ce qui en reste ! Oh ! tout est donc détruit : le temple et les serments , tout a donc passé comme son amour !

Elle jeta un long regard sur ces objets inanimés, témoins de son bonheur et des plus belles fêtes de sa vie, puis elle dit lentement :

—Mikaël, Dieu t'a appelé à lui sans doute, tu me vois en ce moment et tu lis dans ma pensée, tu sais maintenant encore mieux que je ne fus jamais coupable envers toi. Ici, j'ai prononcé un serment que j'ai vainement tenté d'oublier, ni tes fautes, ni ton inconstance, ni les distractions, ni les succès, ni les voyages, rien n'a pu me changer. Sois béni, je te pardonne. Tu étais la plus noble, la plus généreuse, la plus admirable créature de ce monde. Oh ! pourquoi des infâmes ont-ils brisé ton

cœur et ton avenir, en calomniant le seul être qui t'ait connu et apprécié à ta valeur, le seul être que ton crime même n'a jamais fait douter de toi ! Je porte encore le trait qui m'a blessée ; je viens répéter ici, devant ton souvenir, ce que je te disais à toi-même : Mort, absent, infidèle, je t'aimerai ! car je t'ai toujours aimé, car je t'aime encore, car je t'aimerai toujours.

Zinka l'écoutait d'un œil mélancolique. Le soleil descendait vers le couchant, les bruits du soir se taisaient peu à peu, la grande voix de la nature s'élevait reconnaissante vers le ciel pour le beau jour qu'il avait donné. Une femme pleurait, un cœur dévoué envoyait aussi au Créateur l'encens de ses prières ; il les accueillit sans doute, il étendit vers elle sa main bienfaisante, le Dieu de toute justice et de toute clémence, le Dieu qui a dit : Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé !

A MADAME EUPHROSINE ROSETTI-LATZESKO.

Vous avez bien voulu vous intéresser à mon écrit, ma chère Euphrosine, vous m'avez encouragée de vos éloges, de votre amitié, je suis donc doublement heureuse de mettre votre nom pour couronne à cet ouvrage. C'est à vous que je l'ai toujours dédié, à vous, si bien Moldave de cœur et d'esprit, à vous dont les ancêtres ont régné sur votre patrie, dont les parents y règnent encore. Votre patronage me portera bonheur, votre suffrage me soutiendra ; vous savez sous quelles inspirations ce livre a été écrit, et vous le lirez, j'espère, avec les idées qui me l'ont dicté, avec les sentiments que rien n'effacera de mon cœur.

FIN.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAP. I. Doquie.	1
II. Les parents.	57
III. Chroniques	63
IV. La néophite.	93
V. Dévouement	107
VI. L'assemblée.	153
VII. Le sabbat	185
VIII. Guerres.	229
IX. L'idole tombée	209
X. La couronne effeuillée.	317
ÉPILOGUE.	341

1891

RECEIPTS

No.	Date	Particulars	Amount
1	Jan 1	Balance forward	100.00
2	Jan 15	Received of J. B. Smith	50.00
3	Jan 20	Received of W. D. Jones	25.00
4	Jan 25	Received of T. E. Brown	75.00
5	Jan 30	Received of M. G. White	100.00
6	Feb 5	Received of R. H. Green	150.00
7	Feb 10	Received of S. K. Black	200.00
8	Feb 15	Received of L. P. Gray	300.00
9	Feb 20	Received of C. D. Hall	400.00
10	Feb 25	Received of F. W. Young	500.00
11	Feb 30	Received of G. M. King	600.00
12	Mar 5	Received of H. J. Lee	700.00
13	Mar 10	Received of I. M. Clark	800.00
14	Mar 15	Received of N. O. Evans	900.00
15	Mar 20	Received of P. Q. Adams	1000.00
16	Mar 25	Received of R. S. Baker	1100.00
17	Mar 30	Received of T. U. Carter	1200.00
18	Apr 5	Received of V. W. Fisher	1300.00
19	Apr 10	Received of X. Y. Grant	1400.00
20	Apr 15	Received of Z. A. Hill	1500.00
21	Apr 20	Received of B. C. King	1600.00
22	Apr 25	Received of D. E. Lee	1700.00
23	Apr 30	Received of F. G. Miller	1800.00
24	May 5	Received of H. I. Norman	1900.00
25	May 10	Received of J. K. Parker	2000.00
26	May 15	Received of L. M. Quinn	2100.00
27	May 20	Received of N. O. Reed	2200.00
28	May 25	Received of P. Q. Stone	2300.00
29	May 30	Received of R. S. Taylor	2400.00
30	Jun 5	Received of T. U. Vance	2500.00
31	Jun 10	Received of V. W. Webb	2600.00
32	Jun 15	Received of X. Y. Wright	2700.00
33	Jun 20	Received of Z. A. Young	2800.00
34	Jun 25	Received of B. C. Zane	2900.00
35	Jun 30	Received of D. E. Bailey	3000.00
36	Jul 5	Received of F. G. Bell	3100.00
37	Jul 10	Received of H. I. Bond	3200.00
38	Jul 15	Received of J. K. Boyd	3300.00
39	Jul 20	Received of L. M. Chase	3400.00
40	Jul 25	Received of N. O. Clark	3500.00
41	Jul 30	Received of P. Q. Cook	3600.00
42	Aug 5	Received of R. S. Davidson	3700.00
43	Aug 10	Received of T. U. Evans	3800.00
44	Aug 15	Received of V. W. Fisher	3900.00
45	Aug 20	Received of X. Y. Grant	4000.00
46	Aug 25	Received of Z. A. Hill	4100.00
47	Aug 30	Received of B. C. King	4200.00
48	Sep 5	Received of D. E. Lee	4300.00
49	Sep 10	Received of F. G. Miller	4400.00
50	Sep 15	Received of H. I. Norman	4500.00
51	Sep 20	Received of J. K. Parker	4600.00
52	Sep 25	Received of L. M. Quinn	4700.00
53	Sep 30	Received of N. O. Reed	4800.00
54	Oct 5	Received of P. Q. Stone	4900.00
55	Oct 10	Received of R. S. Taylor	5000.00
56	Oct 15	Received of T. U. Vance	5100.00
57	Oct 20	Received of V. W. Webb	5200.00
58	Oct 25	Received of X. Y. Wright	5300.00
59	Oct 30	Received of Z. A. Young	5400.00
60	Nov 5	Received of B. C. Zane	5500.00
61	Nov 10	Received of D. E. Bailey	5600.00
62	Nov 15	Received of F. G. Bell	5700.00
63	Nov 20	Received of H. I. Bond	5800.00
64	Nov 25	Received of J. K. Boyd	5900.00
65	Nov 30	Received of L. M. Chase	6000.00
66	Dec 5	Received of N. O. Clark	6100.00
67	Dec 10	Received of P. Q. Cook	6200.00
68	Dec 15	Received of R. S. Davidson	6300.00
69	Dec 20	Received of T. U. Evans	6400.00
70	Dec 25	Received of V. W. Fisher	6500.00
71	Dec 30	Received of X. Y. Grant	6600.00
72	Jan 5	Received of Z. A. Hill	6700.00
73	Jan 10	Received of B. C. King	6800.00
74	Jan 15	Received of D. E. Lee	6900.00
75	Jan 20	Received of F. G. Miller	7000.00
76	Jan 25	Received of H. I. Norman	7100.00
77	Jan 30	Received of J. K. Parker	7200.00
78	Feb 5	Received of L. M. Quinn	7300.00
79	Feb 10	Received of N. O. Reed	7400.00
80	Feb 15	Received of P. Q. Stone	7500.00
81	Feb 20	Received of R. S. Taylor	7600.00
82	Feb 25	Received of T. U. Vance	7700.00
83	Feb 30	Received of V. W. Webb	7800.00
84	Mar 5	Received of X. Y. Wright	7900.00
85	Mar 10	Received of Z. A. Young	8000.00
86	Mar 15	Received of B. C. Zane	8100.00
87	Mar 20	Received of D. E. Bailey	8200.00
88	Mar 25	Received of F. G. Bell	8300.00
89	Mar 30	Received of H. I. Bond	8400.00
90	Apr 5	Received of J. K. Boyd	8500.00
91	Apr 10	Received of L. M. Chase	8600.00
92	Apr 15	Received of N. O. Clark	8700.00
93	Apr 20	Received of P. Q. Cook	8800.00
94	Apr 25	Received of R. S. Davidson	8900.00
95	Apr 30	Received of T. U. Evans	9000.00
96	May 5	Received of V. W. Fisher	9100.00
97	May 10	Received of X. Y. Grant	9200.00
98	May 15	Received of Z. A. Hill	9300.00
99	May 20	Received of B. C. King	9400.00
100	May 25	Received of D. E. Lee	9500.00
101	May 30	Received of F. G. Miller	9600.00
102	Jun 5	Received of H. I. Norman	9700.00
103	Jun 10	Received of J. K. Parker	9800.00
104	Jun 15	Received of L. M. Quinn	9900.00
105	Jun 20	Received of N. O. Reed	10000.00
106	Jun 25	Received of P. Q. Stone	10100.00
107	Jun 30	Received of R. S. Taylor	10200.00
108	Jul 5	Received of T. U. Vance	10300.00
109	Jul 10	Received of V. W. Webb	10400.00
110	Jul 15	Received of X. Y. Wright	10500.00
111	Jul 20	Received of Z. A. Young	10600.00
112	Jul 25	Received of B. C. Zane	10700.00
113	Jul 30	Received of D. E. Bailey	10800.00
114	Aug 5	Received of F. G. Bell	10900.00
115	Aug 10	Received of H. I. Bond	11000.00
116	Aug 15	Received of J. K. Boyd	11100.00
117	Aug 20	Received of L. M. Chase	11200.00
118	Aug 25	Received of N. O. Clark	11300.00
119	Aug 30	Received of P. Q. Cook	11400.00
120	Sep 5	Received of R. S. Davidson	11500.00
121	Sep 10	Received of T. U. Evans	11600.00
122	Sep 15	Received of V. W. Fisher	11700.00
123	Sep 20	Received of X. Y. Grant	11800.00
124	Sep 25	Received of Z. A. Hill	11900.00
125	Sep 30	Received of B. C. King	12000.00
126	Oct 5	Received of D. E. Lee	12100.00
127	Oct 10	Received of F. G. Miller	12200.00
128	Oct 15	Received of H. I. Norman	12300.00
129	Oct 20	Received of J. K. Parker	12400.00
130	Oct 25	Received of L. M. Quinn	12500.00
131	Oct 30	Received of N. O. Reed	12600.00
132	Nov 5	Received of P. Q. Stone	12700.00
133	Nov 10	Received of R. S. Taylor	12800.00
134	Nov 15	Received of T. U. Vance	12900.00
135	Nov 20	Received of V. W. Webb	13000.00
136	Nov 25	Received of X. Y. Wright	13100.00
137	Nov 30	Received of Z. A. Young	13200.00
138	Dec 5	Received of B. C. Zane	13300.00
139	Dec 10	Received of D. E. Bailey	13400.00
140	Dec 15	Received of F. G. Bell	13500.00
141	Dec 20	Received of H. I. Bond	13600.00
142	Dec 25	Received of J. K. Boyd	13700.00
143	Dec 30	Received of L. M. Chase	13800.00
144	Jan 5	Received of N. O. Clark	13900.00
145	Jan 10	Received of P. Q. Cook	14000.00
146	Jan 15	Received of R. S. Davidson	14100.00
147	Jan 20	Received of T. U. Evans	14200.00
148	Jan 25	Received of V. W. Fisher	14300.00
149	Jan 30	Received of X. Y. Grant	14400.00
150	Feb 5	Received of Z. A. Hill	14500.00
151	Feb 10	Received of B. C. King	14600.00
152	Feb 15	Received of D. E. Lee	14700.00
153	Feb 20	Received of F. G. Miller	14800.00
154	Feb 25	Received of H. I. Norman	14900.00
155	Feb 30	Received of J. K. Parker	15000.00
156	Mar 5	Received of L. M. Quinn	15100.00
157	Mar 10	Received of N. O. Reed	15200.00
158	Mar 15	Received of P. Q. Stone	15300.00
159	Mar 20	Received of R. S. Taylor	15400.00
160	Mar 25	Received of T. U. Vance	15500.00
161	Mar 30	Received of V. W. Webb	15600.00
162	Apr 5	Received of X. Y. Wright	15700.00
163	Apr 10	Received of Z. A. Young	15800.00
164	Apr 15	Received of B. C. Zane	15900.00
165	Apr 20	Received of D. E. Bailey	16000.00
166	Apr 25	Received of F. G. Bell	16100.00
167	Apr 30	Received of H. I. Bond	16200.00
168	May 5	Received of J. K. Boyd	16300.00
169	May 10	Received of L. M. Chase	16400.00
170	May 15	Received of N. O. Clark	16500.00
171	May 20	Received of P. Q. Cook	16600.00
172	May 25	Received of R. S. Davidson	16700.00
173	May 30	Received of T. U. Evans	16800.00
174	Jun 5	Received of V. W. Fisher	16900.00
175	Jun 10	Received of X. Y. Grant	17000.00
176	Jun 15	Received of Z. A. Hill	17100.00
177	Jun 20	Received of B. C. King	17200.00
178	Jun 25	Received of D. E. Lee	17300.00
179	Jun 30	Received of F. G. Miller	17400.00
180	Jul 5	Received of H. I. Norman	17500.00
181	Jul 10	Received of J. K. Parker	17600.00
182	Jul 15	Received of L. M. Quinn	17700.00
183	Jul 20	Received of N. O. Reed	17800.00
184	Jul 25	Received of P. Q. Stone	17900.00
185	Jul 30	Received of R. S. Taylor	18000.00
186	Aug 5	Received of T. U. Vance	18100.00
187	Aug 10	Received of V. W. Webb	18200.00
188	Aug 15	Received of X. Y. Wright	18300.00
189	Aug 20	Received of Z. A. Young	18400.00
190	Aug 25	Received of B. C. Zane	18500.00
191	Aug 30	Received of D. E. Bailey	18600.00
192	Sep 5	Received of F. G. Bell	18700.00
193	Sep 10	Received of H. I. Bond	18800.00
194	Sep 15	Received of J. K. Boyd	18900.00
195	Sep 20	Received of L. M. Chase	19000.00
196	Sep 25	Received of N. O. Clark	19100.00
197	Sep 30	Received of P. Q. Cook	19200.00
198	Oct 5	Received of R. S. Davidson	19300.00
199	Oct 10	Received of T. U. Evans	19400.00
200	Oct 15	Received of V. W. Fisher	19500.00
201	Oct 20	Received of X. Y. Grant	19600.00
202	Oct 25	Received of Z. A. Hill	19700.00
203	Oct 30	Received of B. C. King	19800.00
204	Nov 5	Received of D. E. Lee	19900.00
205	Nov 10	Received of F. G. Miller	20000.00
206	Nov 15	Received of H. I. Norman	20100.00
207	Nov 20	Received of J. K. Parker	20200.00
208	Nov 25	Received of L. M. Quinn	20300.00
209	Nov 30	Received of N. O. Reed	20400.00
210	Dec 5	Received of P. Q. Stone	20500.00
211	Dec 10	Received of R. S. Taylor	20600.00
212	Dec 15	Received of T. U. Vance	20700.00
213	Dec 20	Received of V. W. Webb	20800.00
214	Dec 25	Received of X. Y. Wright	20900.00
215	Dec 30	Received of Z. A. Young	21000.00
216	Jan 5	Received of B. C. Zane	21100.00
217	Jan 10	Received of D. E. Bailey	21200.00
218	Jan 15	Received of F. G. Bell	21300.00
219	Jan 20	Received of H. I. Bond	21400.00
220	Jan 25	Received of J. K. Boyd	21500.00
221	Jan 30	Received of L. M. Chase	21600.00
222	Feb 5	Received of N. O. Clark	21700.00
223	Feb 10	Received of P. Q. Cook	21800.00
224	Feb 15	Received of R. S. Davidson	21900.00
225	Feb 20	Received of T. U. Evans	22000.00
226	Feb 25	Received of V. W. Fisher	22100.00
227	Feb 30	Received of X. Y. Grant	22200.00
228	Mar 5	Received of Z. A. Hill	22300.00
229	Mar 10	Received of B. C. King	22400.00
230	Mar 15	Received of D. E. Lee	22500.00
231	Mar 20	Received of F. G. Miller	22600.00
232	Mar 25	Received of H. I. Norman	22700.00
233	Mar 30	Received of J. K. Parker	22800.00
234	Apr 5	Received of L. M. Quinn	22900.00
235	Apr 10	Received of N. O. Reed	23000.00
236	Apr 15	Received of P. Q. Stone	23100.00
237	Apr 20	Received of R. S. Taylor	23200.00
238	Apr 25	Received of T. U. Vance	23300.00
239	Apr 30	Received of V. W. Webb	23400.00
240	May 5	Received of X. Y. Wright	23500.00
241	May 10	Received of Z. A. Young	23600.00
242	May 15	Received of B. C. Zane	23700.00
243	May 20	Received of D. E. Bailey	23800.00
244	May 25	Received of F. G. Bell	23900.00
245	May 30	Received of H. I. Bond	24000.00
246	Jun 5	Received of J. K. Boyd	24100.00
247	Jun 10	Received of L. M. Chase	24200.00
248	Jun 15	Received of N. O. Clark	24300.00
249	Jun 20	Received of P. Q. Cook	24400.00
250	Jun 25	Received of R. S. Davidson	24500.00
251	Jun 30	Received of T. U. Evans	24600.00
252	Jul 5	Received of V. W. Fisher	24700.00
253	Jul 10	Received of X. Y. Grant	24800.00
254	Jul 15	Received of Z. A. Hill	24900.00
255	Jul 20	Received of B. C. King	25000.00
256	Jul 25	Received of D. E. Lee	25100.00
257	Jul 30	Received of F. G. Miller	25200.00
258	Aug 5	Received of H. I. Norman	25300.00
259	Aug 10	Received of J. K. Parker	25400.00
260	Aug 15	Received of L. M. Quinn	25500.00
261	Aug 20	Received of N. O. Reed	25600.00
262	Aug 25	Received of P. Q. Stone	25700.00
263	Aug 30	Received of R. S. Taylor	25800.00
264	Sep 5	Received of T. U. Vance	25900.00
265	Sep 10	Received of V. W. Webb	26000.00
266	Sep 15	Received of X. Y. Wright	26100.00
267	Sep 20	Received of Z. A. Young	26200.00
268	Sep 25	Received of B. C. Zane	26300.00
269	Sep 30	Received of D. E. Bailey	26400.00
270	Oct 5	Received of F. G. Bell	26500.00
271	Oct 10	Received of H. I. Bond	26600.00
272	Oct 15	Received of J. K. Boyd	26700.00





